

The background is a watercolor illustration. On the left, a mountain range is depicted in shades of grey and white. In the foreground, a body of water reflects the sky, with a small figure of a person standing on a rocky shore. A dragon with large wings is flying in the upper left sky. On the right side, a sword with an ornate hilt is shown vertically. The overall style is artistic and atmospheric.

Florilège

Concours littéraire 2026

La Fédération des clubs de la défense

FÉDÉRATION DES CLUBS DE LA DÉFENSE

CONCOURS LITTÉRAIRE
2026

Florilège

Couverture :

Composition inspirée par les textes *Le millième dragon* de Christelle Coïc (p.11) et *Le chevalier à la lame émoussée* de Robinson Lecanu (p.22).

SOMMAIRE

Prologue	5
Grand Prix jeune auteur	6
Coup de cœur du jury	7
Prix de l'Atelier du Livre d'art et de l'Estampe	8

Conte, légende et récit merveilleux

<i>Le millième dragon</i>	11
<i>Le cortège</i>	15
<i>Capula</i>	17
<i>Le chevalier à la lame émoussée</i>	22

Récit et nouvelle

<i>La petite aboyeuse</i>	27
<i>Eugénie disparaît</i>	41
<i>Au-delà de nos oripeaux</i>	53

Réflexion

<i>Les yeux de Socrate</i>	61
<i>Le présent comme un présent</i>	64
<i>Les reclus de Strasbourg</i>	66

Poésie

<i>Je vieillis</i>	71
<i>Les sentinelles de granite</i>	73
<i>Déclaration-ponctuation</i>	74
<i>Le poème de Braille</i>	75
<i>Enfance brisée</i>	76
<i>Femme d'Afrique... Je m'excuse</i>	77

Lettre à...

<i>211 chemin des jacinthes</i>	81
<i>Cher papa</i>	85
<i>Mon bourreau</i>	89

Arts de la scène

<i>À la fin, le bonheur</i>	95
<i>De por(t)... en por(c)...</i>	112
<i>Le second pas sur la lune</i>	115

Thème : Moyens de locomotion d’hier, d’aujourd’hui et de demain

<i>En train</i>	139
-----------------------	-----

Épilogue	146
Palmarès du Concours littéraire 2026	147
Jury du Concours littéraire	150
Remerciements	151

Concours littéraire 2026

Prologue

La littérature naît souvent d'un regard posé sur le monde, d'une émotion qui cherche à s'exprimer et de mots qui trouvent peu à peu leur place. Ce recueil en est le reflet. Au fil des pages, il rassemble des voix variées, des sensibilités uniques et des imaginaires qui se répondent. On y découvre la diversité des styles, des thèmes et surtout la passion d'écrire qui anime chaque auteur.

Je tiens à adresser mes sincères remerciements à la présidente du jury, Isabelle Le Guen, pour son regard attentif et la générosité de son engagement. Mes remerciements vont également aux membres du jury pour le temps et le soin qu'ils ont accordés à la lecture des textes. Chaleureuses félicitations aux candidats : par leur participation, ils font vivre l'écriture et contribuent à rendre ce florilège riche et vivant.

Cette édition restera marquée par un moment fort : l'attribution du grand prix à un jeune auteur. À seulement seize ans, déjà primé en 2025, Robinson Lecanu impressionne par la maturité et la qualité de son écriture. Trois de ses textes ont reçu un prix auxquels s'ajoutent le coup de cœur du jury et le prix de l'Imprimerie nationale. Son regard et la justesse de ses mots témoignent d'un véritable talent.

Saluons tous ceux qui ont osé franchir le pas de l'écriture. Pour encourager davantage les jeunes auteurs, une nouvelle catégorie destinée aux 18-25 ans a été créée cette année. La FCD poursuit ainsi sa mission : offrir un espace d'expression, de rencontre et de transmission. Lorsque les mots circulent entre les générations, la littérature continue de faire battre le cœur des lecteurs.

Général de division Anne-Cécile ORTEMANN
Présidente de la Fédération des clubs de la défense

**LE GRAND PRIX
JEUNE AUTEUR**

a été décerné par le jury
du concours littéraire 2026

à

Robinson LECANU
Club Sportif et Éducatif
du
Prytanée National Militaire de la Flèche
Ligue Ouest

Pour ses œuvres :

Le chevalier à la lame émoussée
Les reclus de Strasbourg
Le poème de Braille

LE COUP DE CŒUR DU JURY

a été décerné par le jury
du concours littéraire 2026

à

Robinson LECANU
Club Sportif et Éducatif
du
Prytanée National Militaire de la Flèche
Ligue Ouest

Pour son œuvre :

Les reclus de Strasbourg

**LE PRIX DE
L'ATELIER DU LIVRE D'ART ET DE L'ESTAMPE
DE L'IMPRIMERIE NATIONALE**

a été décerné

à

Robinson LECANU
Club Sportif et Éducatif
du
Prytanée National Militaire de la Flèche
Ligue Ouest

Pour son œuvre :

Le chevalier à la lame émoussée

Conte, légende et récit merveilleux

Le millième dragon

J'avais quitté mes compagnons le matin, et je chevauchais depuis dans ce paysage désertique.

Parti ragaillardi par les louanges des miens, plus l'environnement tribal disparaissait, plus le poids de ma responsabilité me pesait. J'étais seul désormais, cachant une angoisse prégnante derrière ma posture d'ultime sauveur...

Piètre et fragile protection.

Le grand Sage des Kanshawas m'avait désigné comme meilleur guerrier, et la jeunesse aidant, enivré de fierté téméraire, j'avais accepté la mission pour laquelle tant des nôtres avaient déjà péri.

Oui, j'imaginai volontiers ce combat sans pitié contre le Dragon ; j'étais certain de le vaincre, car entraîné, vigoureux et surtout armé de l'épée Ghârînâ, léguée par mes ancêtres et aux pouvoirs maintes fois prouvés.

Oui, je me grisais de la course de ma monture, voulant en découdre et pourfendre l'ennemi.

Oui, je songeais aux honneurs, aux hurras des miens à mon retour, traînant la dépouille malgré mes blessures.

Oui, je pouvais gagner. Je devais gagner.

Mais, le champ de bataille approchant, un autre combat se livrait en moi. Au courage se confrontait le doute insidieux. Je ne voyais plus une victoire acquise. Une certitude se révélait : ma mort imminente. Mon cœur et ma gorge se serrèrent : j'allais mourir ?

Je fermai les yeux un bref instant.

« Soit ! Alors, le Dragon mourra avec moi. »

Les montagnes de la Grande Contrée se trouvèrent bientôt éventrées par un canyon, au fond duquel coulait le fleuve sacré Toûnda. Le Pont des Esprits se profila : à cet instant, un silence accablant régnait. Toûnda s'était tu, comme le vent, et seuls la respiration de ma monture et le battement de mon cœur étaient amplifiés par mes sens en éveil.

J'oubliai le doute, je ne paniquai pas, j'étais résolu à me battre contre celui qui terrorisait la contrée et la maintenait dans un état stérile.

La Croyance se basait sur celle de l'ancienne civilisation des Plateaux, chassée par l'invasion des Kanshawas. Cette conquête demeurait par ailleurs obscure à mes yeux, comme à tous ceux qui n'étaient pas Sorciers... Pour ce peuple guerrier, mes ancêtres furent sans pitié et l'on dit aussi que la Reine Baani, Gardienne des Grands Plateaux,

harcela les envahisseurs avec ses troupes de guerriers ; puis, une paix s'instaura par l'union de Baani avec l'un de nos plus grands héros, Kaana.

Avec le temps, la spiritualité des Kanshawas se lia intimement aux rites et croyances de leur nouvel empire, à tel point que Baani et Kaana devinrent nos deux principales divinités.

Pourtant, il demeure depuis des siècles un ennemi encore présent et qui menace nos vies. Les sacrifices ne servent à rien, le Dragon nous attaque sans relâche, de façon inopinée. Chaque année, nous sélectionnons le meilleur d'entre nos guerriers, chaque année nous échouons et le cycle des malheurs reprend... Seuls les Sorciers savent pourquoi. Grande est leur clairvoyance.

Au moment où je traversais le pont et priais Kaana, je fus de nouveau surpris par le silence, qui donnait à ce lieu, pourtant redoutable, une dimension sacrée saisissante.

Je dus frissonner.

J'eus peur.

Je fus fasciné.

Il fallait que j'avance.

Sur l'instant, j'hésitai avant de me laisser envahir par une curiosité aussi intense que soudaine. Je m'étais souvent demandé en quoi la mort du Dragon redonnerait vie à la Grande Contrée...

Pourquoi ?

J'avançai.

Je laissai ma monture qui retrouverait seule la caravane de mes compagnons quand le soleil déclinerait... si je ne devais pas revenir...

La gorge serrée, les sens aux aguets, je traversai le pont. Je me sentis trembler... il ne le fallait pas.

Pense aux tiens, reprends-toi, tu es un guerrier Kanshawa, tu ne dois pas abandonner ta mission !

Puéril, je me dis pour retrouver un semblant de courage, que moi aussi j'allais « Savoir » !

Savoir qui Il était... surtout savoir comment Il donnait la mort...

Une sorte d'euphorie supplanta la peur...

Je posai ma main avec assurance sur le pommeau de Ghârina alors que je pénétraï une passe s'ouvrant devant moi...

Ce silence...

L'instinct me fit lever les yeux vers la crête.

Je n'avais pas prêté attention à leur approche, et pourtant, Ils se

dressaient tous devant moi, alors que j'avais à peine parcouru quelques mètres...

Interdit, je découvris non pas un Dragon mais bien des centaines ! Et aux côtés du plus grand et du plus fort d'entre eux, je La reconnus, splendide et fascinante... La Déesse Reine Baani, identique aux enluminures, aux statues tant adorées !

Elle, la Divine, parmi nos ennemis ?

Un trouble tortura mes entrailles : quoi ? était-il possible que le monstre tant craint par ma tribu soit au service de Celle qu'elle adorait ?

Un gouffre immense s'ouvrit en moi, où toutes mes certitudes et ma foi sombrèrent en un bloc.

Devinant mon désarroi, Baani posa sur moi un regard compatissant et le monde sembla alors se réduire à sa seule personne.

La crainte de la mort s'envola. Pourtant quand elle pointa son doigt vers moi, et que de lui jaillit une lueur incandescente, j'eus un geste de défense. Vain ! Je fus immobilisé par une force indescriptible alors qu'une douleur intense saisit mes membres un à un.

Je crus que mon corps allait se disloquer en entier... Nimbé de cette étrange lumière, je priai en une longue plainte que cessent mes tourments.

Je crus que mon âme quittait mon corps ! Alors je paniquai et me mis à pleurer. Un cri jaillit, celui de ma révolte, et je me débattis vainement.

Soudain, tout cessa. Je rouvris les yeux et, atterré, constatai que c'était bien mon cœur que j'entendais, que c'était bien Ghârîna que je sentais dans ma paume, mais ce qui m'effraya fut une ombre à mes pieds : mon ombre... une ombre monstrueuse et déformée... Une ombre de dragon...

J'étais Dragon !

Contre toute attente, je retrouvai mon calme. Des centaines de paires d'yeux jaunes en amande m'observaient silencieusement. Alors je levai ma tête de lézard vers la Déesse Reine. À ses côtés, l'énorme Dragon semblait sourire... Je me demandai naïvement si je lui ressemblais et le trouvai étrangement beau... Je reconnus en lui Kaana, notre ancêtre, le héros millénaire des Kanshawas.

« Zanska ! » m'interpella-t-il, et sa voix résonna dans toute la passe. Te voici désormais l'un des nôtres ! La lumière du Juste a lu la valeur et l'honnêteté dans ton cœur. Aussi, es-tu admis à prendre l'apparence des Dieux.

- Es-tu prêt à nous suivre ? lança à son tour Baani, et sa voix me parut plus limpide qu'une source d'eau claire.

Alors, moi, tel un nouveau-né, je débordai de joie en redécouvrant la vie après avoir tant pressenti la mort. Mes lèvres s'entrouvrirent, mais ne sachant pas encore moduler quelconque parole sous ma nouvelle apparence, j'acquiesçai de la tête, sans trop savoir pourquoi. Mon cœur et ma foi dirigeaient mon nouveau corps.

D'instinct, je sus que j'avais opéré le bon choix.

Il y a mille ans, Baani et Kaana, devenus Dragons suite à un sort jeté par nos Sorciers avides de pouvoir, furent privés de leurs prérogatives puis chassés ; mais le peuple ignorant ce malheur avait continué à les adorer.

Pour garder l'emprise, les Sorciers comprirent l'importance de conserver le culte de Baani et Kaana. Il fallait continuer à les célébrer faussement pour maintenir l'ignorance, bannir toute réflexion mais surtout faire oublier les messages d'union et de paix, pour mieux garder le pouvoir et le profit.

Sans que nous ne nous en soyons rendu compte, la peur cultivée par les Sorciers nous avait placés sous leur joug. Ils se moquaient bien de nos misères et de nos sacrifices.

Les deux Dieux, face à la forfaiture de nos Chefs Suprêmes, décidèrent de se venger. Nos terres devinrent déserts et depuis cette date, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf guerriers Kanshawas, persuadés de sauver leur peuple d'une menace dont ils ignoraient l'origine, avaient été envoyés par ceux-là mêmes qui savaient, qui nous trompaient et nous abusaient.

Neuf cent quatre-vingt-dix-neuf Dragons avaient suivi Baani et Kaana.

Demain, nous nous envolerons ensemble pour nous battre et arracher la Grande Contrée de l'emprise des Sorciers.

Je suis Zanska, le millième Dragon.

1^{er} Prix
Christelle COÏC
CELAR SPORTS Bruz
Ligue Ouest

Le cortège

Silencieusement, le cortège avançait par à-coups comme un pantin dont les rouages seraient grippés. Il suivait les porteurs qui, marchant au pas, imposaient cette étrange saccade.

La pluie tombait à verse. J'avais toujours aimé cela. Lors des longues journées grises et froides d'automne, il me plaisait de regarder la course sans cesse renouvelée des gouttes glissant sur ma fenêtre. Comme un sentiment, alors que paradoxalement le temps se gâte, de se sentir à l'abri.

Mais aujourd'hui la pluie prenait une autre tournure et nul abri n'était possible. Elle s'immisçait partout, insidieuse, indésirable. Elle coulait sur le cercueil, rampante, s'infiltrant dans les manches des porteurs et rendant leur tâche encore plus désagréable.

Religieusement, je suivais le cortège jusqu'à ce petit cimetière de village perché sur un flanc de montagne, point final de ce voyage. La terre, grasse, collait aux chaussures, provoquant un bruit de succion qui contrastait de manière inopportune avec le silence ambiant et le bruit sourd des gouttes amorties sur la toile imperméable.

Curieusement, je me remis à penser à mes longues marches forestières après la pluie. L'air embaumait de mille odeurs d'un calme retrouvé, de la vie qui s'éveille et sort de sa torpeur. L'odeur du pin, des feuilles mortes et de la mousse. Celle de la terre nourricière, fertile et généreuse. Celle des fleurs qui déploient leur corolle comme une danseuse redresse les pans de sa robe. Ou celle, plus personnelle, de cette Autre à mon bras aimant enlacée.

Mais point de tout cela dans un moment aussi grave. L'humus et les feuilles mortes n'avaient que la senteur de la saison qui se dégrade, image nostalgique d'un passé décomposé.

Le cortège s'arrêta devant un caveau familial. La pierre, matériau si noble et romanesque par nature, était ici gothique, grise, glaciale : sinistre. Lasse de s'élancer vers les cimes de quelque nef, elle semblait ployer sous son propre poids, attirée par les profondeurs abyssales d'un pandémonium souterrain, comme si elle cédait à son tour à la gravité du moment.

De la cathédrale aux catacombes. Des cierges aux candélabres. À la lueur de cet éclairage vacillant, les proches faisaient pâle figure, comme par mimétisme avec le lugubre de l'endroit. Les parents abattus, la veuve agonisante de tristesse, les amis encore abasourdis par le récent et brutal accident : tout concourrait à rendre ce moment douloureux, ne serait-ce que par une sincère empathie envers cette palpable et oppressante souffrance.

Le cercueil fut placé dans le mur, aux côtés de ceux de ses aïeux plus anciens, mais bien avant tant d'autres qui y eussent trouvé une place plus légitime selon l'ordre normal des choses : tombé dans la fleur de l'âge, cueilli bien trop tôt par la faucheuse. Une plaque de marbre scella le caveau à présent occupé et cette triste journée de novembre. On pouvait y lire, pied de nez littéraire éternel face à l'ironie du sort :

*Il n'y a pas d'autre mort que l'absence d'amour.
Tu resteras à jamais dans nos cœurs.*

Le cortège s'éparpilla, feuilles mortes dans le vent. Certains pour se recueillir, d'autres pour prononcer quelques paroles réconfortantes aux proches ou pour retourner à la chaleur vivante de leurs foyers.

Je cherchais un mot tendre, fraternel et empreint de sollicitude, mais rien ne me vint. Je n'avais pas non plus envie de rentrer chez moi et je décidai de rester encore un peu sous la pluie battante. De toute façon, j'avais tout mon temps à présent : c'était mon enterrement.

2^e Prix
Guillaume NOËL
Club Défense Balard-Arcueil
Ligue Île-de-France

Capula

Capula était un lieu paisible et agréable ; des arbres imposants s'élevaient à chaque coin de rue, l'air y demeurait toujours frais, et ses paysages faisaient le bonheur aussi bien des habitants que des visiteurs. Dans l'ensemble, Capula était une petite ville avec tout ce qu'il fallait pour bien vivre. Son économie dépendait principalement de la culture du colza, du maïs et du blé, variant selon les saisons. Rien ne semblait aller de travers ; nous étions réellement heureux.

Jusqu'au jour où, comme surgissent parfois les surprises, au cœur des montagnes du sud, une activité inhabituelle prit place : des arbres centenaires tombaient les uns après les autres ; le craquement de leurs troncs exprimait la douleur de leur départ brutal. Des colonnes de fumée s'élevaient au milieu du fracas incessant des machines disséminées sur toute la montagne, et dans ce chaos, d'immenses grues faisaient leur apparition, telles des monstres de fer, dressant des constructions à une vitesse vertigineuse qui laissait supposer l'usage d'une technologie inconnue pour nous. En à peine un mois, des églises furent érigées, des quartiers entiers surgirent, ainsi que ce qui semblait être la mairie et l'aéroport.

Si, au début, cette agitation suscita curiosité et un certain enthousiasme, nourris par l'attente d'avoir des voisins avec qui commercer et partager, elle se transforma rapidement en inquiétude lorsque nous observâmes que le fleuve diminuait son débit et que l'air se chargeait d'une odeur étrange, semblable à celle d'une éponge de cuisine brûlée. Au bout d'une semaine, nous vîmes avec horreur que l'eau, non seulement se faisait rare, mais qu'elle était aussi contaminée, couverte de mousse de détergent et d'odeurs impossibles à décrire. Et comme si cela ne suffisait pas, des nuages de fumée obscurcissaient le ciel, sortant des cheminées industrielles de la ville voisine. Le paysage montagneux avait perdu son aspect charmant et paisible, remplacé par une cité qui, par ses lumières et son bruit, troublait les nuits autrefois tranquilles de Capula.

Un mécontentement général prit de l'ampleur : les cultures se desséchaient de soif, les enfants tombaient malades à cause de l'air vicié et de l'eau polluée. La frustration était totale. La mairie nous convoqua pour décider collectivement des mesures à prendre face à notre nouveau voisin. Nous décidâmes à l'unanimité d'envoyer une lettre de plainte à la mairie de l'autre ville. Il fut curieux de constater que, le lendemain, la lettre nous revint, pour une raison simple : adresse inexistante.

Après cet échec, une commission de six personnes fut formée, comprenant le maire, le capitaine du service des pompiers et moi, afin d'exposer nos réclamations en personne. Nous partîmes immédiatement à cheval. Une fois sortis de la ville et après avoir franchi le pont qui nous séparait de la nouvelle métropole, je ne pouvais croire ce que mes yeux voyaient, ou plutôt ce qu'ils ne voyaient pas. Malgré tous nos efforts, nous ne parvînmes pas à trouver une seule maison, ni un seul bâtiment. Peu importait que nous allions à droite, à gauche, en avant ou en arrière : nous ne tombions pas sur la jungle de béton qui faisait désormais partie du paysage. À la place, il y avait une zone désertique, sans arbre, sans plante, sans herbe, uniquement de la terre sèche et des rochers ; on n'y entendait plus le chant habituel des oiseaux, et l'on ne sentait plus la fraîcheur de la forêt.

Déconcertés, nous rentrâmes pour rapporter ce que nous avons vu en convoquant une nouvelle réunion. La situation était trop grave : nous manquions de nourriture et l'hôpital débordait de malades ; en somme, la population souffrait. Nous savions qu'il s'agissait d'une question de survie ; il fallait agir vite, car la vie de tous était en danger.

De nouveau, d'une seule voix, nous décidâmes d'utiliser l'ancien polvorín. C'était un lieu où étaient entreposés de vieux éléments de guerre, vestiges d'un temps déjà oublié. Le désespoir avait atteint un point critique.

Certains vétérans, familiers des artefacts qui y étaient stockés, se portèrent volontaires pour les utiliser afin d'arracher le mal à la racine et d'en finir une bonne fois pour toutes avec notre voisin odieux. Notre plan consistait à attaquer à minuit, le lundi férié, convaincus que ce serait le moment où ils seraient les plus vulnérables.

Lorsque l'instant prévu arriva, nous nous rassemblâmes sur des points de lancement méticuleusement choisis ; chacun voulait aider d'une manière ou d'une autre, car nous n'étions pas disposés à prolonger l'agonie de ce qui avait été notre foyer.

Les opérations se déroulèrent selon le plan, en plus de la bénédiction du prêtre, qui sentait lui aussi dans ses veines l'ardeur des injustices commises par l'autre ville.

Après quatre-vingt-dix minutes intenses, l'ennemi avait complètement disparu. Lorsque la fumée se dissipa, nous constatâmes qu'il n'y avait aucune activité humaine en ce lieu. Remplis d'euphorie, nous célébrâmes pendant plus de deux heures ; la tragédie semblait avoir pris fin.

Mais quelle ne fut pas notre surprise, puis notre frustration, lorsque, en contemplant les premiers rayons du soleil annonçant un nouveau jour, nous vîmes surgir dans les montagnes cette ville maudite, exactement telle qu'elle était avant les attaques. Personne ne comprenait quoi que ce soit ; tout était confus, même pour l'esprit le plus sceptique de tous, moi. Au milieu des injures et des cris de rage, quelqu'un éleva la voix avec vigueur, parvenant à s'imposer, et proposa que nous allions voir le sanyasi renonçant qui vivait dans une caverne de la forêt située au nord de la ville, afin de lui demander de l'aide, grâce à son immense sagesse.

Un consensus se fit, et un nouveau groupe de six personnes entreprit le trajet vers ce lieu chargé de mysticisme. Le sanyasi, un homme âgé, nous accueillit avec un sourire accompagné de ce regard profond qui n'appartenait qu'à lui. En le voyant, nous nous sentîmes en sécurité et apaisés. Son expression d'étonnement face à notre visite inattendue s'effaça lorsque nous lui expliquâmes la raison de notre présence. Après nous avoir écoutés attentivement, il demanda que nous le laissions s'enfoncer dans sa grotte pendant cent huit minutes, le temps que lui prendrait le fait de méditer. Nous acquiesçâmes d'un regard, sans comprendre pourquoi il avait annoncé un chiffre aussi précis ; peut-être s'agissait-il de quelque chose qui nous échappait, d'une vérité plus profonde que nous ne saisissions pas. Je ressentis un vide : je pris conscience de l'extrême limitation de mon savoir ; ce que je connaissais du monde était insignifiant face à ce que j'ignorais, comme une goutte d'eau face à l'immensité de l'océan.

Une fois le temps promis écoulé, qui nous sembla interminable, le sanyasi réapparut avec sa tenue habituelle couleur safran, dont l'éclat se reflétait vivement dans l'humidité du sol et sur les parois rocheuses de l'entrée. Nous restâmes muets ; la soif de réponses était démesurée. Après un bref silence, le moine inspira et annonça la réalité des événements. Il déclara que, dans sa méditation, il avait pu contempler l'ensemble de la situation, révélant une vérité plus complexe que tout ce que nous aurions pu imaginer. Il s'assit sur un rocher et, avec la patience et l'élégance qui le caractérisaient, laissa les mots couler pour exprimer ce qu'il avait vu.

Il dit qu'il existait un homme doté d'un talent très particulier pour écrire ; son dixième livre s'intitulait *Sans intrigues dans la Ville de la Paix*, un roman qui racontait l'histoire d'un personnage qui, par son autorité naturelle et son charisme, était parvenu à rendre la vie dans sa ville presque parfaite.

Puis il ajouta que cette ville imaginaire s'appelait Capula et que nous

faisons partie du roman.

En l'entendant, un silence épais nous enveloppa. Tous, nous le fixions avec stupeur, incapables de réagir. L'écho de ses paroles semblait résonner contre les parois de la grotte. Au loin, un loup se mit à hurler, comme s'il faisait lui aussi partie de la révélation. Je sentis un frisson me parcourir le dos.

Je réussis à murmurer : si Capula était notre ville... cela signifiait donc que moi... et je sentis ma bouche se dessécher.

L'ascète répondit d'une voix calme, interrompant mes pensées comme s'il les avait entendues : cela ne voulait pas dire que nos corps n'étaient pas réels. Ils l'étaient, mais ils demeuraient limités à l'intérieur de la création littéraire.

Il ajouta que le même auteur était en train d'écrire un nouveau roman inspiré par un développement économique à grande échelle, où les moyens n'avaient aucune importance dès lors qu'on atteignait le résultat, en faisant fi des effets secondaires que ce mode de vie pouvait entraîner. Un système égoïste qui ne poursuivait que son propre bien et celui de sa famille, indifférent au nombre de vies qu'il pouvait ruiner. Ce roman, précisa-t-il, avait lieu dans la nouvelle ville.

C'est pourquoi, poursuivit-il, il était inutile, quoi que nous fassions, de tenter de localiser ou d'éliminer notre ennemi. Nous ne le pourrions pas, car tout ce que nous détruirions, l'écrivain pourrait le réparer avec deux ou trois mots dans son roman.

L'un d'entre nous demanda alors si cela signifiait que nous étions condamnés à disparaître, et son regard cherchait du réconfort.

Le moine le regarda avec empathie et répondit que la visite que nous lui avions rendue ce jour-là n'était pas prévue par l'auteur ; mais puisque tout n'était pas écrit dans son œuvre, nous avions eu l'occasion d'agir, de faire quelque chose qui marque un tournant et change nos destins.

Il déclara ensuite que nous n'avions qu'une seule chance : détruire entièrement le nouveau roman avant qu'il ne soit publié ou partagé avec d'autres.

Je demandai comment nous pouvions sortir d'ici et trouver le manuscrit, la frustration perceptible dans ma voix.

L'homme à la tenue safran répondit que, durant la nuit, lorsque l'écrivain se coucherait pour relire ce qu'il avait écrit dans son livre, nous devrions traverser le pont à l'est de la ville, car cette zone avait

été oubliée par l'auteur dans le roman.

Il ajouta que nous saurions qu'il était en train de lire lorsque les étoiles brilleraient très fort malgré le ciel pollué qui était désormais le nôtre. Mais, avertit-il, un grand danger existait : beaucoup, ou peut-être tous ceux qui entreprendraient le voyage, seraient séduits par les mots florissants de ce roman ; ils voudraient en faire partie, oubliant leur vie paisible à Capula, et resteraient ainsi prisonniers de sa fausse promesse.

Il conclut que, désormais, nous connaissions la vérité, mais que, comme cela arrivait toujours, nous l'oublierions, et l'on sentait dans ses paroles comme une pointe de regret.

Je demandai comment il pouvait en être aussi sûr.

Le moine sourit légèrement avant de répondre avec un calme profond : parce qu'il avait lu d'autres romans dans lesquels nous existions déjà.

3^e Prix

Ricardo PELAEZ-BOTERO
Club Défense Balard-Arcueil
Ligue Île-de-France

Le chevalier à la lame émoussée

C'était il y a longtemps, dans un pays reculé, là où le soleil ne se lève jamais. Dans une province balayée par le vent glacial des toundras, un vieux chevalier régissait en sa qualité de magistrat. Vitaly, car tel était son nom, possédait une armure recouverte de rouille, un heaume abîmé par les coups, et une épée offerte par son roi. On disait que cette épée, appelée Tizona, donnée au chevalier pour ses exploits guerriers, était la plus belle du monde. Mais nul ne l'avait vue ; elle était restée dans son fourreau depuis près de trente ans. Le vieux chevalier aimait contempler le paysage enneigé, magnifique spectacle comparé aux champs de bataille qu'il avait traversés.

Un jour, un émissaire arriva. Le fils du roi, bien que venant à peine d'atteindre l'âge adulte, s'était emparé du trône et demandait à tous ses guerriers de se joindre à lui afin d'envahir la principauté voisine. Cet éminent envoyé expliqua dès son arrivée qu'en tant que héros de guerre, Vitaly serait désigné comme stratège. Il s'attendait à une réponse positive de la part du vieil homme, car qui oserait s'opposer à son monarque ? Il fut cependant surpris de la répartie du chevalier : « Dites à Sa Majesté que je ne me joindrai point à cette guerre, car à prendre des vies, j'ai déjà laissé mon âme ». L'émissaire essaya bien de parlementer, d'offrir de l'or, des titres ou même un rang, mais Vitaly répondait inlassablement : « Que celui qui ne me comprend pas vienne me parler en personne ; il n'y a rien qui m'agace plus qu'un jeune homme qui se croit homme et tente de le prouver par la mort de ses sujets ». L'envoyé déconcerté reprit son chemin laissant le chevalier dans ses pensées assis simplement sur un rocher.

Un jour passa, puis deux, puis trois, etc. À l'aube du neuvième jour, une trompette retentit au loin. Des tambours grondèrent. Des pas qui frappaient lourdement la terre se rapprochèrent. Un carrosse rouge et or apparut accompagné d'hommes à cheval, de fantassins et de musiciens. Une arrivée royale ! Mais quoi de plus normal pour un jeune monarque ? Grand et arrogant il sortit et s'avança vers Vitaly, toujours en armure, son épée au fourreau. Le jeune homme parla d'une voix rauque et hautaine : « Eh bien vieillard ! On m'a conté que tu ne voulais pas aller sur le champ de bataille, quels que soient les honneurs qu'on te proposerait. Pour n'importe qui, j'aurais ordonné la peine capitale. Mais, apparemment, tu es encore aimé du peuple. On s'oppose même

à moi si je décide de t'y contraindre. Soit ! Rien ne m'empêche cependant de te confisquer ton épée. Il paraît que c'est la plus belle du monde, alors tu devrais être honoré de me la donner. Un roi se doit d'avoir en sa possession une telle arme. Qu'en penses-tu ? » Vitaly se taisait, imperturbable, ce qui agaçait grandement le jeune monarque.

De gros nuages gris envahirent le ciel, le vent fit frémir les lichens et s'engouffra entre les soldats immobiles qui attendaient, fiévreux, la réponse de ce vieux. D'une voix calme, Vitaly répondit : « Sire, si vous pensez que mon épée est magnifique et que seul ce détail vous préoccupe, allez-y, prenez-la ! ». Il saisit son fourreau, et, de ses doigts écorchés et tordus par mille coups, dégaina l'épée. Surpris, le roi s'agrippa au chevalier, arracha l'arme et la souleva afin de l'admirer. « Tu te moques de moi, vieil effronté ? Cette épée est couverte de rouille, son tranchant est abîmé et seule sa garde semble précieuse ! Tu n'as pas honte, tu as déshonoré mon père en laissant ainsi cette glorieuse lame s'altérer loin des échauffourées. Tu mérites la mort ! Hommes, tuez-le ! », ordonna le jeune roi.

Un étrange silence s'installa. Pas un arc ne se tendit, pas une hache ne se brandit, pas une épée ne jaillit. Vitaly, dans son armure rouillée, interpella le roi : « Sire, savez-vous pourquoi je ne vous ai pas obéi ? Je vais vous l'avouer. Votre père a toujours œuvré pour le bien du royaume. Quand son peuple était menacé par des attaques ennemies, il leur déclarait la guerre ; mais quand un simple émissaire lui manquait de respect, il ne l'agressait pas. Combattre pour défendre son royaume et ses sujets est une juste riposte, enflammer ses troupes par bêtise et fierté n'est que dangereux égoïsme. Voilà qui était votre père, un homme prestigieux et hautement respectable que vous avez injustement renversé. Sachez que quoique vous fassiez, jamais vous ne pourrez l'égaliser. »

Vitaly ne se voulait pas offensant, vu son âge, il pensait seulement pouvoir conseiller un jeune monarque inexpérimenté. Mais, comme trop souvent, la jeunesse irréfléchie se rebelle. Furieux, le roi prit l'épée qui reposait sur le sol et se rua vers le chevalier qui arrêta net le coup d'un geste pur et naturel. Puis, presque sans effort, il l'arracha des mains du roi, et, lentement, se mit en garde. Comme par une volonté divine, la lame émoussée s'abattit sur le roi, l'anéantissant en un instant. Le vieux chevalier rengaina son épée ensanglantée et se mit à genoux auprès du corps blessé du jeune impudent : « Sire, la plus belle épée

n'est pas celle qui est la mieux décorée, qui a le plus tué ou qui est la plus puissante. Non, la plus belle épée est celle qu'on ne sort pas de son fourreau ». Comme s'il avait compris la leçon, le roi affaibli salua respectueusement Vitaly avant de repartir, humilié, vers les terres de son père.

Le chevalier à la lame émoussée, empli du devoir accompli, s'assit sur son rocher pour humer l'air purifié des toundras enneigées.

Un jour passa, puis deux, puis trois etc. À l'aube du neuvième jour, son souffle fut happé par le vent glacial enveloppant le territoire pour lequel, toute sa vie, il s'était sacrifié.

Prix Jeune Auteur

Robinson LECANU – 16 ans
Club sportif et éducatif du Prytanée national
militaire La Flèche
Ligue Ouest

Récit et nouvelle

La petite aboyeuse

La grande scène de la vie

Notre mère avait senti depuis le matin que le moment allait venir et s'était mise en quête d'une place tranquille. En fin de journée, les contractions se firent de plus en plus rapprochées, la situation devenait pressante. Au terme d'une journée d'errance, la providence la conduisit au fond d'une impasse formée par un ensemble d'immeubles crasseux. Sur l'un d'entre eux, une entaille juste assez large pour s'y glisser en balafrait les fondations. Cette ouverture opportune débouchait sur un espace restreint et sombre, mais juste assez grand pour s'y installer. Elle y pénétra, fit trois tours sur elle-même comme le font tous les chiens avant de s'allonger au sol. Le travail put alors s'accomplir.

À l'extérieur, le brouillard se mua progressivement en un crachin lugubre, c'était une météo somme toute de saison pour la capitale moscovite.

Je fus la dernière à faire mon entrée sur la grande scène de la vie. Certes je n'y voyais pas grand-chose encore, mais je sentais la présence d'autres boules de poils qui titubaient aussi gauchement que moi autour de notre génitrice.

J'étais la plus chétive de toute la portée et ce monde froid et hostile risquait d'avoir raison de moi très rapidement. Instinctivement, je m'étais frayée un passage entre mes frères et sœurs pour profiter de la chaleur que formait l'agglutinement de leurs corps à celui de ma mère. Proche de notre génitrice, j'étais en sécurité.

Dehors, la lumière du jour commença à décroître, mes yeux n'étaient pas encore matures pour me rendre compte de cela, mais je perçus très vite le froid mordant qui en résultait. Je réussis à téter tant bien que mal un peu de lait maternel, avant de sombrer dans mon sommeil de chiot nouveau-né.

Les frimas nocturnes se chargèrent de rendre ce repos bien inconfortable, ma première nuit se résuma à grelotter et lutter pour ma survie. C'est enfin quand les premières lueurs de l'aube vinrent, que quelques vagues rayons illuminèrent l'impasse et diffusèrent un peu de chaleur. Tandis que je m'éveillais à mon premier matin, je sentis deux corps glacés et inertes gisant de part et d'autre. Leur dépouille m'avait préservée de la morsure du vent du nord, mais il avait pris pour d'ême leur vie à tout jamais.

Le prix était élevé, mais les lois de la nature sont intransigeantes, j'avais eu de la chance.

La fin de l'insouciance

Petit à petit la vie reprit ses droits, les jours s'égrenant, nous prenions du poil de la bête. Notre territoire se limitait au proche périmètre de la cavité qui nous servait de refuge. Nous manifestations une joie débordante chaque fois que notre mère rentrait de sa quête de nourriture dans les quartiers avoisinants. Voir sa silhouette chaloupée revenir vers nous, était synonyme d'une tétée abondante.

La petite meute survivante que nous formions maintenant, s'enhardissait. Les journées étaient agrémentées de jeux mêlés d'apprentissage et rythmées par la chasse aux proies faciles ou au chapardage de nourriture que l'humain semblait posséder aisément.

Serais-je prétentieuse en vous disant que j'étais la plus rusée ? En tout cas, je sentais bien que ma mère était fière de mon intelligence, mais elle ne marqua jamais de différence vis-à-vis de mes frères et sœurs, bien entendu.

Puis la saison où tout se fige, finit par s'installer. Un matin semblable à tous les autres, notre mère avait quitté notre refuge, je vois encore sa silhouette efflanquée la tête haute et fière, partir dignement en quête de nourriture.

Pendant ce temps, nous avons comblé l'attente en nous chamaillant par jeu, puis avec des siestes réparatrices. Mais quand le crépuscule enveloppa la ville de son voile sombre, la matriarche se fit attendre. La silhouette des humains qui marchaient sur l'avenue joutant notre impasse, se projetait au sol en déformant leurs proportions de manière inquiétante. Il y eut bien quelques formes canines qui passèrent de çà de là, mais ce n'était pas celle de notre génitrice. Machinalement nous appliquâmes les gestes de prudence qu'elle nous avait enseignés : nous replier dans notre tanière à l'écart des regards humains.

Le ventre creux et l'anxiété poussèrent mes frères et sœurs à japper dans l'espoir que cela puisse déclencher le retour de notre protectrice. Je me joignais plus timidement à leur plainte, car je savais que ces vocalises risquaient d'être une source d'ennuis.

Mon pressentiment s'avéra exact, hélas. Soudainement, la porte de l'immeuble s'ouvrit avec fracas. Un jet de lumière tapissa l'impasse d'une teinte blafarde.

Un humain se tenait immobile sur le pas de porte, il scrutait tous les recoins. Son ombre s'étirait de manière disproportionnée jusqu'à nous. Cette vision terrifiante stoppa instantanément nos aboiements, puis il tituba vers nous. Un son discordant émana de sa bouche : « ça doit être l'aboiement des humains », me suis-je dit à cet instant.

Le blanc de ses yeux contrastait avec la nuit, son expression avait quelque chose d'étrange, de différent d'avec les quelques humains que j'avais pu croiser. Il avança dans notre direction d'un pas mal assuré,

son pied buta sur un objet qui le fit s'étaler de tout son long au sol. Un grognement tonitruant s'échappa de sa bouche et se répercuta entre les murs des immeubles. Nous aurions tous aimé à cet instant pouvoir nous glisser dans les trous creusés par les souris tout autour de nous. Il se releva d'un bond, sa chute l'avait visiblement contrarié. Il hurla et se mit à fouiller fébrilement chaque recoin de l'impasse. Sa vue ne devait pas être très affûtée, il passa tout près mais ne nous vit pas. Ma truffe put même sentir l'odeur indéfinissable de son haleine. L'humain continuait de s'agiter puérilement. Puis il s'immobilisa, se tut et tenta de retrouver une rectitude, sans succès car son corps vacillait d'un côté à l'autre. Le temps sembla suspendu. Au terme d'un long moment sans mot dire, il se décida enfin à tituber vers là d'où il était venu. Malheureusement, un de mes frères de portée eut la stupide idée de pousser une série d'aboiements aigus. Avec la vivacité d'un démon, l'humain fit volte-face, sans une hésitation il nous balança l'objet qu'il avait gardé dans sa main. Celui-ci éclata au sol en une multitude de particules scintillantes. D'instinct je devinais la menace que ces petits morceaux pouvaient représenter pour mes coussinets encore fragiles. Le bruit de l'éclatement se répercuta entre les murs, ce qui nous fit détalier de notre tanière. En m'échappant, j'effleurais subrepticement la jambe de l'humain, je vis distinctement l'expression haineuse de son visage et ses yeux injectés de sang. Il tenta vainement de me balancer un coup de pied. Puis, à une distance suffisante, je m'arrêtai pour attendre mes frères et sœurs. L'une d'elles moins agile que les autres, fit les frais de sa rage décuplée par mon affront. Il lui décocha un violent coup de pied dans le ventre. La douleur accéléra sa fuite, elle prit le large en lâchant une série de jappements stridents. Mais un autre de mes frères était potentiellement à sa merci, il réussit à le saisir par le cou. L'humain devait serrer la gorge tellement fort que ses gémissements étouffés se muèrent en une sorte de plainte grotesque. Il le souleva à bout de bras, effectua un mouvement rotatif et projeta le petit être contre le mur. Son corps percuta la façade de briques rouges pour atterrir complètement désarticulé sur le sol froid et demeura inerte. Cette vision glaça mon sang.

L'humain prit alors conscience que je l'observais, j'allais être sa prochaine victime. Mais je ne comptais pas lui laisser cette opportunité. Un bref dernier regard vers le lieu qui nous avait vu naître et je détalais en direction de ce territoire inconnu qu'était la ville. Derrière moi j'entendis encore les vociférations humaines qui finirent par s'estomper avec la distance. Cette fuite momentanément salvatrice, me poussait dans les bras de nouveaux territoires pleins de dangers inconnus, mais j'étais libre.

J'avais perdu tous mes repères et le froid devenait menaçant. La

grande faucheuse avait été mise en déroute pour un temps, mais si je ne trouvais pas un abri très vite, ce ne serait que partie rapidement remise. J'avançais machinalement au hasard des ruelles, les images atroces qui s'étaient déroulées se rejouaient inlassablement dans mon esprit, ponctuées par moments par la vision sécurisante de ma mère. La situation présente me désespérait, mais j'étais intelligente, ma génitrice me l'avait bien fait sentir, c'était mon atout majeur pour m'en sortir.

J'errai de longs moments dans cet environnement hostile, je ne sus jusqu'où mes petites pattes m'avaient amenée, j'étais exténuée et je commençais à perdre espoir. La résignation finit par m'envahir, j'avais faim et le sol froid transperçait mes coussinets gelés. Je n'allais pas pouvoir endurer encore bien longtemps toutes ces épreuves.

Je m'arrêtai alors au beau milieu des quelques humains qui vauquaient autour de moi sans prêter attention à ma présence. Lasse, je me roulai en boule, résignée, à attendre que le grand sommeil m'emporte moi aussi à tout jamais.

Le froid pénétra petit à petit mon corps malingre, mes membres transis se rigidifiaient, quand soudain un vague fumet caressa le million de capteurs olfactifs de ma truffe. Il y avait quelque part de la nourriture. En semi-léthargie je me remis en quête de cette hypothétique pitance salvatrice.

J'atteignis tant bien que mal l'endroit d'où émanait cette odeur de nourriture, une quantité d'individus bruyants mangeaient à l'intérieur d'une construction fabriquée par l'humain. Au bas de celle-ci, je vis un soupirail partiellement ouvert, je m'en approchai. À l'intérieur il faisait noir, j'hésitai encore. Mais mon corps meurtri par le froid et la faim n'aurait pas résisté encore bien longtemps. Je me décidai alors à faire ce bond dans l'inconnu. Une courte chute et j'atterris au sol. Dès lors, je ne sentis plus le vent froid de Sibérie. Je n'y voyais rien mais peu importe, mon odorat hypersensible se substitua avantageusement à mes yeux. J'avançai prudemment, quand mes pattes effleurèrent de la paille amassée, je plongeai dedans. Les images de la journée se bousculèrent dans mon esprit, la dernière qui le traversa fut celle de ma mère, j'avais acquis la certitude de ne plus jamais la revoir. La faim au ventre mais le corps qui se réchauffait lentement, je laissai échapper un long soupir avant de m'endormir.

Ce soir j'avais appris à me méfier de l'humain, sa nature était mauvaise.

Nouvelle vie

Le sous-sol du territoire humain était devenu un refuge bien pratique, de plus, il jetait ses restes de nourriture dans une sorte de gros

tonneau juste à côté et cela constituait un garde-manger certes frugal mais régulier. Oh je ne fanfaronnais pas, les os ou les abats qui y finissaient me permirent tout juste de survivre, heureusement ma débrouillardise m'octroyait exceptionnellement quelques extras chapardés au hasard de mes explorations citadines.

J'étais maline, je rusais à chaque entrée et sortie de sorte que l'humain ignora ma présence.

Mais un soir où la saison de l'air doux était revenue, alors que je filai discrètement vers ma tanière, au moment où je voulus glisser dans son antre, je constatai que son accès avait été obstrué. Tout à coup, l'humain maître du territoire bondit de l'arrière de la construction en brandissant un objet à la main et avant que je ne puisse réagir, celui-ci percuta douloureusement mes flancs émaciés.

Je déguerpis sans demander mon reste, le secret de ma cachette était éventé.

Tous les humains ne sont pas mauvais

Les journées devenaient plus douces, le froid ne représentait plus une menace maintenant, cependant en fuyant mon repère, j'avais laissé un os encore bien garni derrière moi et j'avais très faim à présent.

Avant tout, je furetais à la recherche de nourriture, en tâchant d'éviter la forêt de jambes humaines qui rentraient et sortaient d'endroits d'où s'échappaient quelques bonnes odeurs. Soudain, une de ces grosses choses que les humains utilisent pour se déplacer, s'arrêta à ma hauteur. Il y eut un crissement strident qui me fit penser à une plainte d'un de mes congénères.

Plusieurs humains en sortirent pour m'encercler, j'étais coincée entre un mur et eux. J'aboyai très fort et montrai les dents pour les impressionner, mais cela ne sembla pas fonctionner. Pendant que l'un d'eux me tendait de la nourriture un autre jeta une forme fine et légère qui m'enveloppa. Je tentai une esquive qui échoua. Et plus je me débattais, plus la forme se nouait autour de moi et me serrait, j'étais prise au piège, mon intelligence canine célébrée par ma mère ne m'avait été d'aucune aide cette fois-ci. Celui qui m'avait tendu la nourriture, s'avança pour me saisir, dans un réflexe ultime, j'essayai de lui porter un coup de mâchoire, mais là encore peine perdue, j'étais figée dans cette nasse.

L'humain me plaça dans un compartiment situé à l'arrière de l'objet mobile, puis il ferma sur moi un couvercle qui me plongea dans la pénombre. Soudainement tout trembla et puis je sentis que nous avançons. Je fus balancée dans tous les sens, ce qui finit par me faire vomir. Quelques traits de lumière traversaient une paroi qui me séparait du compartiment de mes ravisseurs. Je devinais leurs aboiements

humains, partiellement étouffés par le grondement que produisait l'objet mobile.

Adieu vie de vagabonde

Pendant que nous nous déplaçons l'angoisse me gagna, je me demandais pour quelle raison l'humain m'avait emportée. Puis nous nous sommes arrêtés, le couvercle au-dessus de ma tête s'ouvrit en grinçant et laissa apparaître le jour. Le groupe d'humains me scrutait et cette vision me terrorisa, l'image d'un de mes frères lancé contre un mur me hantait encore. Ma seule défense fut d'aboyer à nouveau. La réaction des humains me déconcerta, ils se mirent à émettre un son répétitif ressemblant à un aboiement :

« Ha, ha, ha, ha ! »

L'un d'eux me souleva dans ses bras, je gesticulai frénétiquement pour m'échapper de ce filet, en vain. Nous avons alors pris la direction d'une structure conçue par l'humain à l'intérieur de laquelle je découvris d'autres congénères tous retenus dans des cages et l'une d'elles m'avait été réservée.

Libérée de la toile qui me serrait, je bondis vers le fond et oh surprise, dans un recoin se trouvait de la nourriture à ma disposition. Toutes les émotions que j'avais vécues m'avaient fait oublier la fringale qui me tirait. Mais à la vue de cette subsistance plus rien d'autre n'avait d'importance, j'engloutis tout le contenu de la gamelle en trois coups de gueule, je ne m'étais même pas rendu compte que l'humain avait refermé la porte derrière moi et s'en était allé.

Epuisée par toutes ces aventures, je me roulai en boule me laissant gagner par un sommeil profond, ignorant les aboiements hostiles des autres chiens pour l'étrangère que j'étais à leurs yeux.

La confiance

Je fus réveillée par les aboiements de mes congénères. J'ignorais quelle destinée l'humain me réservait, mais pour la première fois de ma vie j'ouvrais les yeux au matin sans crainte et sans être harcelée par la faim. Une certaine fébrilité animait cependant mes colocataires, ils semblaient attendre un événement imminent. En effet des humains arrivèrent, chacun d'eux arborait une tenue claire identique. Celui qui m'avait prélevée s'approcha de moi, instinctivement je reculai de quelques pas. Je demeurais méfiante, jamais mes interactions avec ces bipèdes ne s'étaient bien passées. Il s'accroupit à ma hauteur, de sa bouche sortit une succession de sons doux qui semblaient rassurants. Mais je savais à quel point cette race pouvait être fourbe, alors encore une fois ma seule défense s'exprima en aboyant pour montrer ma détermination à ne pas me laisser impressionner, même si

je n'en menais pas large.

La réaction de l'humain ne se fit pas attendre, il s'exprima par des sons que je commençais à reconnaître : « Ah, ah, ah ! »

Il sortit une boule d'une poche et me la lança, c'était de la nourriture et elle avait le fumet de la viande. Je l'engloutis d'un coup de gueule. Il adopta une attitude rassurante, il ouvrit doucement la porte de ma cage, la panique me gagna mais je ne devais pas le lui montrer car cela aurait été une preuve de faiblesse, et la tête haute il faut toujours garder m'a-t-on enseigné. Lentement il tendit la main vers moi et je décidai de laisser faire, peut-être ces humains étaient-ils bons. Ensuite il caressa ma tête. Je n'avais jamais connu cette sensation auparavant. Il attacha avec parcimonie une lanière de cuir autour de mon cou, puis à celle-ci il noua une longe. Il tira doucement pour m'inviter à sortir, il ne dut pas me forcer parce qu'à cet instant je compris que l'on ne voulait pas de mal ici.

Pour la première fois de mon existence je venais de tisser des liens de confiance avec un humain.

On m'emmena dans une autre structure fabriquée par l'humain où je retrouvais la présence de quelques compagnons de cage, tous étaient calmes et se laissaient faire, c'était un bon présage. On me déposa sur une sorte de table et un autre humain s'approcha de moi. Ce dernier me palpa à divers endroits, d'un coup je sentis quelque chose qui me piqua l'arrière-train. J'eus un mouvement de recul, mais les deux humains qui m'entouraient avaient anticipé ma réaction. Cela se révéla bref et finalement sans douleur. À nouveau la main humaine me caressa, j'étais rassurée.

Sélection

J'avais compris que les humains communiquaient par des sons qu'ils produisaient dans leur bouche. Certains revenaient de manière répétitive et à force je commençais à saisir quelques expressions de leur langage. Mon humain réagissait auprès de ses semblables par le son « Oleg » et quand ils répétaient le son « Laïka » en me regardant dans les yeux, c'était moi qu'ils désignaient.

C'est donc ainsi qu'il m'invita un matin à sortir de ma cage. Nous nous sommes dirigés vers l'endroit où d'autres humains vêtus de longs vêtements clairs nous attendaient. Ils me saisirent et m'installèrent à nouveau sur la même table qui avait déjà servi à me piquer. Même si cela n'avait pas été douloureux, à la perspective de devoir à nouveau subir cette épreuve, je me mis à trembler de tous mes membres. Cela sembla amuser les humains. Ils s'exprimèrent de concert par l'habituel son répétitif que je reconnaissais bien maintenant et cela m'agaça sur le moment. Je réprimai leurs vocalises par des aboiements qui eurent

pour effet d'accentuer encore plus leur gouaillerie. J'avais échappé à cette torture, car le but de ma présence ce jour était tout autre. On m'enfila une sorte d'habit relié à une quantité impressionnante de fils. La totalité de mon corps, à l'exception de ma tête et mes pattes, y était enserrée. J'avais bien du mal à saisir à quoi pouvait correspondre cette étrange mascarade. Peu importe j'étais rassurée, je savais qu'on ne me piquerait pas une nouvelle fois.

J'ignorais à cet instant qu'une pique innocente était bien insignifiante à l'égard de tous les défis qui se dresseraient dans peu de temps sur ma route.

Penaude dans ma tenue grotesque, j'envoyai un regard interrogateur à l'encontre de mon humain. Celui-ci me renvoya un sourire rassurant et s'approcha pour me caresser la tête, puis il plongea la main dans sa poche pour en sortir une boulette-récompense, que j'engloutis instantanément. Je pensais l'exercice terminé et que j'allais rejoindre ma cage, mais c'est une autre direction que nous avons prise ce jour-là.

En effet, une grande caisse était posée au milieu de la pièce et autant de fils que sur ma combinaison en sortaient sur le côté. Une ouverture à peine plus grande que moi me faisait face, Oleg m'invita à y pénétrer, j'obtempérai non sans une certaine appréhension, mais je lui faisais confiance. Un autre humain relia tous les fils de ma tenue à ceux de la boîte, il recula et ferma la porte. Je fus plongée dans l'obscurité, j'émis quelques gémissements d'inquiétude avant de m'allonger.

Aucune lumière ne filtrait à l'intérieur et il régnait un silence inquiétant. Mais d'un coup, cette sérénité trompeuse fut brisée par un vacarme indicible. L'inquiétude céda alors la place à l'angoisse, mon cœur cognait dans ma poitrine. Je me maintenais sur mes quatre pattes flageolantes, prête à affronter ce qui allait bien pouvoir suivre. D'un coup, tout s'arrêta, la porte s'ouvrit, laissant apparaître le visage de mon humain. Il n'eut pas besoin de me forcer à sortir de ce piège infernal. Je bondis de joie. Une fois dehors, je fis la fête à Oleg et à tous les humains présents. Tous ne semblaient nullement affectés par ce qu'il m'était arrivé et semblaient satisfaits, imperturbablement affairés sur leurs appareils crépitants. On me libéra de mon habit et je pus me dégourdir les pattes dans la fraîcheur extérieure. Oleg siffla mon retour, je le rejoignis espérant revenir à ma cage où de la nourriture devait m'attendre. Mais non, on me revêtit à nouveau cet accoutrement grotesque et je dus revenir dans cette terrible boîte. Inutile de préciser qu'il fallut cette fois m'y forcer. Et tout recommença, plusieurs fois jusqu'à ce que rentrer là-dedans ne me fasse ni chaud ni froid. La journée se termina et je pus enfin retrouver ma cage et de la nourriture tant attendue. Ma déception et ma surprise furent grandes,

en lieu et place de ma cage habituelle se trouvait un modèle bien plus petit et au lieu de ma pâtée habituelle, je trouvai une gelée bien moins attrayante. La porte se ferma derrière moi, tiraillée par la faim je me résolus à avaler cette gelée peu ragoutante, mais finalement bien meilleure que mon ordinaire de ma vie d'avant. Je m'endormis emplies d'interrogations, avais-je mal agi pour que l'on me punisse à subir ces épreuves ?

Mon humain me retrouva le lendemain, il ne semblait pas contrarié et me caressa affectueusement même. J'en conclus que ces épreuves n'étaient pas une punition, mais qu'elles étaient essentielles pour mon maître, je ne voulais donc pas le décevoir.

Je n'avais plus aucune appréhension en rentrant dans la boîte, tout se passa comme la veille. L'opérateur verrouilla la porte et la pénombre envahit à nouveau l'habitacle confiné, c'était devenu mon quotidien. Le bruit s'imposa de manière beaucoup plus élevée cette fois et tout se mit à trembler. Cependant, vaillante comme je l'étais je ne me laissais plus impressionner. Cela dura et dura encore, si longtemps que je devins nauséuse et au bout d'un moment je rendis le peu que j'avais dans l'estomac. Et puis au bout d'un moment indescriptiblement long, trop long, cela s'arrêta enfin. Oleg était là, « Oh, Laïka » exprima-t-il à l'ouverture de la porte. On me laissa sortir le temps de prendre l'air et de nettoyer la boîte. Et tout ça recommença et recommença jusqu'à ce que je me sois habituée au jeu de mon humain. Ce soir, on ne me libéra pas, j'eus juste droit à la voix nasillarde mais reconfortante d'Oleg et puis le silence. Je protestai en gémissant puis en aboyant pour manifester ma désapprobation. À cet instant, une petite lumière s'alluma, un tiroir s'ouvrit et la gelée peu ragoutante se présenta à moi. D'abord peu intéressée, je me résignai à l'engloutir et sombrai dans un sommeil léger.

Au matin la porte s'ouvrit, Oleg était là. On m'enleva l'habit aux fils. Les autres humains étaient présents aussi, ils semblaient n'avoir pas bougé, toujours occupés à leurs tâches complexes. On me libéra et j'eus le droit de me dégourdir les pattes à l'extérieur, un peu plus longtemps que d'habitude. Oleg joua même avec moi en me jetant un bâton que je lui ramenais fidèlement. En faisant des allers et retours, je sentais la froideur du sol sous mes coussinets, la saison glacée serait bientôt de retour, c'était une période difficile de ma vie d'avant, mais j'étais à l'abri maintenant de tous ces tourments depuis que j'étais sous la protection des humains.

Épreuve décisive

Il prit ma tête entre ses deux mains, de sa bouche sortit des sons dont

le sens exact m'échappait, mais les intonations parlaient bien plus que les mots eux-mêmes et elles se voulaient réconfortantes. Cela me suffisait pour supporter tout ce qu'il voudrait bien me faire subir. Il me plaça dans la machine qui se déplace toute seule, Oleg appuya sur un bouton et elle se mit à ronronner tels les chats errants des ruelles sombres moscovites. Elle était équipée de parois transparentes sur les côtés qui me permettaient de voir défiler la cité humaine, elle était recouverte d'une couche de neige.

Cet intermède n'était pas déplaisant et changeait ma routine. Arrivés à destination, on me déchargea pour m'emmener dans une grande pièce circulaire, un énorme bras la traversait d'un bout à l'autre. On m'enfila à nouveau cet habit serré aux câbles multiples, puis on m'installa dans une boîte exiguë à l'intérieur très similaire à celles que j'avais connue lors de mes épreuves précédentes. Les fils qui sortaient de ma combinaison furent connectés à la boîte, on m'attacha à un harnais solidaire de la paroi et comme à l'accoutumée on m'enferma. Je m'attendais à l'habituel vacarme assourdissant accompagné de vibrations qui ne m'impressionnaient plus d'ailleurs. Mais le scénario s'avéra différent cette fois, je sentis que tout l'ensemble se mit en marche et à tourner. Au début, le déplacement se révéla facilement supportable, mais très vite une force m'attira vers un des côtés. Heureusement la structure molle qui m'enveloppait avait été étudiée pour amortir ce plaquage latéral, mais la pression devint de plus en plus intense et désagréable jusqu'à devenir insupportable. Je tentais vainement d'aboyer, mais mes forces me quittaient et mon corps devint terriblement lourd. Dans une ultime tentative, je focalisai toute mon énergie pour hurler à la mort et ma vision se brouilla. Quand j'ouvris les yeux, un humain s'attelait à enlever ma combinaison, j'aurais voulu fuir mais je ne réussis qu'à faire quelques pas désynchronisés avant de me vautrer sur le sol métallique. Ma tentative illusoire amusa bien les humains, je demeurais plaquée au sol, vidée et désespérée qu'Oleg ne soit pas là pour me féliciter. Pour la première fois je regrettais ma vie d'avant, elle était certes sans garantie du lendemain, mais j'étais alors maîtresse de ma liberté.

On me laissa récupérer dans un coin, cette nouvelle épreuve m'avait épuisée comme aucune autre jusqu'à présent. J'observais le groupe d'humains en blouses claires communiquer dans une débauche de gestes et de vocalises assez ponctuées. Après un long moment de délibération, l'un d'eux s'avança vers moi et me conduisit à l'écart dans un local, où l'on m'installa dans une cage pour la nuit.

En route pour les étoiles

J'éclatai de joie quand je vis Oleg le lendemain, il caressa ma tête et

m'amena à l'extérieur. La machine mobile nous attendait. Il m'y fit monter, lui s'installa à l'avant et fit à nouveau gronder l'engin. C'est ainsi que nous avons quitté la grande cité humaine. Une faible lueur diurne subsistait quand nous sommes arrivâmes à un endroit dégagé. Là, étaient posées d'autres machines encore plus étranges, elles avaient l'apparence d'oiseaux géants aux ailes tendues et figées. Oleg me transféra dans le ventre cylindrique de l'un d'eux. Il en claqua la porte et j'entendis ses pas aller vers l'avant. Un vrombissement continu fit tout vibrer. La machine cahota de plus en plus vite, tout tremblait à se disloquer. Au bout d'un moment, les vibrations devinrent plus feutrées et régulières, j'eus un haut-le-cœur au même moment. Mes oreilles commencèrent à me faire souffrir et le froid se montra de plus en plus mordant, exténuée par cette journée éprouvante, je me laissai tomber au sol et je m'endormis.

Un violent soubresaut m'extirpa de ma torpeur et les vibrations cessèrent. La porte s'ouvrit pour laisser pénétrer la lumière du jour, immédiatement suivie d'une bouffée d'air froid. Oleg sembla désolé de l'état dans lequel le périple m'avait rendue, il me libéra pour me laisser gambader sur la vaste surface de la piste d'atterrissage. Occupée à m'ébrouer innocemment dans la neige immaculée, je ne prêtai aucune importance à la gigantesque silhouette verticale de Spoutnik qui se dressait au loin. Quand bien même, elle n'aurait rien évoqué au canidé que j'étais.

Les quelques jours qui suivirent furent totalement différents, plus de cage exigüe sombre qui vibre dans un vacarme assourdissant. Je retrouvais une couche confortable, une nourriture appétissante et de l'espace pour courir. Cette courte parenthèse heureuse, me permit de récupérer des épreuves intenses qui avaient éprouvé mon corps.

Trahison

Mais cette interruption agréable n'allait pas durer ainsi continuellement. Un matin, mon humain vint me chercher et m'abandonna aux hommes en blouses claires, qui ont l'odeur des expériences désagréables. Je perçus dans l'atmosphère quelque chose d'inhabituel, les gestuelles se déroulaient à l'identique des semaines passées, mais il régnait une tension studieuse et solennelle. Un humain me baigna et me savonna méticuleusement. Deux autres humains palpèrent tout mon corps pendant de longs moments. À l'issue de ces auscultations, ils m'enfilèrent précautionneusement la combinaison connectée, à laquelle j'étais habituée à présent.

Quand tout fut prêt, je vis Oleg venir vers moi, je poussai alors des jappements de joie. Il caressa ma tête de manière bien plus appuyée

que d'habitude, puis il posa son regard dans le mien. Je perçus comme une tristesse coupable dans son regard. Il murmura quelque chose que je ne compris pas, cela devait être bienveillant, car Oleg était loyal tout comme je l'étais à son égard.

À la suite de cela, les hommes en blouse me séparèrent de lui, sans doute allaient-ils à nouveau me soumettre à de nouvelles expériences saugrenues. Et je ne m'étais pas trompée, on m'introduisit dans la boîte exigüe que je reconnus de suite, comme à l'accoutumée tous les connecteurs qui pendaient de ma combinaison furent à nouveau reliés à la paroi de la boîte. L'humain vérifia encore longuement tout ce qui se trouvait autour de moi, il me jeta un long regard, prononça quelques sonorités humaines, puis scella la porte. La manœuvre de fermeture dura bien plus longtemps que d'habitude, je reniflai la matière qui la composait et celle-ci était différente des précédentes. Il y avait une autre nouveauté, un tout petit hublot me faisait face à présent et il me laissa entrevoir l'humain s'éloigner une fois sa tâche terminée.

Je m'interrogeais sur la finalité de ces curieuses activités humaines, allais-je à nouveau devoir subir de nouveaux grondements à me rendre sourde et des secousses à en vomir ?

Pour le moment, il régnait une quiétude bizarre.

Le temps s'écoulait et rien ne se passait. Le jour déclina et soudainement j'entendis un « clic » caractéristique au-dessus de ma tête, c'était la voix nasillarde d'Oleg. Je reconnus plusieurs intonations dont le son « Laïka » qui me concernait, puis un autre « clic » libéra un tiroir compartimenté, dans lequel je retrouvai une portion de gelée et de l'eau. Ce ravitaillement, bien que sommaire, fut apprécié malgré tout. Et puis à nouveau le silence. Cette situation ne m'inquiétait pas vraiment, j'avais été habituée ces dernières semaines à rester docile et immobile, isolée durant de longues périodes dans cette petite boîte, qui était devenue ma niche par la force des choses.

Le temps devenait long, j'eus bien droit épisodiquement à la voix d'Oleg qui m'aidait à patienter, mais quand allait-il venir pour me libérer ?

Plusieurs siestes passèrent et l'attente durait. Le « clic » caractéristique, annonça la voix rassurante d'Oleg. Il répéta plusieurs fois mon nom, je notai cette fois une anxiété dans le timbre de ses intonations, puis un autre « clic » laissa la place au silence.

Inferno

Soudain, tout se mit à trembler, un bruit d'une intensité phénoménale envahit tout l'habitacle. D'un coup, une force me plaqua vers le bas, il m'était impossible de bouger. Ce qui se passa à cet instant fut terriblement plus violent que tout ce que j'avais connu jusqu'à maintenant.

L'intensité du bruit me transperça les oreilles, les vibrations brutalisèrent tous mes organes et la force qui me plaquait sur ma couche me donna l'impression d'être écrasée par un poids invisible. Un court instant m'apparut une image de ma jeunesse, quand un de mes frères avait été précipité contre un mur, la sensation devait être identique. J'attendais disciplinée, la fin de ce supplice, mais elle tarda. Moi qui avais toujours été courageuse, je cédaï maintenant à la panique, mon cœur cognait dans ma poitrine et le rythme augmenta sans cesse. Cela dura et dura encore, je tentai de m'extirper de cette cellule étroite, mais ma destinée avait été scellée au moment où l'on m'y avait mise. La torture dura encore de longs instants et je sentais mon cœur défaillir quand enfin les vibrations et le bruit stoppèrent instantanément. La capsule baigna dans un silence total, la force qui jusqu'à maintenant me plaquait sur ma couche, se volatilisa et je ne pesais plus aucun poids. Ce changement d'état ne me calma pas pour autant.

Mon cœur tapait toujours aussi fort, je regardais par le hublot disposé face à moi dans l'espoir de voir un humain venir me libérer, mais dehors tout était noir. Même dans mes pires rêves, je n'aurais imaginé vivre cela.

La voix déformée d'Oleg brisa le silence, elle était rassurante et cela atténua mon angoisse. L'expérience devait être terminée, je le supposais du moins et j'espérais que l'on se décide à venir ouvrir la porte.

Mais personne ne vint. En compensation, l'habituel « clic » libéra de la gelée et de l'eau qui me ragaillardirent un peu.

À travers le hublot, la nuit s'effaçait et laissait place à une lumière intensément bleue, avant de disparaître à nouveau, le cycle se répétant continuellement dans un silence total. Ma mère avait bien souvent relevé mon intelligence, mais je dois bien reconnaître que ce qui se déroulait à ce moment dépassait mes capacités de compréhension. Au début, je me laissai même bercer par cette alternance nuit / jour, mais après un certain temps, il commença à faire chaud, même très chaud. S'agissait-il d'une nouvelle mise à l'épreuve par les humains ? Je lapais l'eau qui était à ma disposition, hélas, la température ne cessa d'augmenter, jusqu'à devenir insupportable.

Je haletais comme jamais encore, mon cœur recommença à cogner dans ma poitrine. Je gardais cependant espoir, c'était certain, Oleg allait venir, je devais tenir pour ne pas le décevoir. La chaleur devint assommante et mes idées eurent du mal à se coordonner, mon esprit se brouilla. Le visage de mon seul et unique maître humain, se matérialisa dans mon esprit. Il viendra...

Mais cette attente se révéla illusoire. Écrasée par la chaleur, je perdis connaissance avant que mon cœur ne cesse de battre à tout jamais. À quelques 200 km en dessous de moi, les hommes en blouse blanche se félicitaient mutuellement de leur réussite. Un seul d'entre eux avait gardé ses distances avec le groupe et quand le dernier « bip » témoin de mon rythme cardiaque se mua en un déchirant son continu, il s'avachit sur une chaise et se figea dans un mutisme lourd de remords, le regard vide rivé au sol.

Les hommes m'avaient choisie pour mon intelligence et ma loyauté envers eux. Je n'étais qu'une chienne qui avait vu le jour au fond d'une ruelle crasseuse de Moscou, pourtant je suis allée plus haut que n'importe quel être vivant et j'ai atteint une limite qu'aucun homme n'avait jamais franchie jusqu'alors.

Les humains m'avaient nommé Laïka, ce mot russe signifie « petite aboyeuse », c'était ainsi que je communiquais avec eux.

1^{er} Prix

Thierry ZEH

ASA ISL Saint-Louis

Ligue Nord-Est

Eugénie disparaît

Eugénie n'est pas rentrée

Léonie s'affaire. Comme à son habitude, elle donne à manger aux lapins puis va préparer le repas du soir. En épluchant les légumes pour une soupe au lard elle se rend compte qu'Eugénie n'est pas rentrée. Sa fille était partie hier de bon matin passer deux jours chez la cousine Félicie dans le village voisin d'Arnoncourt. Les deux cousines s'entendent à merveille et passent quelquefois un jour ou deux ensemble. Félicie, toujours célibataire, a cinq ans de plus qu'Eugénie.

« Elle devait être là à sept heures pour la traite des vaches, qu'est-ce qu'elle fait ? »

Léonie, paysanne dure à la besogne et au caractère bien trempé ne badine pas avec les règles qu'elle a imposées dans cette maison. À chacun ses tâches. C'est qu'il y en a du travail dans leur grosse ferme, ils sont vigneron cultivateurs. Son mari Lucien est assez strict lui aussi mais avec les garçons surtout. Eugène, seize ans, et Victor douze ans, en savent quelque chose. Il est beaucoup plus tolérant avec son Eugénie, sa fille chérie qui vient tout juste d'avoir vingt ans.

En descendant chercher la viande au saloir dans leur cave voûtée, Léonie informe Lucien qui aiguise ses lames de faux à la meule de pierre (il n'y a qu'en hiver qu'il trouve le temps pour l'entretien des outils) que leur fille n'est pas rentrée. Eugène doit donc se charger des vaches en plus du foin à distribuer aux bêtes, mais il s'acquittera de cette tâche sans ronchonner puisque c'est pour Génie (il l'a appelée ainsi lorsqu'il était petit et qu'il n'arrivait pas à prononcer son prénom), si bonne et avec qui il partage une si tendre complicité...

Au moment de souper, toujours pas d'Eugénie et à l'heure du coucher, Léonie ne décolère pas, Lucien tente de l'apaiser en lui disant que ça n'est pas bien grave, que leur fille est sérieuse et que la cousine Félicie l'est tout autant, qu'il n'y a rien à craindre et qu'elle sera là demain matin. Eugénie est déjà rentrée avec du retard tant les deux cousines sont bavardes et ne voient pas le temps passer. « Tu en seras quitte pour lui faire la leçon ! »

Au petit matin, chacun reprend ses occupations mais à midi, toujours point d'Eugénie ! C'en est trop pour Léonie et Lucien décide, après le repas de midi, d'aller la chercher. Six kilomètres avec le cheval de trait, ce sera vite fait.

Le départ

Eugénie se met en route à huit heures, ses tâches accomplies. Surtout, bien faire comme à l'accoutumée, ne rien changer aux habitudes, elle

vérifie une dernière fois qu'elle n'a rien oublié d'important, elle emmène si peu de choses...

Mais elle ne va pas chez Félicie, elle prend même le chemin opposé, celui qui la mènera après trois heures de marche à la gare de Lamarche, distante de quatorze kilomètres. Ce matin elle ne sent pas trop le froid hivernal, et pourtant ils connaissent un hiver particulièrement rude cette année. Elle marche d'un pas vif. La campagne alentour est magnifiquement belle et recouverte de givre. Elle connaît bien le chemin. Elle ne croise personne dans la rue, elle n'a qu'une petite partie du village à traverser. Le Bout du Mont est désert à cette heure, chacun s'affairant dans les écuries. Une fois sortie du village, elle prendra à gauche en direction de Mont-lès-Lamarche, puis la Fagotière, Aureil-Maison et enfin Lamarche. Elle a mis de bonnes chaussures et n'a pu prendre qu'un mince bagage pour ne pas attirer l'attention. Mais elle est heureuse et s'apprête à faire quelque chose qu'elle n'aurait jamais cru possible, elle la jeune fille plutôt réservée... Elle part !

En remontant son cache-nez elle se félicite de s'être tricoté cette paire de gants en grosse laine, pas très esthétique mais si chaude. Elle a mis deux paires de bas de laine, elle en enlèvera une lorsqu'elle sera arrivée à la gare. Il ne neige pas et c'est heureux cela lui aurait compliqué les choses. Les branches plient sous le givre et le soleil a du mal à pointer dans tout ce ciel gris. Deux biches dans un pré qui ne semblent pas effarouchées par sa présence, quelques oiseaux : corbeaux, grives, un joli pic épeiche, une buse perchée sur un poteau de clôture, une famille de renards un peu plus loin, les fumées sortant des cheminées dans le village de Mont-lès-Lamarche qu'elle traverse rapidement seront les dernières images familières qu'elle emportera. La voici dans les Vosges. Elle a quitté Serqueux et sa Haute-Marne. Tout, elle regarde tout, elle veut garder en mémoire ce coin de campagne qu'elle ne reverra pas de sitôt. Elle arrive à la baraque du cantonnier en sachant qu'elle a fait la moitié du chemin. Le soleil perce enfin les nuages et c'est sous la tiédeur des premiers rayons qu'elle continue sa route vers l'est avec cette sensation grisante de prendre sa vie en main.

En marchant ses pensées vagabondent. Elle repense à sa vie d'avant, avant sa rencontre avec Eddie...

Eugénie et sa famille

Eugénie est une douce jeune fille aux cheveux mi-longs châtain foncé, ramenés en chignon sur la nuque. Deux grands yeux gris lui mangent le visage. Elle est de taille moyenne et plutôt discrète. Elle offre son sourire, sa gentillesse et son aide à tout le monde. Altruiste, elle est

heureuse en voyant les gens heureux autour d'elle.

Elle est travailleuse et très habile de ses mains. Elle coud, ravaude, tricote et brode à merveille. C'est aussi une bonne cuisinière, comme l'est sa mère et comme l'était sa grand-mère également. Elle les a bien observées durant sa jeunesse. Elle fait l'admiration des villageoises lorsqu'au lavoir, été comme hiver, son linge sort si blanc et si beau. C'est qu'elle sait y faire pour la lessive. Elle a eu son certificat d'études après avoir été une élève studieuse. Toutes ses qualités lui serviront « là-bas » pense-t-elle (elle en est sûre). Elle n'a jamais eu le temps d'être très coquette tant il y a de travail à faire à la maison. Sa seule coquetterie c'est d'avoir un savon qui sent bon et de se parfumer à l'eau de Cologne après son bain le dimanche dans le grand baquet.

Et puis, elle a fait de son mieux pour apprendre l'anglais. Elle s'est procuré un livre d'apprentissage à la bibliothèque de Bourbonne et depuis un an a fait des progrès en apprenant le soir, lorsque tout son travail est accompli, sous le regard moqueur d'Eugène qui lui demande régulièrement des nouvelles de « son » Américain. Elle se débrouille plutôt bien. La dernière fois qu'ils se sont vus, il a adoré son petit accent « frenchie ». La seule ombre au tableau, c'est son problème de rhumatisme articulaire qui la fait tant souffrir parfois et la cloue au lit pour quelques jours. Elle a fait des cures à Bourbonne : le voisin de ses parents se rendant en ville chaque jour, il l'emmène dans sa carriole tirée par son âne. Elle souffre alors moins mais elle sait qu'elle devra vivre toute sa vie avec ce mal.

Ses parents s'étaient mariés en février 1898 et elle était née neuf mois plus tard le huit décembre. Elle est l'aînée, son frère Eugène est né en 1902. C'est un trublion farceur qui la fait rire et avec qui elle s'entend si bien. Victor est ensuite arrivé en 1906. Il est plutôt réservé et ronchon celui-là et c'est parfois le souffre-douleur d'Eugène. Elle doit souvent intervenir pour les séparer tant ils se chamaillent ! Ils forment une famille de gens simples et travailleurs.

Son père Lucien est un gentil bougon qui a le sens des valeurs et la robustesse paysanne, une grosse moustache jaunie par le tabac et le temps qu'il essuie régulièrement d'un revers de main en mangeant sa soupe. On surprend chez cet homme une tendresse particulière parfois lorsqu'il s'adresse à sa fille. Sa mère Léonie, elle, est une femme autoritaire qui mène son monde à la maison et qui ne vit que pour le travail de la ferme. Honnête, courageuse, dure au travail. Elle ne montre guère de douceur à son entourage mais au fond, c'est une gentille qui cache cette gentillesse derrière une certaine sévérité.

Dès 1914, la guerre amena son lot de désolations. Tant de familles au village virent partir un fils, un époux, un père ou un frère pour le front qui revinrent « les pieds devant » comme on disait. Morts pour la

Patrie. Ils furent donc bienheureux lorsque son père âgé de quarante-trois ans au moment de la déclaration de guerre, ne partit que deux années et fut affecté au ravitaillement en habillement des troupes en Normandie. Il ne se retrouva pas sur les champs de bataille.

Consternation

En arrivant chez Félicie, à Arnoncourt, Lucien comprend vite que sa fille n'est pas là. La cousine, surprise, lui confirme qu'il n'a jamais été question qu'Eugénie vienne ces deux jours, mais la semaine prochaine... Le désarroi du père fait peine à voir mais elle se garde bien de lui faire part de son idée quant à l'absence d'Eugénie. Le temps de faire boire le cheval et il effectue le trajet inverse avec l'espoir qu'elle soit rentrée entre temps et qu'elle ait une bonne explication à lui donner.

En fin de journée, l'inquiétude grandissante des parents et leur décision de se rendre chez les gendarmes incitent Eugène à leur donner le fond de sa pensée.

« Ça ne ressemble pas à ma sœur de faire une chose pareille, on ne disparaît pas comme ça voyons ! »

« Et si Génie était partie avec son Américain ? »

« Vous saviez qu'ils s'aimaient tous les deux, il voulait l'épouser et vous avez refusé lorsqu'il est venu vous demander sa main ! »

« Vous ne vouliez pas qu'elle parte là-bas en Amérique et toi la mère, tu as besoin d'elle pour t'aider à la ferme, je t'ai entendu le dire au père. Tu pensais même lui trouver, toi, un gars d'ici. Hein que c'est vrai ? »

Léonie pour le coup sidérée par cette annonce qu'elle-même n'avait pas envisagée, n'en revient pas. Ce pourrait-il qu'Eugène ait raison ? Comment leur fille aurait-elle pu échafauder un plan pareil ? « Maudit Américain ! Je savais bien qu'il fallait s'en méfier de celui-là, il lui a tourné la tête » s'emporte-t-elle en élevant la voix. « N'empêche, continue Léonie, elle n'a pas le droit, elle n'a pas l'âge et les enfants doivent obéir aux parents. Lucien, va tout de suite à la gendarmerie à Bourbonne ! »

Le plan

Leur plan de fuite avait été mûrement réfléchi, ils avaient tout prévu. Eddie avait pris le billet d'Eugénie pour le bateau par l'intermédiaire de son officier supérieur qui ne lui refusa pas ce coup de main étant lui-même sur le point d'épouser une Française.

Lui avait son ticket de embarquement, ses excellents états de service lui permettant de pouvoir rentrer rapidement au pays. L'armée américaine, entrée tardivement en guerre, s'attendait à ce que le conflit se prolonge jusqu'en 1919 voire 1920. De nombreux soldats repartaient

depuis quelques semaines mais aucun plan de démobilisation n'était prévu et il fallait réunir les navires pour les quelques deux millions de soldats encore sur le sol français. Les familles de soldats lancèrent même une campagne relayée par le congrès réclamant le retour de leur fils « *bring the boys home !* »

Il avait assez facilement falsifié la carte d'identité d'Eugénie d'une année et obtenu l'autorisation du général Pershing de réquisitionner un véhicule pour le trajet afin d'atteindre le port de Saint-Nazaire. Elle, devait simplement prendre le train à Lamarche, gare la plus proche de chez elle, descendre en gare de Troyes où il l'attendrait et surtout ne rien dire à la cousine Félicie. Ils gagneraient l'Atlantique en quelques heures, six cents kilomètres d'est en ouest. On serait samedi et le temps que ses parents réagissent, ils seraient sur le bateau. Elle allait disparaître et cela la mettait tout de même mal à l'aise. Elle devrait attendre plusieurs mois avant de donner de ses nouvelles, le temps d'atteindre sa majorité.

Elle arrive en gare de Lamarche un peu avant midi, le chef de gare lui confirme que le train n'a aucun contretemps. Elle prend son billet, enlève sa deuxième paire de bas et le gilet sous son manteau. Les kilomètres lui ont donné chaud. Ils ne sont que trois dans la gare et personne ne la connaît. L'un des passagers en attente dans la gare est porteur de gros paniers en osier à rabat où sont enfermées des poules qu'il emmène au marché de Troyes. Elles font un joyeux vacarme et distraient Eugénie.

Pourtant ses craintes ressurgissent... tout en guettant fébrilement l'arrivée du train. Quelqu'un va-t-il l'en empêcher ? Eddie est-il à la gare ? S'il avait changé d'avis ? Et finalement pourquoi était-il amoureux d'elle ? Un homme comme lui, venant de si loin, qu'est-ce qui lui avait plu en elle ? Et puis, supporterait-elle l'absence de sa famille finalement ? Et sa famille à lui comment l'accepterait-elle ? Toutes ces questions, ils se les étaient posées ensemble et y avaient apporté les réponses. Mais soudain, seule dans cette gare les doutes l'assaillent à nouveau. Elle monte dans le train, s'installe et tente de chasser ses pensées négatives.

L'homme aux poules lui fait la conversation, elle invente une histoire car même à lui elle ne veut pas dire la vérité. Elle va donc s'acheter une robe pour le prochain mariage de sa cousine aux Magasins Réunis. Elle y est déjà allée une fois avec Félicie. Dans un magnifique immeuble bourgeois, à l'angle de la rue de la République et de la place du Marché. Elles avaient été éblouies par les statues en façade, la coupole, les magnifiques décors peints et les grandes verrières. Les mannequins formant une haie d'honneur sur chaque marche. Un liftier en livrée leur avait fait prendre l'ascenseur. Quelle impression étrange

que d'être dans cet ascenseur... Elle se rappelle l'écriteau à l'entrée du magasin : « Tout sous la main - Entrée libre - Prix fixes. » Elle en était revenue avec un joli chapeau « à la mode de Paris » et Félicie avec une jolie ombrelle, elles n'avaient pas beaucoup d'argent à dépenser. Mais quel plaisir, le dimanche après la messe, de se promener ainsi parées.

Les paysages défilent, il ne fait pas chaud dans le train, elle est assise et les paroles de son compagnon de voyage l'apaisent. Elle ressent enfin un peu de calme, heureusement que ce voyageur lui occupe l'esprit. Dans deux heures elle sera dans les bras d'Eddie.

Edward

Edward dit « Eddie » était de huit ans son aîné. C'était un grand brun à l'allure sportive, yeux noisette, portant la raie au milieu, un nez droit un peu long. Son sourire franc et généreux le rendait séduisant et sympathique. Il était aimé de tous, dynamique et déterminé. Cela lui avait valu durant cette guerre les félicitations du général Pershing qui avait apprécié ses qualités de chauffeur efficace puis d'aviateur talentueux, au point qu'il se vit même remettre la Croix de Guerre française en qualité d'As après avoir comptabilisé cinq victoires aériennes.

Il était de Columbus dans l'Ohio où il était constructeur (et essayeur comme il aimait à le préciser) de voitures. Sa famille était originaire de Suisse, aussi connaissait-il quelques mots de français.

Il était arrivé en France en juin 1917 avec le désir de défendre la liberté en Europe, comme bon nombre de jeunes Américains qui s'étaient engagés. En arrivant à Paris, il se débrouilla pour rencontrer le général Pershing et grâce à sa passion pour les voitures et à sa connaissance de la mécanique il devint le chauffeur du Général.

Les Américains

Le général Pershing, commandant du corps expéditionnaire américain en Europe, quitta Paris où il était arrivé le premier septembre 1917 pour installer son quartier général dans l'est de la France. Cet homme au parcours militaire émérite et aux qualités d'organisateur, alliant rigueur, discipline et une bonne psychologie était aimé de ses hommes. Eddie était fier d'avoir su attirer l'attention d'un tel homme et de servir sous ses ordres. Les ancêtres du Général étaient originaires d'Alsace. Ils avaient émigré en Amérique au début du dix-huitième siècle et s'appelaient Pfoerschin, aussi parlait-il assez couramment le français, ce qui fut une qualité de plus à son actif et décida le secrétaire à la guerre Newton D. Baker de l'affecter en France.

Après avoir visité Joinville et Vittel, il se retrouva à Bourbonne-les-

Bains. C'est ainsi qu'il arriva un jour de septembre à Serqueux, le village d'Eugénie, tout proche. Les Américains furent accueillis en héros et la maison de ses parents, vaste bâtisse paysanne, fut réquisitionnée pour loger son chauffeur et stationner les véhicules à la grande fierté de Léonie et de Lucien. Le Général quant à lui, fut logé à Bourbonne-les-Bains avec les officiers. Ils restèrent quelques semaines au cours desquelles Eddie fit les trajets journallement entre Serqueux et Bourbonne, prenant son dîner et son petit-déjeuner avec la famille d'Eugénie. Durant ces quelques semaines, ils avaient appris à se connaître et étaient tombés amoureux.

Puis le Général se décida pour Chaumont à soixante kilomètres de là, qui avait l'avantage de posséder une grande caserne. Chaumont était proche du front, mais à l'arrière, et était une petite ville paisible de province. La présence américaine avec ce mélange de cultures et de religions, le choc de la langue, fut un réel bouleversement pour la population locale.

Durant l'année 1918, ils se virent moins souvent, les permissions étant rares et Eddie faisant sa formation de pilote à Issoudun. Dès avril 1918 il obtint sa première victoire en abattant un avion ennemi dans le ciel de Meurthe-et-Moselle. Les troupes américaines se déplacèrent en Meuse, ils correspondirent alors régulièrement. Les parents d'Eugénie virent d'un mauvais œil la tournure que prenait leur relation car les *Sammies* avaient désormais mauvaise réputation auprès des civils français, la conduite de bon nombre d'entre eux à l'égard des jeunes Françaises laissant à désirer. Le président américain Wilson vint sur place au mois de décembre 1918 pour passer les troupes en revue, juste avant la conférence de la paix organisée à Versailles. Ce fut de plus la première visite à l'étranger d'un président américain en exercice.

« Troyes, tout le monde descend ! » Le chef de gare sur le quai agitant son petit drapeau rouge et sifflant de toutes ses bronches dans un sifflet strident ramène Eugénie à la réalité. Descendant du wagon son bagage à la main elle constate qu'il n'y a personne sur le quai, le passager aux poules a disparu et tous les voyageurs descendant à Troyes sont déjà sortis de la gare... Devant les guichets, personne. Elle hésite, regarde alentours, inquiète, revient sur ses pas. Le train repart déjà et les quais sont déserts.

Il n'est pas là. Son regard s'embue et son cœur bat la chamade.

« Il a peut-être eu un contretemps ? Surtout ne t'affoles pas... »

C'est alors qu'un « *hello darling* » la fait sursauter. Mais si, il est bien là ! Eddie, son Eddie, avec son grand sourire. « Ce que je peux être sotté » songe-t-elle en se jetant dans ses bras grands ouverts. Il la couvre de baisers mais ils n'ont pas de temps à perdre, il faut partir. La

voiture est là comme prévu, ils démarrent.

En route

Ils ont six-cents kilomètres à faire pour traverser la France d'est en ouest avant d'embarquer à Saint-Nazaire. Il lui montre en riant les boîtes de corned-beef qu'il s'est procurées et qui se trouvent à l'arrière du véhicule ainsi que plusieurs couvertures de l'armée.

Les paysages blancs défilent. Après les pluies diluviennes de ce début d'année, le froid s'est abattu sur tout le pays, il ne neige pas encore puisque la température avoisine les moins quinze degrés depuis plusieurs jours et la France entière est sous le givre. Eugénie est impressionnée par la vieille ville de Sens avec les vestiges de ses fortifications qui lui rappellent un peu Langres, ses vieilles bâtisses et ses rues pavées de guingois qui les font brinquebaler en riant dans la voiture. L'hôtel de ville flambant neuf et la magnifique cathédrale. Ils ne s'attardent pas. Eddie est un sacré pilote, le véhicule avale les kilomètres.

Ils traversent le Loing car ils arrivent désormais à Montargis, le canal de Briare, ses leçons d'histoire et de géographie lui reviennent en mémoire. C'est Sully le fameux ministre de Henri IV qui le fit construire : des canaux, une ville sur l'eau. Elle explique à Eddie, il la félicite pour sa culture, il lui a demandé de lui parler de la France régulièrement, il veut en savoir plus sur le pays de celle qu'il aime. Comme beaucoup de ses compatriotes, il ne connaissait pas beaucoup cette France pour laquelle il a cependant quitté sa tranquillité. Il connaît quelque peu la Suisse, pays de ses ancêtres. Un arrêt casse-croûte s'impose et ils dévorent de bon cœur leur corned-beef avec ce pain français qu'il aime tant. Il a fait promettre à Eugénie de lui en faire lorsqu'ils seraient là-bas ! La pause est de courte durée, les voici repartis. Elle se rappelle à nouveau ses leçons d'histoire lorsqu'ils arrivent à Orléans et songe à Jeanne d'Arc, sa préférée dans son livre d'histoire, si brave, si courageuse, originaire de ce petit village de Domrémy-la-Pucelle dans les Vosges pas très loin de Serqueux et où elle était allée en carriole avec sa mère et sa cousine. Elle n'était pas apeurée pour un rien, elle.

Les voici à Tours. Eddie a prévu de remettre du carburant à Tours et va ainsi lui montrer le camp américain de Tours-Nord, à Perçay-Meslay exactement. Là où il a fait sa formation de pilote au Second Aviation Instruction Center et qu'il lui décrivait dans ses lettres. Angers, avec son magnifique château du Moyen Âge. Elle découvre tant de paysages et de sites qu'elle n'avait vus que dans son livre de géographie à l'école ou parfois en lisant *Le Petit Journal* que son père

recevait. La nuit est tombée et avec la disparition du soleil, le froid redouble d'intensité. Elle se pelotonne dans les couvertures de laine de l'armée américaine si chaudes mais si rudes. La lune est encore presque entière et semble lui faire un clin d'œil.

Dernière ville traversée avant l'arrivée à Saint-Nazaire, celle de Nantes. Ici, Eugénie constate une présence importante de soldats britanniques, elle avait lu récemment qu'ici, la grippe espagnole avait décimé énormément de monde. Ils ne font que traverser Nantes.

Dernière étape

Eddie ne semble pas fatigué et les voici qui arrivent à Saint-Nazaire. Elle est impressionnée par la taille de cette ville et par le grouillement de la foule dans les rues. Il y a beaucoup de soldats américains dans les quartiers qu'ils traversent et elle constate l'importance de l'armée dans ce port. Bon nombre d'affiches, réclames et panneaux publicitaires sont rédigés en anglais à sa grande surprise. Des commerces et des banques américaines ont pignon sur rue, ils passent devant les bureaux de la Farmer's Loan and Trust Company. Dans la rue suivante elle découvre une ancienne affiche, immense, derrière une vitre et toujours lisible, vestige du passage à Saint-Nazaire il y a quelques années de Buffalo Bill présentant son fameux spectacle, le Wild West Show... Elle se dit qu'elle n'est déjà presque plus en France...

Ils devront passer la nuit dans le camp n°1 du corps expéditionnaire américain où Eddie doit ramener leur automobile et qui accueille les soldats en transit à Saint-Nazaire, Eddie avec les soldats américains, les « *Doughboys* », et Eugénie dans le camp des épouses. Ils arrivent tardivement devant l'entrée de l'Hostless-House en craignant quelque peu les éventuels contrôles pointilleux car enfin, leur cas est particulier, ils ne sont pas mariés...

L'instant redouté arrive, Eddie présente un document falsifié. Par chance, la responsable de l'Hostless-House qui les reçoit est débordée et ne fait que survoler le document, Eddie la « saoulant » de paroles afin qu'elle ne porte pas trop d'attention au document, et cela fonctionne, son charisme fait des merveilles. Cette femme a en effet en charge une vingtaine d'épouses françaises de soldats américains qui sont arrivées ce soir peu avant eux et il règne une certaine animation dans les locaux de la permanence. Elle a la charge de former sommairement et en quelques jours seulement ces futures citoyennes américaines, en leur donnant quelques cours d'anglais, en leur apprenant les rudiments de géographie américaine, quelques cours de cuisine et de couture sont également au programme. Elles devront être des épouses américaines parfaites. Elle doit également les initier aux

lois de l'Amérique et leur apprendre l'hymne américain.

Eugénie devra quitter discrètement l'Hostless-House après le repas de midi, s'éclipsant après cette première matinée de formation et rejoindre Eddie qui l'attendra aux abords du camp n°1.

Il est parti, et la voilà seule, mais au milieu de ces jeunes femmes elle ne se sent pas trop perdue. Chacune raconte son histoire d'amour avec « son » Américain. Certaines font écho à sa propre histoire. Elle se rend compte que finalement, beaucoup de ces jeunes femmes ont eu du mal elles aussi à faire admettre leur amour à leur famille. Cependant aucune n'est vraiment dans sa situation car elles ont toutes réussi à convaincre leurs parents, qui ont accepté, pour certains la mort dans l'âme, le départ de leur fille. Il y a en effet dans ce groupe deux sœurs, venant d'épouser deux copains. Ou alors elles sont tout juste majeures. Seules trois filles ont plus de vingt-cinq ans... À sa grande surprise elle se rend compte que la plupart ne sait ni coudre, ni tricoter. Ne connaissent que quelques mots d'anglais... elles n'ont rien préparé pour leur départ. Elles sont toutes originaires de Nantes, Tours ou Saint-Nazaire. Mais que font donc de leurs journées ces filles des villes qui fument des cigarettes et mâchent du chewing-gum ?

Elle est la seule campagnarde et venant de si loin, elles n'en reviennent pas et lui posent tout un tas de questions. Elle se garde bien de leur avouer qu'elle n'est pas mariée et joue le jeu comme les autres car il y a aussi deux filles qui se sont mariées uniquement pour partir loin de chez elles... Elle qui a horreur du mensonge, vit dans le mensonge depuis le matin...

Le campement au confort rudimentaire lui permet quand même de passer une nuit réparatrice car après un solide dîner la responsable s'autorise la fermeté pour demander à ces demoiselles de bien vouloir éteindre et de songer qu'elles devront être levées aux aurores demain matin pour débiter leur formation. Après les derniers bavardages à mi-voix c'est enfin l'extinction des feux. C'est sa dernière nuit en France, seule, au milieu d'inconnues, elle fait une dernière prière et s'endort dans un gros soupir.

L'embarquement

Ils ont passé les derniers contrôles sans encombre, la faconde d'Eddie fait des merveilles et la chance est avec eux. Ne pas anticiper ni penser à ce qui ne pourrait clocher. Être confiant et avancer. Ils sont si nombreux à attendre.

Les voici sur le quai. Les bruits, les odeurs, l'ambiance, un nouveau monde se profile déjà avant même qu'ils n'aient embarqué. Les queues de personnes emmitouffées attendant leur embarquement et exhalant de la vapeur à chaque parole lui paraissent incroyables. Vont-ils

vraiment tous monter à bord ? Eddie la serre contre lui.

Le paquebot s'appelle l'*Atlantique* de la Compagnie Générale Transatlantique. Eugénie le trouve immense, elle n'a jamais vu autant de monde et au milieu de la cohue des passagers arrivant au bout de la passerelle d'embarquement elle est étourdie et marque un temps d'arrêt. Ce qu'elle espérait et redoutait tout à la fois est arrivé. Tout se bouscule dans sa tête.

A-t-elle raison de partir ? Que va-t-il lui arriver là-bas ?

Eddie la tire par la main. Les voici qui montent à bord quand une dernière pensée la terrorise. Elle repense au naufrage du *Titanic*, sept ans plus tôt. Elle avait lu les reportages et vu les photos dans *Le Petit Journal*.

Il sort alors sa phrase magique, lui qui trouve son Eugénie si courageuse : « le courage, c'est faire ce qu'on a peur de faire et il ne peut y avoir de courage sans peur » Comme tout paraît simple avec lui.

La petite cabine qui leur est attribuée, en seconde classe dans le premier pont inférieur et meublée seulement de deux petits lits garnis de courte-pointes molletonnées, équipée d'une petite table de chevet au milieu, lui semble luxueuse. Dans un recoin de la cabine, une table de toilette avec un lavabo incrusté et équipé d'un robinet d'arrivée d'eau lui apparaît comme le comble du confort. Les toilettes sont communes, tout au bout du long couloir. Une table sur laquelle est posée une petite lampe en laiton surmontée d'un abat-jour en velours vert et sa chaise complètent l'équipement de cette petite cabine. Ils disposent d'un espace de promenade mais pas sur le pont supérieur, réservé lui, aux passagers de luxe. On ne mélange pas les torchons avec les serviettes dirait sa grand-mère !

D'autres soldats sont montés à bord, accompagnés de leurs épouses françaises, et Eugénie pourra faire leur connaissance durant la traversée qui durera cinq jours. Elle découvre le bateau et ses longues coursives, les multiples escaliers, le grand pont, la multitude de passagers. Il y a des soldats, des immigrés, des gens simples, d'autres qui ont l'air plus aisés à voir leurs vêtements, mais tous ne rêvent que d'une chose, aller là-bas...

Au moment où Eugénie se réveille après sa première nuit à bord de l'*Atlantique*, Lucien sort de la gendarmerie la mort dans l'âme. Personne ne peut rien faire pour lui, les gendarmes sont formels. Léonie ayant constaté que la carte d'identité ainsi que certains des vêtements de leur fille ne se trouvaient plus dans sa chambre, le départ de celle-ci ne fait plus l'ombre d'un doute. Les gendarmes lui ont expliqué que si sa fille est partie depuis deux jours, il est trop tard pour la rattraper. Que leur seule chance soit qu'elle ne puisse passer les

contrôles en raison de son âge ou alors, en imaginant qu'ils aient falsifié le document, eh bien, qu'un contrôleur pointilleux s'en rende compte...

Dans le même temps Eugène a l'intuition que sa sœur a pris le train. Il se doutait qu'Eddie n'aurait pas pris le risque de venir la chercher ici. Il enfourche son vélo et malgré la bise, se rend à la gare de Lamarche. Le chef de gare lui confirme avoir vu l'avant-veille une demoiselle prendre le train de midi avec un billet pour Troyes. Sa sœur avait bel et bien disparu. Elle était partie. Génie avait osé braver les parents et décidé de tout quitter pour son Américain. Il en était stupéfait, la gentille et douce Eugénie avait eu cette audace. Au fond de son cœur, il était heureux pour elle. Elle avait bien gardé le secret mais il sentait qu'elle ne resterait pas longtemps sans donner de nouvelles.

Et finalement

Cette histoire, ton histoire chère Eugénie, ma chère Maman Ninie, chère grand-mère qui m'a élevée durant mes huit premières années, que je retrouvais ensuite durant mes vacances scolaires, que j'aimais si fort et à qui je dois tant, je te la fais vivre dans ce récit...

Tu as bien rencontré Eddie, vous vous êtes aimés l'espace de quelques mois d'un amour vrai, intense et passionné. Mais tu as écouté tes parents et accepté le retour de ton amoureux, seul, en Amérique. Ton cœur brisé en fut marqué à jamais. Tu ne revis jamais Eddie et vous n'échangèrent pas le moindre courrier. Tu voulus l'oublier.

Tu vécus les dix années suivantes, seule, chez tes parents, travaillant durement, refusant les prétendants qui vinrent essayer de te faire la cour.

Jusqu'à ce jour de février 1929 où un certain Robert réussit à te charmer et à te rendre le sourire. Il fut mon merveilleux grand-père.

Alors, très égoïstement je l'avoue, merci d'avoir écouté ta raison en 1919 et de n'avoir pas suivi ton cœur qui t'emmenait de l'autre côté de l'océan. Mon père, son jeune frère qui fut mon parrain d'amour n'auraient pas existé et moi ?...

... Et bien moi, je n'existerais pas non plus et n'aurais pu écrire cette nouvelle...

2^e Prix

Évelyne RNOT

CSLG Bourgogne Dijon

Ligue Bourgogne-Franche-Comté

Au-delà de nos oripeaux...

Au-delà de nos oripeaux, blanc et noir sont ressemblants comme deux gouttes d'eau...

Je me suis relevé dans une rage épouvantable. Ce connard avait laissé traîner sur le trottoir son sac. J'avais trébuché dedans. Il n'en menait pas large. Je l'ai copieusement insulté allant jusqu'à me moquer de sa balafre en forme de Z sur la joue droite. J'ai interpellé le flic qui rêvassait à quelques mètres de là et faisait semblant de regarder ailleurs au lieu de faire son travail. J'ai expliqué à ce représentant de l'ordre républicain que contrôler ce SDF serait plus approprié que de bayer aux corneilles.

À la vue de ma carte professionnelle d'avocat, il s'est vite aperçu que protester serait vain et s'est dirigé vers le clochard qui tentait de rassembler ses affaires pour se tirer. Je les ai vus dans une grande discussion qui ne semblait pas tourner à l'avantage du clodo.

Le scalpel ! Les pinces ! Vite ! Je transpirais dans l'atmosphère confinée du bloc opératoire de la clinique de la Bienfaisance de Bamako. Jeune interne en chirurgie, je m'efforçais d'anticiper au mieux les gestes du patron affairé à soigner l'appendicite aiguë de Gabriel Traoré, neveu du président de la République nouvellement élu. Les équipes étaient épuisées. La tension palpable était accentuée par le va-et-vient incessant de la sœur du Président entre la salle d'attente et le bloc opératoire. Nous avons vainement tenté de lui en interdire l'entrée avant de plier devant la furie qui angoissée nous harcelait de questions, de récriminations. Je tentais de la stopper chaque fois qu'elle s'approchait trop près la table et pour l'apaiser, j'acceptais de placer un gri-gri au chevet de l'opéré pour conjurer le mauvais sort.

L'appendicectomie avait été réalisée trop tardivement. La situation du jeune homme en salle de réveil se dégradait et la température montait. Il fallait trouver rapidement des doses d'antibiotique pour stopper l'infection. À 5 heures du matin, après avoir fouillé dans tous les services, je réussis à dénicher une ampoule d'Augmentin. À 6 heures, le patient décédait.

Je contemplais dégoûté mon pantalon déchiré au niveau du genou, un Cerruti qui sortait de chez le tailleur, mon trench-coat Burberry maculé et je faisais tristement le deuil de ma soirée. Je n'étais pas franchement un adepte de ce groupe de rock américain, mais Corinne les adorait et se faisait une telle joie de me les faire connaître.

Au téléphone, elle me rassurait. Ce n'est pas grave, ce sera l'occasion d'une autre sortie. Oui, avec plaisir, chez moi, un dîner en amoureux.

Avec Corinne, c'est toujours bien. Intense, rapide mais bien.

La furie se transforma en harpie. Le Président appela personnellement le directeur de l'hôpital. Il fallait un coupable. Le chirurgien en chef était trop précieux. La sœur fit part des réticences que le jeune interne avait mises à satisfaire ses demandes. Tout le monde conclut que je n'avais pas été à la hauteur. Le bouc émissaire avait été trouvé. En plus, j'étais un Diawara, l'ethnie rivale des Bambara, j'avais probablement volontairement laissé le jeune Gabriel agoniser. J'échappai par miracle à un commando de tueurs qui me laissèrent en souvenir une sanglante balafre sur la joue droite. Je pris rapidement quelques affaires, ma jeune épouse enceinte jusqu'à la gorge et grâce au véhicule d'un ami, je réussis à atteindre Kolokani où épuisée, Aïssa donna naissance à un beau garçon. J'étais devenu persona non grata dans mon pays. Ma famille me pressait de partir vers l'est, du côté de Mopti ou de Gao. Mais je pensais qu'il fallait mettre plus de kilomètres et au moins une mer entre ma peau et les machettes des sicaires du régime. Je confiai Aïssa et le jeune Moussad à un oncle influent qui saurait les protéger. Et je pris la décision d'émigrer.

J'ai rassemblé nos économies et commencé à marcher vers l'eldorado, vers l'Europe qui saurait m'accueillir. Les anciens nous parlaient de ce pays de cocagne. Je pourrais y terminer mes études. J'ai traversé l'Afrique vers la Lybie. Un calvaire ! Les routes meurtrières du Sahara entassés dans des véhicules hors d'âge ! Les tracasseries policières à chaque point de contrôle ! Les bakchichs permanents qui amenuisent le maigre pécule ! L'enfermement dans une geôle libyenne ! La peur ! Le labeur épuisant dès l'aube dans les champs de coton, traité comme un esclave, dans l'attente d'un signe du passeur ! Et celui-ci qui extirpe le peu d'argent qu'il me reste en échange d'un gilet de sauvetage et d'une place sur une embarcation ! Je me suis retrouvé je ne sais pas comment sur ce radeau gonflable surchargé qui manquait d'être submergé à tout moment et finalement, cette délivrance quand les canots d'un cargo nous récupèrent. Ce bateau ! Un moment de répit dans ma longue quête. Une fois séché, réchauffé, repu, je pus aider et j'eus l'opportunité, la chance, le bonheur d'assister une femme enceinte à accoucher là, sur le bateau. Je repensais avec amour à mon Aïssa. Fêté en héros par l'équipage, par mes compagnons d'exil, je reprenais espoir et confiance. Ça y est, je voyais enfin le bout du tunnel...

La douche froide, ça a été le lendemain matin. Je me fais réveiller à 7 heures du matin par la radio et j'ouvre les yeux avec le jingle de France Info. Je mets un moment à réaliser. Subitement, je comprends et je me

dresse stupéfait. Mon Dieu ! Le concert des Eagles of Death Métal, l'attentat terroriste, la fusillade au Bataclan, les dizaines de morts... Corinne et moi qui échappons par miracle à cette soirée de tuerie...

Tout ça grâce ou à cause d'un SDF qui par inadvertance me fait trébucher...

Enfin, cette délivrance, ce bout du tunnel... C'était surtout une autre étape du chemin de croix. Le sud de l'Italie. Les camps de réfugiés. L'évasion. La remontée. Mendier. Supplier. S'accrocher à quelques gens de bonne volonté. Grâce leur soit rendue. Le passage vers la France par ce col enneigé dans lequel mon compagnon du moment laisse deux ortels gelés. Une âme charitable qui nous recueille quelques jours avec une infinie gentillesse. L'émotion me serre la gorge et les larmes me viennent au moment de repartir. Puis, colporté de contact en contact jusqu'aux trottoirs de Paris. Une demande d'asile et ces camps de fortune sous des tentes précaires entre cohabitation malaisée et inquiétude permanente.

Et tout ça à nouveau remis en cause. Parce qu'un type mal luné trébuché dans tes affaires, qu'un policier malengroin fait subitement du zèle. Je me retrouve en camp pour un renvoi au point de départ. Tout ça pour rien. Tout notre argent dépensé en vain. Je n'en peux plus de serrer les dents. Je n'en peux plus de retenir mes larmes...

L'image m'a hanté toute la journée, je revoyais les grands yeux blancs qui mangeaient le visage, la peur, la supplication muette et l'abdication quand ma rage a explosé et que je suis allé trouver le flic.

Je n'arrivais pas à me plonger dans un dossier. Les images des télévisions tournaient en boucle dans ma tête et le visage noir, suppliant. Les grands yeux blancs...

Le SDF n'était plus sur ce trottoir. Je ne me voyais pas questionner les autres clochards pour savoir ce qu'était devenu un noir sur un bout de trottoir.

J'ai une belle situation, je suis un avocat reconnu et je gagne très bien ma vie. Ma relation avec Corinne me comble. Nous nous voyons juste ce qu'il faut. Nous sommes un couple moderne. Je n'ai que peu d'autres aventures et toujours sans lendemain. Quant à elle... Je ne sais pas. Enfin j'imagine que cela lui convient. Il faudra que je lui demande. Elle semble toujours si arrangeante et si disponible.

Ce matin-là, je suis allé au commissariat et tout de suite, je me suis rendu compte de l'incohérence de la démarche. Rechercher un SDF... Le planton de l'accueil me regardait avec des yeux ronds. Une aiguille dans une botte de foin. Mais la culpabilité me tenaillait. Et les grands

yeux blancs étaient toujours là. Je devais le retrouver.

Je connaissais le chemin des reconduites à la frontière. Les centres de rétention glauques, la saleté, l'entassement. J'avais jusque-là soigneusement évité ces endroits les laissant aux confrères inexpérimentés ou militants. J'étais un avocat d'affaires reconnu. J'ai dû bouger quelques-uns de mes contacts et créé la surprise : « Comment Maître, vous, dans une affaire d'expulsé ? » On supputait, on s'interrogeait.

Ma secrétaire me rappelle, affolée. Tout à démêler mon dossier, j'ai oublié un important rendez-vous. Une affaire complexe vis-à-vis de l'administration fiscale. Cela aura de graves séquelles sur ma carrière. Ce milieu est strict. Tout se sait et tout se paye. Les succès comme les échecs. Celui-là, je risque de le payer cash ! Mais, pour le moment, j'ai un autre sujet de préoccupation. Je suis redevable d'une vie...

La spirale infernale a repris. Un avocat commis d'office. Maladroit. Ressassant sans cesse que le Mali ne mène pas une politique ségrégationniste pouvant justifier un droit d'asile. Incapable de comprendre la corruption permanente, les constantes humiliations de la part des ethnies dirigeantes, la rivalité entre les Bambara et les Diawara. Comment pourrait-il se rendre compte du poids des coutumes, des usages, que nous sommes les héritiers des nomades Diawara, ces éleveurs qui au cours des transhumances faisaient paître leur bétail sur les mêmes étendues que les sédentaires Bambara provoquant la colère de ces derniers et cette rivalité qui se perpétue de génération en génération ?

Comment pourrait-il s'imaginer la façon dont la vie s'est dégradée ? Nos pères avaient une vie rythmée, rude, mais ils vivaient. La nôtre est une vie de peurs, d'incertitudes. L'Europe qui avait amplement puisé dans nos ressources pendant des dizaines d'années nous devait pourtant l'asile. Je ne me fais aucun doute sur mon avenir dans le cas d'un retour humiliant au pays. Si je réussis à sortir vivant de l'aéroport, j'aurai une vie d'errance. Assassin pour les uns, incapable pour les autres, rejeté par les deux partis pour avoir selon les uns ou les autres, trahi ou échoué et dans tous les cas frappé par le sceau du déshonneur et contraint à fuir avec mon épouse et mon fils dans un exode éternel.

Cet avocat semble n'avoir qu'une envie, se débarrasser de mon dossier. J'ai opposé semble-t-il quelques résistances lors de mon arrestation et mon expulsion ne fait selon lui aucun doute. Je suis désespéré !

J'arrive enfin à mettre un nom sur mon SDF. Mamoudou Diarra, dont

l'arrêté d'expulsion vient d'être signé. J'exige de rencontrer le préfet. Je mets tout mon poids dans la balance. Pour cela aussi, on me présentera la note. Tout se paye ! Une procédure d'urgence a été enclenchée. La machine administrative se dresse devant moi, implacable. Il faut que j'arrive à retarder l'expulsion. Il faut que je me fasse communiquer le dossier et que j'y trouve un vice de procédure pour tout reprendre à zéro. Tant pis si c'est difficile. J'y mettrai toute mon énergie.

Je vais être expulsé tout à l'heure. Je repense à ma douce Aïssa, à la tiédeur des soirs au bord du lac de Lassa. À nos espoirs, à nos rêves, à nos folies. Je repense à mon petit Moussad qui aura deux ans dans quelques jours. Je sors une photo racornie, dont l'image perd doucement ses couleurs à force d'être pressée contre mes lèvres et mes doigts et d'un seul coup, les sanglots me prennent et je ne peux plus m'arrêter. Je pleure contre la vie, je pleure contre le sort, je pleure contre moi, mes choix, mes doutes.

Un de mes camarades d'infortune tente de me reconforter et son bras sur mon épaule me fait du bien. J'aurais tout perdu dans cette aventure.

Le taxi me dépose devant le centre administratif. Ne pas perdre de temps. Aller vite. À l'essentiel. J'use de ma notoriété. Le directeur me reçoit. Je plaide en vain. Je supplie. C'est trop tard. La procédure est enclenchée. Il faudrait en référer au ministre. Ce n'est pas possible. J'enrage. C'est trop bête. Je me résous et je quitte dépit le centre.

L'avion est maintenant annoncé. Comme tout cela a été rapide. Il m'aura fallu presque deux ans pour arriver jusqu'ici et en quelques jours, ils m'auront renvoyé à mon point de départ. Je suis sans force, sans volonté. Il faudrait pourtant que je réagisse. Je n'arrive plus à trouver de l'énergie. Je suis abattu, désesparé, fataliste.

Dans le taxi qui me ramène au bureau, je pense que je viens d'asséner un coup fatal à ma carrière. Et je pense à cette vie et à ce qu'il me faudra quitter. La radio en sourdine ne parle que du Bataclan.

On vient de nous séparer, nous, ceux dont l'expulsion est imminente, des autres, ceux qui bénéficient de quelques jours de répit. Je rassemble mes quelques affaires. Je forge lentement ma décision. Je n'ai pas le choix. Je ne vais pas aller en mouton, je me rebellerai. Je résisterai. Tant pis pour ce qui arrivera. Tant pis s'ils doivent m'abattre. Mieux vaut la mort que le déshonneur. Je leur montrerai à tous ce qu'est un Diawara !

En désespoir de cause, je réussis à joindre la directrice de cabinet du ministre. Je lui raconte tout. Je lui dépeins mon migrant comme un

héros. J'ai l'impression d'être dans un prétoire. Et que je me bats pour sauver d'une condamnation injuste un prévenu dont j'aurais la charge. Je ressasse le Bataclan et la façon dont j'ai pu échapper à la tuerie. Elle me promet d'intervenir. J'espère avoir été convaincant. J'espère qu'elle tiendra parole. J'espère qu'elle aura compris l'urgence. J'ai jeté mes dernières munitions dans cette plaidoirie.

On nous a fait mettre en rang. J'ai mon plan ! Sitôt la porte franchie, je me mettrai à courir et s'ils veulent m'arrêter, il faudra qu'ils m'abattent dans le dos. Les gardes commencent à faire sortir les expulsés et j'entends l'un d'entre eux répéter un nom comme une litanie. Je mets un temps à comprendre. C'est mon nom. Ça va être à moi. Je me prépare à courir. Il me met une main sur l'épaule. Non, toi tu viens avec moi. Tu ne pars pas.

J'ai réussi ! J'ai son dossier entre les mains. J'y décèle des failles de procédure. Je vais me battre. J'exulte. Je crois qu'aucun de mes dossiers ne m'aura jamais donné autant ce sentiment de fierté. Je n'avais plus retrouvé cette allégresse depuis longtemps.

Je ne comprends pas ! On m'a reconduit dans ma cellule. On m'annonce que mon avocat va me rencontrer. Pourquoi ? Pourquoi faire ? Cet incompetent ! Qu'est-ce que cela signifie ? Et quand on me met en sa présence, ce n'est pas lui, c'est ce type par lequel tous mes derniers ennuis sont arrivés. Ça ne lui a pas suffi ! Il veut quoi encore. Il me tend la main, me sourit. Je ne comprends pas.

J'ai obtenu pour Mamoudou une carte de séjour provisoire. Je l'héberge quelques jours le temps de l'aider à trouver un travail d'agent hospitalier. Une fois sa situation stabilisée, je l'aiderais à reprendre ses études. Nous échangeons le soir. Je me passionne pour son histoire. Ce garçon a un courage qui m'impressionne. Sa demande d'asile est en bonne voie. Le regroupement familial va permettre à sa famille de le rejoindre. J'ai hâte de faire leur connaissance.

Ce soir, je demanderai Corinne en mariage. Je n'ai que trop tardé... à vivre.

Remarqué par le jury

Pierre BURNET

CSLG Beynes

Ligue Île-de-France

Réflexion

Les yeux de Socrate

Le dimanche est un jour particulier pour moi, celui où je me rends symboliquement sur la tombe de mon père. Chaque semaine, je réponds à cet appel singulier qui me conduit à un face-à-face avec moi-même. Les allées arborées du cimetière bruissent au gré du vent et les couleurs du temps se lisent au travers des saisons. Je vis ce moment comme une agréable promenade où je communique avec la nature et les forces qui l'animent.

Je ne suis jamais complètement seul, d'autres vivants s'égarant comme moi autour des tombes de ceux qu'ils ont aimés. Pourtant je ressens bien tout au fond de mon être ce silence fracassant, ce bruit blanc assourdissant, cette sensation de manque qui, jamais n'est rassasiée. L'absence.

Même entouré d'amis, de membres aimés de sa famille, on ne se départit pas de cette sensation de profonde solitude. Mais avec le temps, des fantômes familiers viennent parfois rompre cet isolement et peupler notre univers intime. Ils ne vivent plus autour de nous, au milieu de cette agitation vaine nourrie de préoccupations futiles qui trop souvent polluent notre vie terrestre, mais ils nous parlent encore, depuis un autre plan d'existence. Ils sont une pensée, un souvenir, une sensation. Ceux qui ne sont plus ne sont jamais vraiment partis. Ils nous accompagnent encore le long de notre chemin de vie. Il suffit parfois d'écouter le silence pour comprendre qu'il simule l'absence.

Depuis quelques semaines, un être bien vivant a élu domicile derrière la jardinière que j'ai installée cet automne pour fleurir la dernière demeure de l'auteur de mes jours. Depuis combien de temps est-il là précisément ? Je ne saurais le dire, car il est très discret, furtif et silencieux. Mais un matin de brume, alors que l'obscurité se maintenait en dépit de la levée du jour, je vis deux billes dorées qui m'observaient, dissimulées derrière les chrysanthèmes.

Je ne m'en suis pas inquiété tant cette créature m'était familière. J'ai eu la sensation immédiate d'une rencontre déjà vécue, celle de retrouver une vieille connaissance. Pourtant je n'avais jamais possédé de chat. Car c'était un chat, un gros matou gris au regard d'or, qui me regardait d'un air bienveillant. Nullement effrayé, au contraire parfaitement serein, il semblait lui aussi bien me connaître.

Mon père aimait les chats je crois, alors peut-être m'a-t-il envoyé celui-là ? Il me revient à l'esprit une conversation que nous avons eue un été, alors que nous pêchions de nuit sur une plage landaise. La voûte céleste nous fascinait, des millions d'étoiles étincelaient autour de la voie lactée. Comment ne pas se sentir minuscule, insignifiant devant l'infini ? C'est à se demander si nous existons vraiment, nous,

pauvres terriens, dont les yeux ne peuvent qu'entrevoir le monde le temps d'un souffle, d'un battement de paupière, le temps que dure une vie humaine, le temps d'un rêve ?

Nous sommes vraiment bienheureux d'entrevoir avec nos yeux toutes les beautés du monde. Mais si notre corps possédait d'autres sens que ceux que nous avons déjà, quelles autres merveilles pourrions-nous découvrir ? Les forces invisibles de l'univers ne seraient peut-être plus un mystère pour nous, il n'y aurait plus d'infiniment petit ni d'infiniment grand. Même les concepts de temps et d'espace n'existeraient plus. Nous serions libérés de notre finitude. La mort n'est peut-être rien d'autre que cela, le retour à une pensée libérée qui à la fois, précède et succède à la matière, ce petit bloc d'eau et de carbone que nous sommes l'espace d'un instant à l'échelle du cosmos.

Les yeux d'or me fixent toujours et la voix de mon père résonne encore dans ma mémoire. « Il n'est pas bon, disait-il, de se noyer trop longtemps dans ses réflexions. Les secrets de l'univers et ceux de notre existence nous échapperont toujours. Si tu veux connaître le sens de ta vie, dis-toi seulement qu'elle est la somme de ce que tu as vécu. Rien ne sert de mourir en héros si tu as vécu en lâche, rien ne sert d'être généreux à l'heure de ta mort si toute ta vie tu as été égoïste. Si tu n'as jamais été capable d'amour ta vie durant, il y a peu de chances que tu trouves ton paradis. »

Comme j'aimerais, mon père, que tu sois là encore, près de moi, à partager tes pensées avec ton fils. Aujourd'hui je suis bien plus vieux que tu l'étais à l'époque où nous taquinions le turbot en nous riant de l'éstran. Et je me sens toujours aussi désarmé par ton absence. Comme beaucoup d'êtres humains, je me demande s'il y a quelque chose après la vie terrestre et si notre vie sur cette planète a un sens.

Parfois j'ai la conviction profonde que toute notre existence est guidée par une force supérieure, qu'elle est cristallisée dans un instant d'éternité qui n'a ni début ni fin, mais qu'elle est un maillon essentiel d'un grand tout, une goutte d'eau dans un océan d'infini. Tous les océans ne sont-ils pas composés de minuscules gouttes d'eau ? Parfois au contraire je perçois la mort comme un grand sommeil, un repos éternel dont on ne se réveille jamais et qui est vite gommé par le temps et l'oubli. J'imagine alors qu'il ne restera de moi peut être que ce muret que j'ai construit dans le jardin de la maison de campagne. Un jour il servira de socle à un robuste olivier qui vivra peut-être mille ans. Cet olivier sera le témoin silencieux de ma brève existence.

« Bonjour. Je vois que Socrate s'est trouvé un nouvel ami. » Celle qui vient de me parler est une dame âgée qui s'occupe bénévolement du cimetière, arrosant les plantes abandonnées par ceux qui les ont plantées, remplaçant ici et là les pousses qui n'ont pas survécu par des

espèces sauvages résilientes. Parfois, je l'ai vue de loin nourrir les oiseaux et déposer des bols de croquettes pour les mammifères qui peuplent secrètement ce cimetière boisé : hérissons, renards peut-être, chats sûrement.

Je la salue en retour et lui demande si elle connaît le matou aux yeux d'or. Elle m'apprend qu'il s'appelle Socrate et qu'il a élu domicile ici depuis le décès de son propriétaire, un ancien professeur de philosophie. Il ne s'éloigne jamais de la tombe de son maître sauf quand la faim ou la curiosité le lui commandent. Les yeux du félin me fixent toujours avec insistance et soudain je comprends. Ce que nous laissons derrière nous en tant qu'individu n'est pas si important puisque nous sommes avant tout des passeurs. Transmettre nos connaissances, nos valeurs, une sagesse et de l'amour est ce que nous pouvons faire de mieux. Mon père m'a donné tout ce qu'il a pu de ce qu'il était et de ce qu'il avait appris de la vie, à moi de faire de même avec mes enfants et mes proches. Ce professeur était lui aussi un passeur et nul ne saurait estimer la valeur et l'impact sur leur vie de ce qu'il a transmis à des générations de lycéens.

Socrate me regarde toujours et cligne des yeux. Puis il se lève, se détend et se dirige nonchalamment vers une pierre tombale voisine sur laquelle s'est arrêté le premier rayon de soleil de la journée. C'est là qu'il va poursuivre sa séance de méditation matinale, là, sous le projecteur de l'astre de vie.

3^e Prix

Marie-Odile CORSETTI
Club Défense Balard-Arcueil
Ligue Île-de-France

Le présent comme un présent

J'ai cligné des yeux !

Je m'étais endormie dans mes draps d'enfant en rêvant du prince charmant, de princesses, de châteaux, d'un monde toujours gentil et beau, et quand j'ai rouvert les yeux, mes pieds dépassaient du lit...

J'ai été amoureuse plusieurs fois, j'ai été mariée trois fois. Je les ai aimés puis l'amour s'est envolé.

J'ai eu deux fils adorables, ces deux petits garçons que je tenais dans mes bras et qui sont devenus des adultes en pleine puissance. J'ai désormais quatre petits-enfants attachants, j'ai eu une famille recomposée qui s'est hélas décomposée...

J'ai vécu tant de déménagements, j'ai eu des responsabilités familiales et professionnelles.

J'ai été là durant les maladies, soulageant les soucis.

Ma chevelure est blanche désormais, j'ai des rides et des kilos en plus, des cernes parfois, mais ma joie de vivre est restée intacte et, optimiste je suis, optimiste je resterai...

J'ai eu une « gueule de bois permanente » à force d'être réveillée la nuit, de m'inquiéter pour tous. J'ai été lasse et fatiguée.

J'ai eu des principes. J'ai pris des résolutions que j'ai plus ou moins tenues, et des promesses que j'ai tenues.

J'ai eu des copains, des amis...

J'ai travaillé avec plus ou moins de bonheur durant 45 ans. Je me suis investie dans différentes associations tout au long de ma vie puis j'ai pris ma retraite.

Bref, j'ai beaucoup couru en pensant aux lendemains...

Et soudain j'ai eu 70 ans...

Où sont passées les années ? Dans quel vortex ont-elles été aspirées ? Dans quelle dimension se sont-elles trouvées projetées ?

J'ai surtout, comme la majorité d'entre-nous, été obsédée par l'avenir et attendrie ou chagrinée par mon passé, à en oublier souvent qu'il y avait un présent...

Ce présent que l'on traverse sans le voir, parfois dur, fatigant mais aussi tellement merveilleux.

Pourquoi sommes-nous aussi nombreux à oublier le présent ?
À vivre écartelés en permanence entre le passé et l'avenir ?
À nous dire : « je ferai ça demain, dans une semaine, dans un mois,
l'année prochaine... »
Ou alors : « c'était quand même mieux avant... »
Rarement l'on se dit : « je suis bien, ici et maintenant, ma vie est
belle... »

Alors vivons le ce présent, c'est vraiment la seule chose à faire.
Personnellement, je m'y efforce désormais... serait-ce parce que le
futur m'est compté ?

Mention
Évelyne RONOT
CSLG Bourgogne Dijon
Ligue Bourgogne-Franche-Comté

Les reclus de Strasbourg

La neige tombait à gros flocons recouvrant les pavés grossièrement taillés de la rue von Bismarck. Le gel se formait sur les fenêtres et le vent glacial éteignait les chandelles. Quelques fumées s'élevaient, indiquant la demeure d'un riche habitant pouvant payer le bois et les allumettes afin d'alimenter un feu. Chez la plupart des autres, les cheminées ne servaient malheureusement que de décoration. Ces pauvres gens restaient entre leurs murs épais, se plaignant désespérément du froid qui gelait leurs os. Malgré ces conditions déplorables, ils n'étaient cependant pas les plus à plaindre.

En ce douloureux hiver de l'année 1872, la honte de la défaite française s'agrippe aux murs comme un indestructible lierre. Une armée mal préparée, des généraux désemparés, peut-on les blâmer de ce désastre ? Soumis ou courageux, ils restent dans les mémoires tel le respectable Garibaldi, le seul qui dans cette guerre franco-prussienne eut la capacité de prendre un drapeau à l'ennemi.

Mais qu'en est-il de ceux, oubliés, sans qui rien n'aurait-été possible ? Ils ont tout donné, leur passé et leur futur, leur foi et leur famille. Tellement nombreux à arpenter les rues, spectres drapés des oripeaux d'un temps révolu, ils avancent nimbés de regrets.

Aux détours d'une ruelle, on peut apercevoir un homme, reflet d'une humiliation injuste, la tête dissimulée sous une capuche. Portant sa veste militaire déchirée, il tire maladroitement sur sa manche droite afin de camoufler un moignon purulent. Du sang recouvre son torse, le sien ou celui d'un autre ? Une petite médaille terne et cabossée vacille juste au-dessus de son cœur. Il boite, son pied gauche traîne dans la boue incapable de suivre une trajectoire convenable. Sous son bras valide, un bâton à peine taillé lui sert de tuteur.

Titubant vers les passants, de sa main rugueuse, une main de paysan qui aurait dû rester chez lui, cultiver ses terres, il fait un signe comme pour quémander de l'aide. Un coup de vent lui arrache sa capuche trouée. Des cheveux blonds comme les blés tranchent avec le reste de la silhouette. Il devait être beau. Avant !

Aujourd'hui une balafre lui fend la lèvre, comme pour l'empêcher de parler. Cette estafilade pernicieuse remonte en arc de cercle sur son sourcil droit pour terminer sa course morbide sur le haut du crâne. Mais ce qui, sans doute, est le plus terrifiant, c'est le vide qui sort de son

regard. Un gouffre sans fond d'où les émotions, l'humanité ont fui, laissant place à un instinct de survie juste assez présent pour déjouer la mort.

Il n'est pas seul dans cette déroute, ce fiasco gluant qui enveloppe la ville. Strasbourg est devenue un territoire de reclus où des dizaines, des centaines et des milliers de personnes errent sans but, fantômes d'une époque qui ne se souvient pas d'eux.

Ils errent, ceux qui se sont sacrifiés sans rien demander en retour. Ils errent ceux qui ont tout perdu. Ils errent, ces héros de l'ombre qui ne reçoivent ni hourras ni bravos, mais l'oubli voire le mépris de tous.

Si les puissants ont su gravir les marches d'un illusoire escalier pour décrocher honneurs, titres et médailles sans avoir souffert, a-t-on le droit d'enfourer ceux qui, restés au ras du sol, ont enduré tant d'épreuves, de désespoir et d'amertume ?

Prix Jeune Auteur

Robinson LECANU – 16 ans
Club sportif et éducatif du Prytanée
national militaire La Flèche
Ligue Ouest

Poésie

Je vieillis...

C'est venu un beau jour, un matin ordinaire.
Je me levais, serein, et sans but apparent,
Mais voilà, c'était l'heure, et la claire lumière
Me disait : allez va, est venu le moment
De profiter du jour qui s'offre à tes envies.
Assis au bord du lit, me sentant courbatu,
J'avais, curieusement, les genoux engourdis.
Je m'étonnais alors d'être ainsi abattu.
Pourtant ma nuit fut bonne, comme un loir, j'ai dormi.
Qu'ai-je donc fait hier que je n'aurais pas dû,
D'où me vient ce malaise dans mon anatomie ?
Je me sens moins vaillant, j'en suis tout éperdu !

Sans en prendre conscience, insidieusement
Quand passent les années, mon corps se ramollit.
Ma tête, sans soucis, s'active comme avant
Comme si de rien n'était, nullement affaiblie.
Elle se croit au printemps de ses belles années
Jusqu'à ce que le corps et les réalités
La remettent à l'endroit. Rien ne sert de crâner
Et de s'illusionner sur ses capacités,
La page veut se tourner, incontestablement
Il faudra faire avec, modérer ses ardeurs.
Pour les actions d'éclat, ce n'est plus le bon temps
Mais est venu celui d'avancer en douceur.

Il est vrai que depuis quelques paires d'années
Lorsque j'y réfléchis, les exploits se font rares.
J'ai dans mes souvenirs de belles randonnées
Allant jusqu'aux sommets de France et de Navarre.
À pied ou à vélo, j'affrontais sans faiblir
Les superbes montées, les chemins malaisés
Appréciant les efforts, ne pensant qu'au plaisir
D'atteindre l'objectif que je m'étais fixé.
Je vois que maintenant, mes buts sont plus modestes,
Avant de m'élançer, je pèse et j'étudie
Car, à mon grand regret, moins lestes sont mes gestes
Et mes pas moins alertes se sont bien alourdis.

Retraité que je suis, j'apprécie le confort,
Et j'ai fait ma devise de ne point trop en faire.
Je sais me ménager, maîtriser mes efforts,
Je fais tranquillement, moins aujourd'hui qu'hier.
Ainsi, je prends mon temps et regarde, songeur,
Le monde impatient qui, perdant ses repères,
Se démène en tous sens sans trouver le bonheur.
Je ne sais jusqu'où, mais, en forme j'espère,
En m'économisant, je vais y arriver.
Il est déjà bien beau le chemin parcouru
Avec des hauts, des bas qu'on ne put esquiver,
Et de joyeux moments qui furent bien vécus.

Je vieillis, et alors ?

Il faut bien l'accepter, et sans rien rechigner.
Quand on peut profiter d'une bonne santé,
Mis à part la carcasse quelque peu fatiguée,
Il ne faut pas se plaindre et plutôt profiter
Aussi bien que possible de chaque jour qui passe.
On regarde pousser les enfants des enfants,
Et les petits suivants sans jamais qu'on s'en lasse,
Qui nous font oublier, enfin non, pas vraiment,
Ceux qui nous ont quittés et que l'on chérissait.
Voir ces jeunes s'élever, s'installer dans la vie
Poursuivre la lignée, assurer le relais
Aide à bien cheminer jusqu'au bout de la vie.

2^e Prix

Jean COPPONNEX

CSA BA 701 Salon-de-Provence

Ligue Provence-Alpes-Côte d'Azur-Corse

Les sentinelles de granite

Depuis des siècles, ils se dressent fièrement
Brandissant leurs flambeaux invincibles,
Soldats immobiles, d'un Dieu invisible
À nos yeux de pauvres mécréants.

Que tombent les hallebardes !
Rien ne semble pouvoir ébranler
Ces stoïques et courageux gardes,
De nos côtes si souvent ensanglantées.

Quand les vagues scélérates s'abattent sur leurs flancs,
Entend-on à peine, en leur sein, un gémissement.
Qu'importe ! Depuis longtemps, il n'y a plus de gardiens,
Pour témoigner de leurs plaintes et de leurs chagrins.

Alors, parlez-en un soir à des marins ! Si vous avez de la chance,
Dans un souffle, ils vous avoueront, un peu gênés,
Avoir guetté, plus d'une fois, avec peur mais insistance,
L'apparition, à l'horizon, de leurs feux rouges, blancs ou ambrés.

En chuchotant leurs noms, en regardant au loin,
Ils en viendront à vous dire, sourire en coin,
Que la plus belle et séduisante des femmes,
N'a jamais été autant désirée que la vue de ces flammes.

Alors, peut-être, comprendrez-vous, cet attachement fou des marins,
Pour ces témoins silencieux de tant de destinées, de tant de chagrins ;
Ces sentinelles de granite immobiles sur leurs éperons de pierre,
Conscientes que quand Noroît vocifère, le principal danger, c'est la terre.

Remarqué par le jury

Albane SAUTON

Club Défense Balard-Arcueil

Ligue Île-de-France

Déclaration-ponctuation

À ma belle, un jour, sans ambage,
J'ai écrit, était-ce bien sage ?
Quelques vers sans prétention,
Bien chargés de ponctuation :
Je bloquai d'abord sur l'en-tête,
Cherchant en vain une épithète,
Puis dessinai des majuscules,
Et ça et là quelques virgules...
Cela m'a donné un peu d'aise,
Pour y glisser quelque fadaise...
Trouvant certains mots trop suaves,
Leur ai collé des accents graves...
À certains verbes aigus...
Sur des syllabes, sans complexe,
Ai coiffé l'accent circonflexe,
C'est à ce stade, sans regret,
Que j'ouvris grand les guillemets...
Sans prendre garde à l'orthographe,
J'ai aligné mes paragraphes...
Y suis allé d'un style large,
Tel le clairon sonnait la charge ;
Et, ramassant quelques brindilles,
Façonnai alors des cédilles...
Pour agrémenter ma tirade,
J'ai donné partout l'accolade...
Me ménageant quelques arrêts,
En insérant des points-tirets...
Il fallut bien, poète indigne,
M'arrêter là... point à la ligne !...

Remarqué par le jury

René BESSET

CSA Mérignac-Beauséjour

Ligue Nouvelle-Aquitaine

Le poème de Braille

La rue était couverte de roses
Dont les doux pétales volaient
Loin des regards très indiscrets
Aux pieds du poète et sa prose

Il écoutait
Dans le secret
Les frous-frous de son beau jupon
Les rires, les exclamations

L'aède rêveur était amoureux
D'une femme, et presque malheureux
Hélas il ne pouvait rien avouer
Il se pensait pour toujours séparés

Il voulait lui offrir tout son cœur
Avec ses mots
Ses jolis mots
Il voulait lui offrir le bonheur

Ainsi, la canne en main
Sa lettre fermement serrée
Suivant son petit chien
Il répétait dans ses pensées

Ses doigts passaient sur les lettres braille
Où il avait dévoilé son cœur
Le doux aveugle partit sans faille
Tenter de rejoindre l'âme sœur

À ce moment-là, il ne sut
Que cette fille allait dire oui
À ce moment-là, il ne sut
Qu'elle était aveugle elle aussi

Prix Jeune Auteur

Robinson LECANU – 16 ans
Club sportif et éducatif du Prytanée
national militaire la Flèche
Ligue Ouest

Enfance Brisée

Matin, midi et soir, son bourreau le torture
Enfermé dans le noir, acculé, dos au mur.
Survivre au lieu de vivre ! Quel quotidien pesant !
Prisonnier délivré de son harcèlement.

Avoir des vingt-sur vingt. Toujours être exemplaire.
Utopie des anciens, il faut les rendre fiers.
Vraiment cette pression devient presque écrasante.
Réelle abnégation d'une jeune innocente.

En lui, l'enfant avait placé sa confiance.
"Son acte est justifié", du moins, c'est ce qu'il pense.
Évènement le hante, pendant toute sa vie.
Nuit traumatisante, qui jamais ne s'oublie.

Frontières se déplacent, la guerre est à nos portes.
À jamais cette angoisse l'habite puis l'escorte.
Naguère sa maison était lieu de bonheur.
Tandis qu'à l'explosion, famille chérie meurt.

Simple contact physique, réaction immédiate.
Mouvement de panique. La marque des stigmates,
Émerge et reparaît, traumatisme d'enfance.
Un coup qui entamait, l'ère de maltraitance.

Réalité de vie, quotidien des enfants.
Trop d'entre eux ont subi les dérives des grands.
Rien n'allège leur cœur, en l'Homme ils n'ont plus foi.
Ils méritaient Bonheur, mais n'y ont pas eu droit.

Souffrance des oiseaux, qui s'envolent Là-Haut, vers un monde plus beau.

Prix Jeune Auteur

Odile KHAMPHANNASING – 16 ans
Club sportif et éducatif du Prytanée
national militaire La Flèche
Ligue Ouest

Femme d'Afrique... Je m'excuse

Le silence est parfois une vertu
Mais je refuse de rester muette
Si ma voix t'offre ta liberté
Alors, laisse-moi me prononcer... pitié.

Femme d'Afrique... Je m'excuse,
Quand tes cris sont étouffés et,
Ignorés, je m'excuse pour tout
Ne détourne point la face de moi.

Je m'excuse pour le Soudan et le Congo
Quand l'espoir est remplacé par la survie
Ton corps malmené et souillé,
Famille, ta patrie, ton esprit tué.

Femme d'Afrique, je m'excuse vraiment
Ta soumission posée comme loi sacrée
Quand tu ne dois jamais te prononcer
Ainsi tes pleurs sont ignorés.

Femme d'Afrique, pardonne-moi...,
Ta force et ton courage ignorés
Tes droits et choix négociés
Ta haine, porte-la vers nul autre que moi.

Ton corps sali et ton âme souillée
Mais ta persévérance mérite mille honneurs
Si j'avais un quelconque pouvoir,
J'aurais empêché ta souffrance.

Je m'excuse pour les fausses promesses
Et pour tes espoirs réduits à néant
Je m'inspire de ton courage
Et pleure tes souffrances jusqu'à la mort.
Mo, je t'entends femme d'Afrique. Alors,
Tiens bon et n'abandonne pas ta fille
Car j'ose espérer que je te reverrai.
Quand tu seras libérée et vengée.

Ton âme est morte mais ton corps survit
Les mares de sang témoignent de tout
Mais viendra le jour où ton cri sera loi
Où l'Afrique se lèvera aussi pour toi

Alors femme d'Afrique parle-moi
Rebelle-toi, et s'il est déjà trop tard,
Bats-toi et survis un peu plus ce soir
Car moi, ta fille, je serai là pour toi.

Mention Jeune Auteur

Grace KOUACOU – 17 ans
CSA Lycée militaire Aix-en-Provence
Ligue Provence-Alpes-Côte d'Azur-Corse

Lettre à...

211 Chemin des Jacinthes

Hélène,

Cela va vous paraître étrange, mais après nos premières discussions, j'ai eu envie de vous écrire. Quelle audace me direz-vous, mais à quoi cela servirait-il d'échanger nos numéros d'appartement ? Si ce n'était pour découvrir au matin une missive qui vous est destinée. Je suis plus alerte avec les mots glissés au fil de l'encre sur une feuille, que de les dévoiler avec une diction maladroite et désordonnée. Bien à vous.

André

Bonjour André,

Apprenez que j'ai été agréablement surprise ce matin de recevoir un mot de votre main.

Si vous êtes plus à l'aise dans l'écriture, je dois vous confesser que ce n'est pas tout à fait le cas pour moi. J'ai arrêté très tôt mes études afin d'aider mes parents dans leur commerce. Aussi, et comme vous l'avez sûrement remarqué, je suis en société assez bavarde.

Comme je vous l'ai dit, j'ai apprécié nos échanges hier. Bien plus que ceux de ma voisine Michelle qui critiquait sans cesse le spectacle et les petits fours. Avec vous, j'ai pu d'autant plus apprécier ce ballet que vous me l'avez expliqué. Sachez que c'était une grande première pour moi de voir un ballet. Sans votre aide, je n'aurais juste qu'admiré les costumes et la beauté de la gestuelle des danseuses...

Je dois vous laisser et si le printemps est à notre porte, votre missive a eu le don de lui donner plus d'éclat. À bientôt,

Hélène

P.S. : participerez-vous au tournoi de bridge organisé demain ?

Très chère Hélène,

Comment en aurait-il pu être autrement, avec votre ouverture d'esprit ? Vous étiez si curieuse de tout qu'il m'a été aisé de vous intéresser à cette œuvre, dont l'originalité du compositeur a été de faire s'aimer un cygne et une statue de marbre. Cet amour impossible nous ramène à notre composition et ces diktats de la vie qui organisent sans notre consentement ce que l'on doit aimer ou apprécier. Ce tournoi de bridge ne m'intéressait guère il y a peu, mais aujourd'hui j'y porte une toute autre attention, si tant est que vous y participiez. Le soleil me fait de

l'œil. Dois-je y voir un signe ? Oserai-je un parallèle avec le cygne du ballet ? Bien à vous,

André

Cher André,

C'est avec plaisir que je vous initierais aux subtilités du bridge si vous le désirez. Je ne vous impose rien. Le bridge n'est qu'un passe-temps, et pour tout vous avouer je ne suis pas une très bonne joueuse. Cela ne fait que huit mois que je m'y adonne et je n'ai pas encore saisi toutes les subtilités du jeu.... Sincèrement, je ne joue au bridge principalement que les jours pluvieux ou frileux, et voyant le temps radieux, je préfère me rendre à la médiathèque en prenant le chemin de halage. Si vous n'avez pas d'autres occupations, je serais heureuse que vous m'accompagniez, nous pourrions discuter autour d'une tasse de café et faire plus ample connaissance et dans un environnement plus anonyme. Mais je ne vous oblige en rien... Au plaisir,

Hélène

Ma chère Hélène,

Je lis avec bonheur que vous arpentez aussi, avec délice, ce chemin de halage. L'autre matin, la brume et le soleil levant combinaient avec la nature, une toile impressionniste du plus bel effet. J'aurais aimé avoir encore avec moi mon appareil photo qui m'a permis d'immortaliser tant de beaux moments. J'ai très envie de me relancer dans la photo moderne, pour des clichés que nous pourrions immédiatement partager. Nous pourrions en profiter également pour aller plus loin, dans ce chemin et continuer à faire découvrir à l'autre ses passions. Il y a un livre magnifique que vous pourriez apprécier. Connaissez-vous le roman de Claire Norton « Malgré nous » ? À très vite,

André

Cher André,

J'ai beaucoup apprécié votre compagnie. Dommage qu'ils n'avaient pas le roman de Norton, ce sera pour une prochaine fois. Au retour j'ai rencontré Michelle. Nous nous sommes inscrites au thé dansant de jeudi. Savez-vous danser ? Moi j'adore ! À part le tango que je ne maîtrise pas du tout. Avec mon défunt mari nous avons pris des cours

de danse de salon... Depuis j'essaye de ne pas oublier les pas en dansant avec les quelques messieurs de la résidence ou avec mes fils et mes petits-fils (ils sont gauches mais veulent faire plaisir à Mamie, adorables !). Bien à vous,

Hélène

Très cher André,

Je ne peux attendre votre retour, pour vous écrire ceci. Je ne vous remercierai jamais assez de m'avoir fait danser tout l'après-midi. J'avais perdu cette euphorie, cette légèreté du corps, cette insouciance. Grâce à vous j'ai retrouvé mes vingt ans ! Certes nous étions la mire des autres danseurs, mais diantre ! Si on ne peut plus s'amuser... Je vous laisse car hélas le contre-coup est là, je vais me reposer... Comme vous me l'avez proposé, je serai ravie de vous accompagner lors de l'une de vos sorties photo. Bien à vous,

Hélène

Mon très cher André,

Au fil du temps, notre amitié a pris une tournure que je pensais ne plus connaître. Lors de la danse, nos corps s'étaient rapprochés, nos regards croisés. Lors de la séance photo, vous m'avez révélé la jeune fille qui sommeillait en moi, par le regard que vous posiez sur moi et par vos paroles exquises à mes oreilles. Sachez que votre personnalité ne me laissait pas indifférente. Oserai-je vous avouer à mon tour quel tourment je ressentais si je ne vous trouvais pas dans la même pièce que moi. Et ce baiser ! Si charmant, si doux. Qui a dit qu'on ne rêvait plus à nos âges ? Le matin je me lève en pensant à vous, le soir j'espère rêver de vous... Que ne donnerais-je pour rester dans vos bras, à vos côtés, nous soutenant l'un l'autre ...

Hélène

Ma douce Hélène,

Oserai-je vous avouer, et m'avouer, que les mots qui me viennent, à vous lire, sont dépourvus de toute retenue. Je ne maîtrise plus ces sensations physiques et mentales qu'on appelle l'Amour et que j'ai failli connaître une fois. Mais à cet instant, je ne regrette pas de me livrer à vous. Je voudrais que rien ne nous empêche de passer à côté de ce

que la vie ose nous offrir. Maintes fois, j'ai voulu, vous dire ce que je ressentais, et il est grand temps de laisser parler mes sentiments. Tous mes sens sont en éveil et malgré l'âge, plus les jours passent et plus je rajeunis de me savoir pour quelque temps à vos côtés. Vous paraissiez frêle et j'étais au désespoir. Pourtant vous êtes le roseau de La Fontaine, je serai celui qui fortifiera cette terre pour que vous y anciez vos racines au plus profond, pour affronter ensemble, les éléments. Hélène, soyez ma maîtresse, mon égérie, mon inspiration, ma fougue. J'aimerais encore vous embrasser et sentir votre parfum qui m'enivre. Ne dit-on pas que l'union fait la force. Unissons-nous, pour tout ce qu'il y a de meilleur et faisons fi du pire et des convenances. Je vous aime.

André

Mon tendre André,
Votre déclaration me comble de bonheur !
Jusqu'à la fin de mes jours je chérirai le souvenir de cette belle rencontre et surtout cet amour que vous me portez. Promettez-moi de me tenir la main et de rêver ensemble face aux quelques années qui nous restent. Oui, restons côte à côte, prenons un nouveau souffle face à l'inéluctable... Mais surtout profitons l'un de l'autre et faisons de chaque instant que la vie nous offre une fête ! À mon tour je vous l'avoue : je vous aime.

Hélène

1^{er} Prix
Valérie ISSERT
ESCALL Biscarrosse
Ligue Nouvelle-Aquitaine

Cher papa,

M'adresser à toi de cette façon me procure un sentiment étrange d'inadéquation. « Cher » me semble démesuré, quant à « papa » il est vrai qu'à la maison, lorsque je voulais m'adresser à toi, je te rejoignais pour ne pas avoir à t'appeler. Mais nous ne nous sommes pas vus depuis quatorze ans ; aussi ai-je eu le temps de réfléchir et aujourd'hui, je souhaite te dire des choses. J'ignore si tu vas les entendre dans ton état mais cela me fera du bien.

Des quatre enfants que tu as eus avec maman, je suis la troisième, la seule désirée et programmée ; et je sais aussi que je suis ta préférée, maman me l'a assez souvent répété. Parce que je te ressemble physiquement, j'ai ton type slave ; et parce que j'ai hérité de ton hypersensibilité, de tes capacités intellectuelles, de ton goût prononcé pour l'image, ainsi que de la passion de maman pour la langue française et de sa bonne oreille musicale. Je suis même la seule de la famille à avoir bénéficié de surcroît de facilités pour le dessin. Papa, - ah ça fait vraiment bizarre, il faudra que je m'y habitue - je sais que j'ai été très dure avec toi, celle de la fratrie la plus en colère. Mais je vais t'expliquer pourquoi parce que je ne l'ai jamais fait.

Papa, outre cette préférence que je vivais comme une injustice envers mes frères et sœurs, tu as maltraité maman. Parfois tu lui tordais le bras jusqu'à la couler par terre, ou tu le lui pinçais, en serrant les dents de frustration ; et elle avait des bleus. Et ce qui était dur aussi, tu sais, c'est qu'elle détestait que je m'en prenne à toi pour la défendre, car j'étais encore plus agressive que toi. Elle détestait cela et j'étais devenue à ses yeux la plus *difficile* de ses enfants.

Néanmoins, le plus difficile à supporter pour moi était tes insultes et agressions verbales quotidiennes envers maman : d'une part parce qu'elle était française de souche, d'autre part parce que tu la trouvais trop grosse. Tu ne supportais pas de la voir manger du pain avec son beurre salé breton bien-aimé. Et moi, en tant que jeune fille, je m'identifiais à ma mère. Cette rébellion que j'ai eue contre toi, c'est *votre exemple* de dominant/dominé qui l'a engendrée. Maman te servait de défouloir au nom des Français lorsque ceux-ci te décevaient à la télévision, par leur ignorance des malheurs de l'Ukraine, par le simple fait même de confondre l'Ukraine avec une province de la Russie. Cela te rendait fou et tu criais pratiquement tous les jours.

Mais je dois reconnaître que tu savais te rattraper, et ne pas oublier la chance que j'ai eue de bénéficier d'une double culture : tu nous as enseigné l'ukrainien, et le *littéraire* s'il vous plaît, pas le langage paysan pourtant très répandu en Ukraine. Cette langue du début du XX^e siècle, héritée de tes propres parents : des gens instruits et raffinés, un père à la fois responsable en usine et résistant secret ukrainien. Tu as toi-même appris parfaitement le français !

En achetant votre maison en région parisienne, vous nous avez permis de participer activement à la vie en diaspora : nous avons appris énormément de chants populaires, nous avons monté un ballet et une chorale, nous allions aux bals aussi, nous connaissions donc toutes les danses de salon y compris la rapide *koloméïka* ukrainienne. Chaque année, nous nous rendions au camp d'été près de Vesoul, à celui d'hiver en Belgique, et à toutes les semaines sportives d'Europe, dans chaque pays, en alternance d'une année sur l'autre, organisés par les communautés ukrainiennes respectives. Et puis tu nous as permis de participer à cet unique séjour pour les jeunes Ukrainiens du monde entier, organisé à Rome pour fêter le millénaire du christianisme en Ukraine. Tu nous as offert de merveilleux moments et des souvenirs mémorables.

Les travaux dans la maison n'ont jamais été terminés. Mais chacun de nous a eu sa chambre et un grand bureau pour étudier. Nous n'avons manqué de rien. Tu nous as emmenés en voyage à l'étranger avec ton minibus Volkswagen aménagé ! Nous avons fait du camping sauvage un peu partout en Europe. Ces parenthèses te transformaient en te rendant heureux. Et nous sommes allés en vacances dans ta famille à Vinnytsia, où nous avons passé toutes nos journées dehors avec les petits voisins.

Maman disait toujours « Ce n'est pas la faute de votre père, il a beaucoup souffert en Ukraine et en Allemagne ». Certes ; mais je n'aimais pas du tout qu'elle le dise, car cela ne justifiait pas le fait que tu n'aies jamais voulu consulter un spécialiste pour te soigner. Aujourd'hui, c'est différent. J'ai eu le temps de comprendre que dans ton pays, le traitement des citoyens n'était pas le même que dans le nôtre, et j'ai pu apprécier à quel point le savoir-vivre et le respect mutuel étaient beaucoup plus développés au sein de nos institutions françaises. Alors j'ai compris que, par conditionnement, tu restais enfermé dans un système de défense.

Il est bon de rappeler ce que tu as subi. Comme le disait André

Malraux : « On ne peut juger sans comprendre et, lorsque l'on a compris, on ne peut plus juger. » Un journaliste américain, venu interviewer un tueur en série incarcéré, a même dit qu'avant de réclamer la tête d'un tel individu, nous devrions nous demander si nous aurions été meilleurs que lui à sa place, après avoir vécu la même vie. Et nous ne le saurons jamais !

Tu as survécu au *Holodomor*, le grand génocide par la faim organisé par Staline. Tu y as perdu une petite sœur. Ton père a été arrêté et fusillé lors de la Grande Terreur, tu avais onze ans et tu ne t'en es jamais remis. Tu es devenu *le fils de l'ennemi du peuple* et avec ta maman, ma *Babounia*, et ma tante Antonina, vous avez dû déménager souvent. *Babounia* et toi avez travaillé comme des hommes pour survivre. Les Allemands t'ont ensuite convaincu de venir gagner de l'argent dans leur pays, et tu t'es retrouvé *esclave de l'Est* en camp de travail forcé. Après deux tentatives d'évasion, tu as été mis en prison plusieurs jours, dans laquelle tu entendais les exécutions, en te demandant quand allait être ton tour. Puis tu t'es retrouvé en kommando concentrationnaire annexe de Buchenwald à Köln. Tu as souffert de froid, de faim, d'épuisement, d'invasion de poux, d'absence de latrines, et même d'une fièvre de grippe, que tu cachais en redoublant d'efforts pour ne pas qu'on t'achève. Un prisonnier te persécutait. Toi qui étais agnostique, tu priais Dieu en cachette et en pleurant pour que tout cela cesse. Et lorsque ton calvaire a pris fin, tu n'as plus revu ta famille pendant vingt-six ans car chacun croyait l'autre décédé.

Papa, j'ai une bonne et une mauvaise nouvelle pour toi.

La bonne, c'est que ça y est : cette reconnaissance que tu as attendue toute ta vie est enfin arrivée ! Les Français reconnaissent l'Ukraine, en tant que république à part entière avec une identité et une culture qui lui sont propres, ils savent qu'elle est convoitée et persécutée par sa voisine la Russie. Ils sont tous solidaires de tes compatriotes, ah si tu voyais cela, tu serais tellement heureux ! Des drapeaux bleus et jaunes trônent partout dans toutes les villes de France. Et d'Europe ! On accueille les Ukrainiens comme nos cousins : ils sont logés et aidés. Et la cerise sur le gâteau est que le *Holodomor* a ENFIN été reconnu comme génocide par l'Assemblée nationale !!!

La mauvaise nouvelle, c'est comment on y est arrivé... bah... tu sais quoi ? Laisse tomber.

Tu as fière allure sur cette photo, en uniforme de l'armée américaine qui t'a permis de travailler deux ans en son sein en France, et qui t'a ainsi évité la rafle des Ukrainiens par la police russe pour expédition en Sibérie. Philippe a bien fait aussi de faire apposer sur votre stèle l'écusson OST des *Ostarbeiters*, les esclaves de l'Est.

J'espère que tu as rejoint maman, envoyée au Ciel par la canicule de 2003, et que vous êtes tous les deux heureux ensemble car malgré tout, vous teniez l'un à l'autre. Mon pauvre papa, je ne t'aimais pas et je te l'ai fait sentir. Pendant des années, j'ai espéré pouvoir te pardonner un jour ; aujourd'hui, je suis venue sur votre tombe en espérant que c'est toi qui m'accorderas cette grâce. Cher papa, je te demande humblement et sincèrement pardon et j'espère que nous nous reverrons.

Ta fille *Sofietchka*.

Cimetière de Pleugueneuc, le 27 décembre 2025.

2^e Prix
Sophie CHARTRAIN
CELAR SPORTS Bruz
Ligue Ouest

Mon bourreau

Bravo, tu as gagné ! Ton entreprise de destruction a bien fonctionné...

Pourtant tout avait bien commencé ce printemps de 1969. Tu étais venu dans ma chambre d'hôpital accompagner ta cousine qui t'avait « trainé » là. Quand tu m'as vue, tu as été charmé. Tu as commencé à venir à la sortie de notre école pour me rencontrer, moi et mes seize ans, mon envie de vivre et mes projets.

Peu de temps après, nous avons commencé à nous fréquenter (comme on disait en ce temps-là), et ton humour, tes yeux bruns, ton sourire ont fait de moi ton amoureuse. Deux mois plus tard seulement, tu me demandais de t'épouser. Nous avons attendu deux ans avant de nous marier. Deux ans, au cours desquels quelques réflexions désagréables ne m'ont pas alertée sur ce qui pouvait advenir.

Je travaillais, tu étudiais, nous étions d'heureux mariés, mais... le regard d'un homme rencontré au hasard d'une rue te mettait en colère, tu pensais que je lui avais souri. Bien naïvement, mon cœur me disait que si tu étais un peu jaloux, c'est parce que tu m'aimais...

Des questions quand j'arrivais un peu en retard à la maison parce que mon travail l'exigeait. Tu as fini par venir me chercher au salon où je travaillais. Alors pour toi, j'ai changé d'emploi avec des horaires fixes.

Et puis notre premier enfant est arrivé, désiré, attendu avec bonheur. Un enfant, c'est un engagement important, plus important encore que le mariage, c'est une preuve d'amour, un gage de fidélité... Pas pour toi.

Quelques années plus tard et un autre enfant, lorsque tu as terminé tes études et trouvé un travail loin de nos familles, de nos amis, j'ai tout quitté pour te suivre. Tu as alors voulu que je cesse de travailler, que je reste à la maison, car avec un troisième enfant à venir, ce n'était pas raisonnable de travailler.

À partir de ce jour-là, je suis devenue « ta chose »... et le doute s'est installé en moi. Je passais mes journées à m'occuper des enfants et de la maison, je brodais tes chemises à tes initiales, te tricotais tes pull-over, m'arrangeant toujours pour n'avoir ni courses, ni obligation quand tu étais là, mais la moindre miette sur la moquette provoquait tes colères, tes réflexions, puis sont venus les coups... « Parce que c'était ma faute, parce que je te répondais, parce que je te tenais tête ; »

Pour tout le monde, tu étais un homme charmant, drôle, cultivé, intéressant, ayant de bons avis et de bons conseils, sachant plaisanter et s'amuser, mais pour moi, c'était Dr. Jekyll et Mister Hyde... Le

lendemain des coups, j'avais droit à tes pleurs, à tes regrets, à tes cadeaux, à tes promesses. Combien en ai-je reçu des « cadeaux coups de poing ? » Je ne sais plus.

Et puis, toi, le jaloux excessif, j'ai dû te partager avec une autre. « Normal, je suis perdu, c'est une passade, cela ne va pas durer ». Des heures à pleurer, des kilos perdus, des idées de suicide, Heureusement qu'il y avait les enfants. C'était ma bouée, mon ancre, mon espoir et ma fierté. Car toi, tu continuais à jouer « des coups et des cadeaux réparateurs », des « je viens et je repars » jusqu'au jour où... l'amour en moi a été remplacé par la peur, j'ai décidé de partir. Alors j'ai cherché un travail, mis de l'argent de côté en ouvrant mon propre compte en banque. Je me suis renseignée auprès d'un avocat et j'ai monté un dossier décrivant ma détresse. Tu ne vas sûrement pas me croire, mais un médecin homme a refusé de me faire un certificat attestant des bleus sur mon corps car je cite : « dans un couple quelquefois ça peut arriver ».

Mais j'y suis arrivée, autorisation de quitter le domicile conjugal pour « mesure d'urgence ». J'avais gagné, j'étais sauvée ! Mais pas tout à fait. Mes deux grands ont « préféré » rester au côté de toi pour ma propre sécurité. C'est donc l'âme partagée entre délivrance et tristesse que j'ai commencé une autre vie, seule avec ma fille. Pierre dans mon cœur, mais je n'ai pas « abandonné » mes garçons, comme tu l'as prétendu.

Durant tout le temps qu'a duré notre divorce que tu m'as « accordé », tes messages sur le répondeur de mon appartement, tes appels téléphoniques au bureau, ton « amour », plutôt ta haine criée, j'ai tout supporté. Alors, quand ma fille a quitté la maison, je me suis enfuie. Malgré les années qui s'étaient écoulées, la peur est revenue, peur que tu sonnes un jour à ma porte et que ce soit ma punition finale.

J'ai mis de la distance entre nous, interdisant à nos enfants de te donner la moindre nouvelle de moi. Aujourd'hui, plus de trente ans plus tard, je me rends compte que, dans le fond de mon cœur, demeure une blessure qui ne se refermera jamais, une tristesse qui teinte chacun de mes moments de joie. J'ai changé d'endroit plusieurs fois, changé de travail. J'ai travaillé comme une forcenée pour vivre, pour survivre, pour oublier.

Mais l'enfant que tu as fait à une autre pendant notre mariage a grandi, fait un enfant à son tour, et vous voir, toi, ta femme, ta fille et ta petite fille me rappelle trop ma naïveté et ma confiance aveugle.

Alors même si j'ai blindé mon cœur, si j'ai compris que tu étais un pervers narcissique doublé d'un jaloux maladif, je me demande encore

pourquoi tout ça.

Rassure-toi, tu as su éliminer de moi l'insouciance, cette insouciance qui donne aux choses de jolies couleurs. Et la confiance en moi, aux autres m'apparaît comme bien trop dangereuse.

J'étais une jeune fille pleine d'espoir, d'avenir, de projets, de bonheur. Aujourd'hui je suis une femme qui doute et se protège.

Voilà ton œuvre. Réjouis-toi car bien que les années aient passé, je ne serai plus jamais cette jeune fille là. Et la peur de toi demeure...

3° Prix

Blandine BOURDIN
ESCALL Biscarrosse
Ligue Nouvelle-Aquitaine

Arts de la scène

À la fin, le bonheur

Synopsis :

Un homme atteint de la maladie d'Alzheimer voit sa femme, par amour pour lui, lui créer l'instant de sa vie qu'il aurait dû vivre, et qui lui était destiné avant l'évènement qui a malheureusement changé sa vie.

Musiques :

Smetana, *Vltava (La Moldau)* ; Paganini, *L'istesso tempo* opus 43, variation 23 ; *Melancholy man* des Moody Blues ; *Les Quatre saisons* de Vivaldi. Fin de pièce : Smetana, *Vltava (La Moldau)* ou Bourvil, *La Tendresse*.

Décor : sobre

Trois cadres imposants, vides, de tailles différentes en fond de scène. Le premier à jardin, plus petit, correspond au début de la maladie, celui du centre, le plus grand, correspond aux changements de comportement et à la période la plus difficile. À cour, celui de taille moyenne qui correspond à la fin de vie et à la perte totale de mémoire, voire d'autonomie. Une chaise, d'abord placée devant le petit cadre, et qui, au fil de la pièce, sera déplacée devant le cadre central, puis pour finir sur le dernier cadre à cour. La femme jouant la maladie masquée s'y assoira au début de chaque changement d'évolution de la maladie. C'est le métronome de la pièce, elle sera le symbole de la maladie qui avance. Une seconde chaise milieu de scène, à cour, où l'acteur sera assis.

Un bureau ou une petite table, sur laquelle seront posés un PC et une mini-enceinte, d'où partiront toutes les musiques lancées soit par Michèle, soit par Émile.

L'éclairage serait à minima, mais pourrait être lancé aussi de la scène. Dans ce cas, la petite table serait remplacée par un bureau.

Personnages :

- Le mari
- La femme
- La maladie

ACTE 1

Musique : Smetana, *Vltava (La Moldau)*

Noir total, la musique de début de scène commence. Lumière bleue, sur le décor.

La musique baisse progressivement puis s'arrête

Plein feu

Musique de fond Aznavour Hier encore

Émile entre en scène, chante et danse sur Aznavour, hier encore et s'occupe de remettre en place certains objets, prend son cahier, va chercher un stylo, ses lunettes, puis il s'assoit.

La musique s'abaisse puis s'arrête. Il vérifie et annote le dernier pré-inventaire de la boutique.

ÉMILE - *(il suit avec son crayon, ce qu'il lit)*

Visserie, peinture, les outils à main, l'outillage électrique divers, ustensiles ménagers, ustensiles de cuisine, casseroles, faitouts, poêles, ok *(il feuillette les autres pages, à la recherche d'un article)*

Mais où est passé le piano de cuisson Lacanche. *(Le trouvant)*

Ah, le voilà. À lui seul c'est quand même plus de 7 000€ dans la valeur de mon stock. À ce propos *(il va à la fin de son cahier où sont inscrites les réservations de commande)* je n'ai toujours pas l'acompte du client, pour le piano. Normal qu'il soit compté dans l'inventaire. Faut absolument que je le recontacte, il faut qu'il parte rapidement.

(Il revient à l'inventaire et continue sans lire à faire défiler les pages, puis finit la dernière page oralement)

Autant de références pour une valeur de... Ah, oui quand même !

Musique de Paganini en fond

(La femme apparaît, avec un calendrier dans les mains. Elle l'embrasse sur la tête et jette un œil à ce qu'il fait)

MICHÈLE - Encore dans tes chiffres !

(Il lui montre le cahier)

ÉMILE - Toute ma vie est dans ce cahier.

MICHÈLE - Tu as un logiciel à ta boutique qui fait tout ça à ta place.

ÉMILE - L'informatique n'est pas infaillible. La confiance, n'excluant pas le contrôle, il faut parfois recompter.

(Elle se rapproche et se place derrière lui, l'entourant de ses bras)

MICHÈLE - Je comprends que ce soit une étape importante pour toi, mais il faut penser à la suite.

ÉMILE - Justement ! (*Pointant du doigt son cahier*) J'y pense.

D'ici la vente, il faut donner une belle image de la boutique au futur repreneur !

MICHÈLE - Pour ça, je suis d'accord avec toi. Je parle d'après.

(*Lui fait signe avec le doigt qui tourne sur sa tempe, comme pour lui indiquer de réfléchir*)

ÉMILE - Après ?

MICHÈLE - Il va y avoir un autre bouleversement dans ta vie. Dans notre vie.

ÉMILE - (*lui joue, avec humour, le rôle de celui qui ne sait pas*)

Lequel ?

MICHÈLE - (*prenant ça, elle aussi avec humour*)

Comme moi, tu seras un retraité. Un retraité heureux car...

(*Elle danse et fait un ballet avec comme partenaire, son calendrier*)

Dans quelques mois...

Le volume de la musique augmente

Un déménagement. (*Elle danse, et virevolte au gré de la musique*)

ÉMILE - (*la caricaturant, Il se lève et se met aussi à danser, en imitant ses mouvements, comme un clown, dont il a souvent endossé le costume pour des parodies improvisées*)

Un déménagement.

MICHÈLE - Une nouvelle installation.

(*Ils dansent tous les deux, sans tenir compte l'un de l'autre*)

ÉMILE - Une nouvelle installation.

MICHÈLE - Dans cette belle région de la Suisse normande.

ÉMILE - Dans cette belle région de la Suisse normande.

(*La musique baisse puis s'arrête*)

(*Elle s'arrête de danser et le regarde*)

MICHÈLE - Tu te moques ?

(*Lui, continue de danser, pour parfaire la caricature, en faisant le clown*)

ÉMILE - Tu te moques ?

MICHÈLE - Je confirme. Tu te moques.

(*Il s'arrête de danser*)

ÉMILE - (*riant*) Si peu.

(Elle va chercher sa tablette et lui montre les photos de la maison qu'ils ont achetée)

MICHÈLE - Au lieu de faire continuellement le clown, sois sérieux pour une fois. Tu n'as pas changé d'avis ?

(Il regarde les photos qui défilent sur la tablette)

ÉMILE - Pour la maison ?

MICHÈLE - Pour la maison, pour changer définitivement d'environnement. Redémarrer une nouvelle vie !

ÉMILE - J'ai attendu 40 ans, je devrais pouvoir encore attendre, disons 24 sem...

(Elle le coupe)

MICHÈLE - 24 ?

ÉMILE - 24 semaines.

MICHÈLE - Tant que ça !

Un temps

(Il fait mine d'avoir un doute)

ÉMILE - Attends !

(En faisant le clown style mime Marceau, il va à la table, prend un stylo, une feuille et commence à poser l'opération)

Oui, c'est bien ça. *(Moqueur)* Tu te rends compte.

MICHÈLE - Non ! Quoi ?

ÉMILE - Tu m'as fait peur.

MICHÈLE - À quel propos ?

(Montre la feuille)

ÉMILE - J'ai la confirmation. 24 semaines ça fait approximativement 6 mois. *(Il rit)*

MICHÈLE - C'est malin. Tu te moques encore.

ÉMILE - Je ne me moque pas, je te taquine, c'est différent.

MICHÈLE - Je te rappelle, que jusqu'à il n'y a pas si longtemps, j'étais prof de math, et que même retraitée, je n'ai pas perdu de mes facultés.

ÉMILE - Justement ! Je me permettais juste d'effectuer une légère vérification.

MICHÈLE - Et tu trouves ça drôle ?

ÉMILE - Drôle ? Non ! Mais de voir ta tête, alors là, oui, je trouve cela même hilarant.

MICHÈLE - (*elle se tient de manière stricte*)

J'ai tellement hâte de quitter cet endroit et que l'on rejoigne cette maison dont on a eu un coup de cœur, que j'ai le sentiment que les jours s'allongent et même que le temps se fige parfois.

(*Il s'assoit.*)

ÉMILE - (*avec humour*) C'est toi ou le temps qui est figé là ?

MICHÈLE - Je suis naturelle.

ÉMILE - Oui, naturellement figée. (*Il rit*)

MICHÈLE - Parce que toi, plié en quatre sur ta chaise, tu ne fais pas figé ?

(*Il s'écarte de la table avec sa chaise*)

ÉMILE - Tu as raison, figé et surtout rouillé.

MICHÈLE - Toi comme moi, aurions besoin d'exercice.

ÉMILE - Il faudrait que l'on se remette à des activités sportives douces. On n'essaierait pas le yoga ?

MICHÈLE - Pourquoi pas ! Des activités en commun sans regarder le calendrier pour savoir s'il on est sportivement compatibles. Le bonheur !

(*Elle rit*)

ÉMILE - Tout arrive à qui sait attendre.

(*Il sourit*)

MICHÈLE - (*théâtrale dans son jeu*)

On va commencer une nouvelle vie. Il faut clore ce chapitre et on va le faire ensemble.

ÉMILE - Parfaitement ! Fini, les casseroles, les faitouts, et autres produits ménagers d'antan, aussi performants soient-ils.

(*Il mime, tous ces articles dans un grand one man show*)

Bonax, la lessive qui lave un max. Vous mangez comme un cochon, Starwix, le savon au fiel de bœuf sauvera la situation. Décap'tout, du sol au plafond, il décape tout, même ce qu'il ne faut pas.

MICHÈLE - (*elle rit à cette démonstration*) Je me rappelle, un jour où j'étais passé te voir après mes cours, te voir renseigner une dame sur l'adresse qu'elle cherchait et la voir repartir avec un grand sourire et deux paquets de Décap'tout. Tu es le meilleur commercial que j'ai connu...

ÉMILE - C'était un produit, si tu n'avais une combinaison de survie, tu pouvais mourir par les émanations qu'il dégagait. À chaque fois que

j'en vendais un, je ne sais pas pourquoi, je ne revoyais plus la personne qui me l'avait acheté.

MICHÈLE - Tu sais quoi (*en fouillant dans ses poches, à la recherche de son porte-monnaie*), à t'écouter, (*avec un grand sourire*) j'étais presque prête à t'acheter un produit.

ÉMILE - (*il mime, le fait de vendre le produit*) C'est pour toi ou pour offrir ? Je vous fais un paquet cadeau ? (*Ils rient tous les deux*)

ÉMILE - Fini les impératifs dus au magasin, à tes cours particuliers. Tu pourras enfin, m'initier à la déco extérieure, et arborer avec moi, les 1500 mètres carrés de terrain, car il va y avoir de quoi faire. Ça va changer des trois balconnières de l'appartement.

MICHÈLE - Je te rappelle que tu m'as laissée carte blanche sur ce sujet.

ÉMILE - C'est vrai, c'est le deal ! M'initieras-tu, malgré tout, à l'art de la plantation.

MICHÈLE - On arborera ensemble. Delphinium, dipladénia, désespoir du peintre.

ÉMILE - Stop ! Tu m'as sorti tellement de noms savants, que je m'y perds un peu.

MICHÈLE - J'ai appris depuis. C'était le deal. (*Elle rit*)

ÉMILE - Ce que j'en retiens, c'est qu'il faut que ça commence par un « D » pour que ça pousse.

(*Riant*)

MICHÈLE - C'est certain que ça va changer, de tes fameux géraniums lierres.

ÉMILE - Là ! C'est toi qui te moques.

MICHÈLE - Si peu. Deux semaines à réfléchir à ce que tu allais planter, pour qu'au bout du compte, tu choisisses comme chaque année les mêmes fleurs.

ÉMILE - J'étais indécis.

MICHÈLE - Je confirme indécis sur la couleur. (*L'imitant, avec le doigt sur la bouche*) J'hésite, des roses ou des rouges. (*Elle rit*)

ÉMILE - Je confirme tu te moques.

MICHÈLE - Je me rappelle ce que disait Francine, la boulangère.

ÉMILE - Qu'est-ce qu'elle disait ?

MICHÈLE - Elle disait « Ah, ça y est, on voit qu'on arrive aux beaux jours, votre mari à replanté ses fameux géraniums lierres ».

ÉMILE - Et alors ?

MICHÈLE - Ses « FAMEUX » géraniums, ça veut tout dire.

ÉMILE - Dire quoi ?

MICHÈLE - Que tu aimes le changement, mais dans la continuité.

ÉMILE - Oui, mais bientôt, tout ça va changer.

MICHÈLE - J'y compte bien. Nous allons mettre tout cela en application. (*En prof de math qu'elle était, elle insiste sur les premiers mots*)

En somme ! Construire notre paradis.

ÉMILE - En partie, grâce à toute cette harmonie dont tu es l'instigatrice. À ce nouvel environnement qui nous attend, et dont tu as imaginé les moindres détails pour faire de cet endroit un véritable cocon. Tu te projettes pour nous deux, et pour cela je te remercie mille fois, car je n'aurais pas été capable d'avoir ton esprit de création.

MICHÈLE - C'est vrai que ça me plait de nous préparer ce petit nid douillet.

ÉMILE - Tu es douée, et je m'y vois déjà.

MICHÈLE - (*lui désignant la tablette*)

Ce sera mieux en vrai.

ÉMILE - (*regarde la tablette*)

Tu en parles si bien, qu'on s'y voit déjà.

MICHÈLE - On fait une bonne équipe.

ÉMILE - Oui ! On est complémentaires et indivisibles.

(*Elle sort et fait tourner le calendrier pour avancer dans le temps*)

(*Elle sort*)

Musique de Paganini

(*Il est assis et lit son journal, quand elle entre dans la pièce, prend son balai et commence à nettoyer.*)

La musique baisse, puis s'arrête. (*Il baisse son journal, pour la regarder, étonné*)

ÉMILE - On mange quoi à midi ?

MICHÈLE - (*étonnée par la question*) On sort de table.

ÉMILE - Ah d'accord ! Bonjour l'esprit de groupe. J'espère que c'était bon, et que tu t'en es mis plein la gueule.

MICHÈLE - (*elle ne comprend pas sa réaction et ne sait si c'est de*

l'humour ou la réalité) Mais enfin...

ÉMILE - *(replonge dans son journal)*

Non, ce n'est pas grave, je mangerai ce que tu as bien voulu me laisser.

MICHÈLE - *(elle le regarde étonnée, et cherche à comprendre)*

Tu étais avec moi.

ÉMILE - *(redresse la tête)*

Où ça ?

MICHÈLE - À table, tout à l'heure.

ÉMILE - Bien sûr, appelle-moi « con », si j'avais mangé, peux-tu m'expliquer pourquoi j'aurais encore faim ?

(Elle se rend compte que quelque chose a changé chez lui, mais malgré tout, tout en étant perplexe sur sa réponse, elle essaie de prendre ça avec humour)

MICHÈLE - Tout simplement, parce que tu cherches une bonne raison pour grignoter un peu plus.

ÉMILE - *(il prend son portable)*

Pas grave, je vais me faire un Delivroo.

MICHÈLE - Excellente idée.

ÉMILE - Tu trouves ? C'était mauvais à ce point à midi.

(Il commence à chercher le numéro, mais n'y arrive pas)

MICHÈLE - *(elle sourit, mais avec un léger doute qui s'installe)* Un problème ?

ÉMILE - Foutue technologie, tu es pisté toute la journée avec ces appareils, tu as besoin de commander en urgence et là, tu ne retrouves plus rien.

MICHÈLE - Que cherches-tu ?

ÉMILE - Le numéro de téléphone ?

MICHÈLE - Celui de Delivroo est dans tes favoris ?

ÉMILE - Qui ça ?

MICHÈLE - Tu voulais faire une commande.

ÉMILE - Une commande ? *(Il lève la tête et se met à chercher)*... À qui ?

MICHÈLE - *(étonnée)* Ben !

ÉMILE - Je verrai ça plus tard. *(Il range son téléphone, s'assoit et prend son journal)*

MICHÈLE - Tu n'as plus faim ?

ÉMILE - (étonné) On sort de table.

(*Michèle comprend que quelque chose ne tourne pas rond*)

(*Elle sort et fait tourner le calendrier pour avancer dans le temps*)

Noir

ACTE 2

Cadre 1

La maladie s'assoit sur la chaise au cadre 1

Lumière bleue

LA MALADIE - Nous avons fait connaissance, un beau matin de juin. La nature était à son apogée et moi, au meilleur de ma forme. J'avais déjà commencé mon œuvre. Lui s'était laissé faire, sans pudeur, dans l'anonymat des rencontres qu'on pense improbables. (*S'adressant à Michèle*) Penses-tu pouvoir m'empêcher de faire mon œuvre ? Crois-tu que tu seras un obstacle. D'abord laxiste, tu es devenue suspicieuse, à chercher les raisons de son changement d'attitude, ses premiers oublis, ses premières défaillances. Je ne t'avais pas comptée dans mon projet funeste. Nous sommes désormais trois dans la danse. Je vais devoir en tenir compte et agir en conséquence, mais j'aurai toujours une étape d'avance.

MICHÈLE - (*debout face public, elle s'adresse à la maladie*)

Tu es encore plus surnoise que je ne le pensais. Comme à ton habitude, tu agis dans mon dos en te disant que je ne pourrais faire face, mais, j'ai d'autres armes pour l'aider à surmonter cette maladie que tu as insidieusement disséminée dans sa tête. Je suis une rebelle, et la rébellion je vais la mener avec lui, contre toi.

(*Il entre en scène, et s'assoit pour lire son journal*)

Je vais mettre en place tout un protocole, avec des exercices cognitifs pour sa mémoire. Je serais toujours là, pour ralentir ton avancée et être près de lui pour le guider et passer ces étapes.

Un temps

(*Elle s'active sur scène en chantonnant, encore plus décidée et vaillante*)

ÉMILE - 20 000 manifestants pour la suppression des aides à la culture. Ils ont raison, la culture c'est le fondement même du savoir.

(*Il regarde les autres articles et s'arrête au même. Pendant ce temps*)

elle s'occupe et chantonne)

20 000 manifestants pour la suppression des aides à la culture. Ils ont raison, la culture c'est le fondement même du savoir.

(Il regarde les autres articles et s'arrête au même)

20 000 manifestants pour la suppression des aides à la culture. Tu te rends compte.

(Elle s'arrête de chantonner)

MICHÈLE - Oui ! *(Avec le sourire)* Si j'ai bien compté, il y avait 60 000 personnes à cette manifestation.

ÉMILE - Quoi ? *(Il baisse son journal)*

MICHÈLE - Si je te suis, ça fait 60 000 personnes dans la rue.

(Interloqué)

ÉMILE - Bonjour Madame.

MICHÈLE - *(avec un sourire)*

Bonjour Monsieur.

(Elle passe le chiffon sur le meuble et les livres)

ÉMILE - Vous en avez pour longtemps ?

MICHÈLE - De quoi parles-tu ?

ÉMILE - Parce qu'on se tutoie maintenant !

MICHÈLE - *(avec empathie)* Émile ! C'est moi

ÉMILE - C'est moi aussi, ce n'est pas pour autant que je vous tutoie.

MICHÈLE - Je suis Michèle.

... (Il la regarde avec un sourire, puis chantonne sur la chanson des Beatles)

ÉMILE - Michèle my belle, since l'm going on to gate away my Michèle

MICHÈLE - C'est une belle approche.

ÉMILE - Je crois que j'ai connu une Michèle dans le passé, mais elle n'était pas femme de ménage.

MICHÈLE - Mais je ne suis pas femme de ménage.

ÉMILE - Mais si, voyons !

MICHÈLE - Mais non.

ÉMILE - Ben si, c'est comme ça qu'on appelle les personnes qui ont un chiffon ou un balai dans les mains !

MICHÈLE - Ce n'est pas aussi simple que tu sembles le penser.

ÉMILE - Toutes les femmes de ménages sont des femmes.
Vous êtes une femme.
Donc vous êtes femme de ménage.

MICHÈLE - Tu es d'un syllogisme parfois, qui me dépasse.
(Il la regarde sans comprendre)

ÉMILE - Ce qui me dépasse, c'est que je ne saisis pas tous les mots que vous employez.

MICHÈLE - Je suis Michèle.

ÉMILE - Ça, je le sais déjà, vous vous répétez, où pire vous perdez la mémoire. Vous savez que c'est une maladie qui touche un million de français.

MICHÈLE - *(elle va, elle vient)* Si tu savais comme je le sais.

ÉMILE - Ça fait deux fois que vous me tutoyez, alors que je ne le supporte pas. Faut vous ressaisir, rien n'est fatal, il faut anticiper.

MICHÈLE - Si j'avais pu anticiper, mais je dis ça, qu'est-ce qu'on peut faire contre elle ?

ÉMILE - Qui ça "elle" ?

MICHÈLE - La maladie.

ÉMILE - Vous n'êtes pas très optimiste, pour une femme de ménage.

MICHÈLE - Émile.

ÉMILE - *(regarde autour de lui)*
C'est à moi que vous vous adressez ?

MICHÈLE - Émile, il n'y a que toi et moi ici.

ÉMILE - *(après un temps)*
Je n'ai pas le souvenir de vous connaître. Vous êtes ?

MICHÈLE - Ta femme.

ÉMILE - *(souriant à nouveau)*
J'aime les personnes qui ont de l'humour.

MICHÈLE - Je le sais.

ÉMILE - Depuis quand ?

MICHÈLE - Depuis quand quoi ?

ÉMILE - Qu'on est censé être ensemble, enfin je veux dire mariés ! On est mariés ?

MICHÈLE - Tu exagères.

ÉMILE - Pas du tout, je me renseigne, c'est tout.

MICHÈLE - Tu as déjà toutes ces informations.

(Il feuillette son journal)

ÉMILE - Quelle page ?

MICHÈLE - Ce n'est pas dans le journal.

ÉMILE - Ah bon ! Vous l'avez déjà lu ?

MICHÈLE - J'aurais du mal, tu ne le lâches pas depuis trois jours !

ÉMILE - J'ai une photo d'elle.

MICHÈLE - De qui ?

ÉMILE - D'une femme... De ma femme, parce que je sais...

MICHÈLE - Tu sais quoi ?

ÉMILE - Vous allez voir, que la ressemblance n'est pas frappante.

(Il cherche dans sa poche ou son portefeuille, sans la trouver)

MICHÈLE - Tu ne confonds pas avec celle accrochée sur le frigo ?

ÉMILE - Pas du tout, *(désignant sa tête)* elle est là !

MICHÈLE - Je n'en doute pas un instant.

(Elle s'affaire)

(Il continue à regarder dans son portefeuille, puis la regarde à nouveau)

ÉMILE - Qu'est-ce que vous faites chez moi ?

MICHÈLE - ... *(avec un sourire entendu)* Le ménage.

ÉMILE - Ah, vous voyez !

MICHÈLE - Non, quoi ?

ÉMILE - Vous venez de dire que vous étiez la Michèle de la chanson qui fait le ménage.

MICHÈLE - Ce n'est pas tout à fait ce que j'ai dit.

ÉMILE - Vous avez intérêt à ce que ce soit nickel, parce que celle qui dirige l'établissement est assez stricte sur le sujet.

MICHÈLE - Je le sais, on ne peut mieux.

ÉMILE - Et vous faites ça chez tout le monde

MICHÈLE - Uniquement chez nous.

ÉMILE - Pardon, chez moi. Vous, vous n'êtes là que pour faire le ménage, comme chaque jour de la semaine, dimanche compris.

(Un silence s'impose, pendant que Michèle regarde avec tendresse Émile)

MICHÈLE - Tu vois, tu te souviens.

ÉMILE - Il ne manquerait plus que j'oublie. Je fais celui qui oublie, pour vous tester.

MICHÈLE - Ah bon !

ÉMILE - Je vous teste depuis le début pour voir comment vous réagissez.

MICHÈLE - Je réagis comment ?

ÉMILE - Bizarrement !

MICHÈLE - Bizarrement ?

ÉMILE - Vous avez un comportement qui n'est pas naturel.

MICHÈLE - Qu'est-ce qui n'est pas naturel ?

ÉMILE - Je n'ai pas confiance en vous.

MICHÈLE - De quoi, as-tu peur ?

ÉMILE - Vous pourriez en profiter.

MICHÈLE - (*avec tendresse*) C'est plutôt toi, qui a profité de moi, et avec mon accord...

(*Elle sourit*) Pour des moments plutôt mémorables.

ÉMILE - Profiter de ma gentillesse, pour me voler.

MICHÈLE - Te voler quoi ?

ÉMILE - Peu importe. Mes souvenirs. Vous me faites monter la tension, et du coup, ça me brouille l'esprit.

MICHÈLE - Il suffirait que je te rappelle, quelques bons moments de partage, pour mettre en évidence le contraire de ce que tu viens d'évoquer.

ÉMILE - Vous parlez comme un livre. Vous n'avez jamais été femme de ménage à la Bibliothèque Mitterrand par hasard. Ceci expliquerait cela.

MICHÈLE - Une belle bibliothèque, (*lui désignant le salon*) il y en une dans le grand salon.

ÉMILE - (*regarde dans le sens indiqué*) ça vous arrive de lire ?

MICHÈLE - Parfois.

ÉMILE - Vous lisez quoi comme auteur.

MICHÈLE - Un peu de tout, mais (*le désignant du doigt*) c'est surtout mon mari, qui lisait beaucoup... pardon, qui lit encore, parfois.

ÉMILE - C'est comme ici, (*désignant la même pièce de la main*) il y a une grande pièce dédiée aux livres. Vous verriez, c'est impressionnant, on se croirait dans une... (*il cherche le mot*) dans une...

MICHÈLE - Une librairie ?

ÉMILE - Voilà ! Vous m'avez encore coupé la parole, mais c'est bien ça.

MICHÈLE - Et toi, quel genre de livres aimes-tu ?

ÉMILE - (*réfléchissant*) Tout dépend de mon humeur, et de... (*un temps*) je crois que mes préférés sont... comment s'appelle-t-il déjà... Ah oui, j'adore la prose de Laurent Baffie dans... *Les Fleurs du mal*..., la gaieté et l'ironie de Houellebecq dans... « Anéantir ». Il y en a un autre aussi que j'aime bien, c'est... On l'a vu récemment à la télé. C'est... Baudelaire. L'autre jour il a exposé sa dernière pièce, « Toc-toc » c'était drôle. Il n'a pas sa langue dans sa poche.

(*Elle prend la carafe d'eau et lui en propose*)

MICHÈLE - Un verre ?

ÉMILE - Je ne bois pas d'alcool.

MICHÈLE - Voyons, tu vois bien qu'il n'y a pas d'alcool là-dedans.

ÉMILE - Dans une belle carafe comme ça, ça ne peut être que de l'alcool.

MICHÈLE - C'est juste de l'eau. Il faut boire.

ÉMILE - Fut un temps l'eau comme vous dites était en bouteille en plastique.

MICHÈLE - Juste un verre pour te rendre compte.

ÉMILE - (*en colère, il se lève*)

Mais arrêtez ! Arrêtez d'essayer de me soudoyer avec tout et n'importe quoi. Vous voulez me saouler. Je ne vous connais pas, et vous profitez de l'instant où je suis seul, pour me... Pour me... Pour me... (*Pendant ce temps, elle sera venue se mettre derrière lui et l'entoure de ses bras*)

MICHÈLE - Chut. Ce n'est pas grave, on remet ça à plus tard.

(*Il se retourne vivement vers elle et l'aperçoit*)

ÉMILE - (*rassuré*) C'est toi !

MICHÈLE - Qui croyais-tu que c'était ?

ÉMILE - À un moment, j'ai eu l'impression que quelqu'un me harcelait.

MICHÈLE - Personne te harcèle. Regarde, il n'y a que de la bienveillance.

ÉMILE - (*apaisé*) Si tu le dis.

MICHÈLE - On est bien ici, non ?

ÉMILE - (*s'écarte d'elle*) Faut que j'y aille !

MICHÈLE - Où ?

ÉMILE - Chez moi, justement.

MICHÈLE - Tu n'es pas bien ici ?

ÉMILE - J'ai horreur des endroits inconnus, même si je le trouve sympa.

MICHÈLE - On pourrait peut-être y rester.

ÉMILE - Et pour qu'elle raison ?

(*Elle vient derrière lui et l'entoure de ses bras*)

MICHÈLE - Pour parler de la Michèle que tu as connue.

(*Elle chante*)

Michèle, my belle, since l'm going on to gate away my Michèle

ÉMILE - J'espère que ce n'est pas votre métier, parce qu'il y a encore du boulot pour être dans le ton.

MICHÈLE - Tu trouves ?

ÉMILE - Vous ne voulez pas en essayer une autre ?

MICHÈLE - Une autre quoi ?

ÉMILE - Une autre chanson ?

MICHÈLE - Avec plaisir, laquelle ?

ÉMILE - Il est beau mon poisson, il est frais !!... Vous avez un peu la même tessiture que celle que j'entends de ma fenêtre, le jour de marché.

MICHÈLE - Merci ! On va garder le côté positif des choses. Tu sais qu'il y a un marché et une vendeuse de poissons !

ÉMILE - Oui !

MICHÈLE - Tu n'as pas d'autres questions ?

ÉMILE - Non !

(*Un temps, regardant autour de lui*)

ÉMILE - Si ! Je veux juste savoir où je suis !

MICHÈLE - Chez toi, enfin chez nous.

ÉMILE - Faut savoir, c'est chez vous ou chez moi, parce que ce n'est pas la même chose.

MICHÈLE - D'après toi ?

ÉMILE - (*regardant tout autour, réfléchissant puis...*) Chez vous. ...
(*Regardant à nouveau en se déplaçant dans la pièce*)

Euh, non chez moi. (*Perdu*) Je... Je suis indécis.

MICHÈLE - Il y a quelques indices qui devraient t'orienter.

(*Regardant à nouveau, en se déplaçant dans la pièce*)

ÉMILE - Il y en a peu, où il y en a trop, du coup, je ne sais plus.

MICHÈLE - Bien entendu.

(*Lui montrant la direction de la bibliothèque*)

Là-bas, il y a tes auteurs préférés et les livres que tu adores. Vas voir, ça va te remémorer certaines choses.

ÉMILE - (*regarde autour de lui*)

Sans te vexer, j'ai du mal à bien voir les choses, je ne sais pas si c'est moi ou toi qui minimises, mais tu conviendras qu'il est plutôt sobre cet appartement, on ne risque pas de se cogner contre les meubles. (*// s'assoit*)

MICHÈLE - Tu n'as jamais aimé, les pièces chargées.

ÉMILE - Trêve d'arguments ! Je ne vais pas accueillir sous mon toit, la première Michèle venue, juste parce qu'elle porte un prénom commun à toutes les femmes et qu'elle chante une chanson dans une langue que personne ne connaît.

MICHÈLE - (*désavouant de la tête*)

Toutes les femmes ?

ÉMILE - Au moins les femmes de ménage.

MICHÈLE - Au fond, je te dis ça, mais je loge déjà ici.

ÉMILE - Quoi !

(*Il se lève*)

Vous squattez chez moi !

(*Regarde partout, puis désorienté*)

Si c'était vrai, je m'en serai aperçu.

MICHÈLE - Mais non, c'est comme ça, et depuis vingt-huit ans. Tu vois, ça date.

ÉMILE - Bon, vous avez gagné.

MICHÈLE - Gagné quoi ?

ÉMILE - Ok. J'accepte...

MICHÈLE - Que tu me loges !?

ÉMILE - Que vous me tutoyez.

(*Elle sort*)

ÉMILE - Mais pas question, de vous loger. Vous m'entendez ?

(Elle sort et fait tourner le calendrier pour avancer dans le temps)

Musique de Paganini - Lumière bleue

(Émile vit dans un éternel présent, sa mémoire malade effaçant au fur et à mesure beaucoup des événements qu'il vit. Alors pour les fixer, il les écrit. Elle raconte.

Il prend son cahier et vient s'asseoir. Il commence à écrire et lit à haute voix les mots qu'il pose sur le papier.)

ÉMILE - *(résumé de ce qui s'est passé avant, il a chanté, rit, regardé des photos)*

(Il l'exprime sur le papier)

Aujourd'hui, j'ai profité de cette journée, pour sortir. Je suis allé seul, chez le boulanger. J'ai mis ma casquette à cause du soleil. J'ai acheté ce l'on m'avait écrit sur un papier. J'ai lu un peu, et j'étais bien. Je voulais chanter, mais je ne connaissais pas ce qui passait à la radio. Je ne veux pas oublier ce que j'aime, je l'écris pour fixer les événements qui s'échappent.

...

1^{er} Prix

Charles LAQUEILHE
CSA Jayat Versailles
Ligue Île-de-France

De por(t)... En por(c)...

Une femme seule en scène.

Puis arrive un homme.

A=homme B=femme

A - Bonjour madame

B - Bonjour monsieur.

A - Vous attendez le bus ?

B - Oui, je vais au port, je travaille au port... Et vous ?

A - Moi, je travaille dans le porc.

B - Ah !... depuis longtemps ?

A - Ça fait plus de 20 ans.

B - Ah bon !!... Moi je travaille au port depuis 10 ans et je ne vous ai jamais vu.

A - C'est que je travaille dans le porc... mais pas au port.

B - Comment peut-on travailler dans le port sans être au port ? Je ne comprends pas.

A - Le travail dans le porc ne se fait pas forcément dans un port, il peut se faire n'importe où.

B - Quand même, qui dit port, dit mer !! S'il y a un port il y a une mer.

A - Évidemment, chaque porc a une mère.

B - Vous en convenez !!

A - Bien sûr, et chaque mère a en général plusieurs petits porcs.

B - Oui mais, Il y a aussi de gros ports vers la mer.

A - Non, quand ils sont gros, ils ne sont plus vers la mère !

B - Comment un port peut-il quitter la mer !!

A - On le déplace, pour favoriser son développement, pour qu'il grossisse plus vite.

B - Je ne comprends pas !

Mais dites-moi : quel est votre travail dans le port ?

A - Le commerce... le commerce des porcs.

B - Vous faites le commerce des ports ?

A - Oui, mon travail c'est de les vendre.

B - Vous vendez... nos ports français ?

A - Uniquement les porcs français, c'est ma priorité

B - Non mais j'hallucine !! Alors vous vendez le patrimoine !!

A - Les porcs au patrimoine... il ne faut pas exagérer...

B - Et je parie que vous les vendez au Qatar ou aux Émirats Arabes ?

A - Vous plaisantez ! Proposer des porcs au Qatar ou aux Émirats, on risquerait l'incident diplomatique...

B - Je ne vois pas pourquoi... Alors, à qui vous les vendez ?

A - Aux Russes, aux Chinois...

B - Aux Chinois !!... Les Chinois qui ont déjà acheté des vignobles dans le Bordelais et l'aéroport de Toulouse, maintenant voilà qu'ils achètent nos ports...

A - Mais Il faut s'en réjouir. Et le ministère de l'Économie nous encourage. C'est une rentrée de devises.

B - Évidemment !! Le fric, toujours le fric.

A - Mais, c'est bon pour la balance commerciale et aussi pour les paysans bretons.

B - Les paysans ! Ils s'en foutent pas mal de nos ports, pensez plutôt à nos marins bretons et aux autres marins !!

A - Les marins... ils s'en fichent complètement !... Nos cochons, c'est pas leur problème.

B - Qu'est-ce que vous me parlez de cochons, vous vendez des ports ou des cochons ?

A - Les deux

B - Je n'y comprends plus rien !!!

A - Ma petite dame, il faut savoir qu'un porc lorsqu'il atteint le poids de 100 kg, on l'appelle un cochon, et un cochon qui pèse moins de 100kg on l'appelle un porc ; c'est comme ça dans le métier et aussi dans la langue française.

B - Mais moi je m'en fous de vos cochons de moins ou plus de 100 kg, moi je vous parle des ports avec de l'eau et des bateaux...

A - Houlà !!!... Mes porcs étaient loin des bateaux... nous n'étions pas branchés sur le même por... nous étions dans deux directions différentes

B - Eh bien j'aime mieux ça !! Tiens voilà le bus, j'espère que lui, il va nous emmener dans la bonne direction et qu'il va nous déposer à bon port. Alors vous,... vous pouvez dire qu'avec vos cochons... vous m'avez fait transpirer...

A - Je suppose par tous les pores... de la peau...

Mention

Jean CELI

CSLG Franche-Comté

Ligue Bourgogne-Franche-Comté

Le second pas sur la lune

Synopsis :

C'est la première répétition d'une pièce qui relate l'alunissage d'Apollo 11 et où l'histoire n'est pas centrée sur Neil Armstrong mais sur Buzz Aldrin le second à marcher sur la Lune.

Personnages :

Stephen le metteur en scène, producteur et auteur de la pièce

Quentin alias Buzz Aldrin

Anne alias Joan Aldrin

Nicolas alias Michael Collins

Audrey alias Patricia Collins

Cédric alias Neil Armstrong

Julie alias Janet Armstrong

Régisseur le régisseur

Décor :

Une scène de théâtre. Aucun décor sur scène à part une chaise.

ACTE I **Scène 1**

Anne arrive la première, elle traverse la scène cherchant les autres comédiens.

Anne

Ben alors, y a personne ?

Elle attend un peu

Pff... c'est bien la peine de se lever à 6h00 tout ça pour avoir mon bus à 7h18 pour ne pas arriver en retard à la répétition. Pff... Ce théâtre est tellement mal desservi...

Elle consulte sa montre

Pff... il est 8h52... la répét commence à 9h et personne n'est là !!!!

Bon moi 9h ça m'arrange, comme ça à 17h c'est fini et je peux récupérer ma fille à l'école. Ah ! Du bruit !

Stephen, le metteur en scène, monte sur la scène, pressé, un aspirateur à la main.

Stephen

Ah Anne ! Déjà là ? Super ! Bon, où est Quentin ?

Anne

Je ne sais pas.

Stephen

Mais qu'est-ce qu'il fait ? Il est 8h55 on doit commencer à 9h ! Bon euh... sinon tu as appris tes trois premières scènes ?

Anne

Oui, oui, mais je ne comprends pas à la première scène quand je dis.

Stephen (*la coupant*) :

On verra cela plus tard. Bon que fait Quentin il est presque 9 h ?!!
Sinon tu as aimé ma pièce ?

Anne

Oui, oui, j'adore ! C'est très...

Stephen (*la coupant*) :

Oui je sais : audacieux ! Je dirai même novateur !

Anne

Oui inventer une pièce qui se déroule sur la Lune, je n'ai jamais entendu ce genre de projet, en même temps je ne sors pas souvent.

Stephen (*continuant sur sa lancée*) :

Grâce à ce type de projet j'ai obtenu une subvention du ministère de la Culture ! Enfin pas pour les costumes, la DRAC a rejeté ma demande de subvention.

Anne

En même temps, jouer avec un casque spatial sur la tête... ça étouffe la voix.

Stephen (*toujours sur sa lancée*) :

Il y avait bien eu une pièce intitulée « Subjectif Lune », mais rien à voir avec ma pièce.

Quentin (*arrive en courant essoufflé*) :

Désolé ! Ma voiture n'a pas voulu démarrer, j'ai dû appeler un copain pour m'amener et du coup.

Stephen (*le coupant*) :
C'est bon, tu es là, on peut commencer.

Quentin (*regardant de tout côté*) :
Y a pas de café ?

Stephen
Si tu n'as pas apporté de cafetière, ni café, ni sucre, alors la réponse est non. D'ailleurs pensez pour demain à le faire.

Quentin
Comment ?!! C'est aux comédiens d'apporter le café ? C'est pas à la production ?

Stephen
On n'est pas sur un plateau TV et je n'ai pas les moyens de vous abreuver toute la journée de café ou autres boissons.

Quentin (*à Anne en aparté*) :
Il serait pas un peu radin sur les bords ?
(*Anne hausse les épaules. Quentin part dans les coulisses au cas où il trouverait un distributeur*)

Stephen
Bon commençons. La première scène se déroule dans un appartement. C'est la fin de la journée, Buzz rentre de la NASA. Anne tu es déjà sur scène, tu passes cet aspirateur dans le salon.

Anne
Euh... le public ne va pas croire que je passe un aspirateur s'il n'entend pas le bruit... pourquoi je ne passerai pas le balai comme indiqué dans le texte?

Stephen
Ah oui, j'ai oublié de te faire passer le nouveau scénario, tiens le voici. Ton balai est remplacé par un aspirateur qui est silencieux car il vient de chez Aspirator-Silence+

Anne : ?????

Stephen
C'est dans ton texte, tu dois dire : génial ce nouvel aspirateur ! Aucun bruit ! Et il aspire fort ! Merci Aspirator-Silence+ !

Anne

Quoi ?? Mais c'est n'importe quoi ! Je n'ai jamais entendu au théâtre citer la marque d'un produit.

Stephen (*la coupant*) :

Tu cites la marque car ainsi le fabricant est content, ça lui fait de la pub et surtout il sponsorise la pièce. Et maintenant reprends.

Anne (*passant l'aspirateur et déclamant d'un ton moyennement convaincu*) :

Génial ce nouvel aspirateur. Aucun bruit. Et il aspire fort. Merci euh... Aspirator-Silence+

Stephen

Reprends ta phrase sur un ton joyeux je te prie !

Anne (*passant l'aspirateur d'un ton anormalement enjoué*) :

GÉNIAL ce nouvel aspirateur ! Aucun bruit ! Et il aspire fort ! Merci Aspirator-Silence+ !!! Je vais m'en servir jour et nuit ! (*Rire surjoué*)

Stephen

N'en fais pas trop quand même. Entraîne-toi devant une glace. Non, regarde plutôt les pubs et inspire-t'en ! Bon maintenant entrée de Buzz côté jardin.

Blanc

Stephen

Quentin ?

Quentin

Oui ?

Stephen

Et bien entre, c'est à toi.

Quentin

Mais tu ne m'as pas appelé.

Stephen

Mais j'ai dit Buzz, c'est ton nom de scène !

Quentin

Ah pardon, j'avais oublié mon nom, bon j'entre.

Stephen

J'ai dit côté jardin, tu es entré côté cour.

Quentin

Ben oui côté cour du théâtre.

Stephen

Dis, tu as déjà fait du théâtre ?

Quentin

Oui au collège, j'ai joué une scène de l'Avare, j'étais pas mauvais, j'ai même assuré d'après mes parents.

Stephen

Ok, je vois... Bon mets-toi face au public, là à ta droite c'est côté jardin et à ta gauche c'est côté cour. Facile le côté cour correspond à ton côté gauche, côté coeur.

Quentin

Ah ! Ok

(Il entre côté jardin) : Hello Anne, passé une bonne journée ?

Stephen

Noooooon !!! Tu ne l'appelles pas Anne mais Joan !

Quentin

Oups pardon ! En même temps Anne-Joan ça fini pareil... Je reprends : Hello Joan, passé une bonne journée ?

Anne *(d'un ton agressif)* :

Non, comme tu vois je passe mes nerfs en passant l'aspirateur...

Non ça va pas ! Comment je peux avoir la banane en passant un aspirateur silence+ et être fâchée parce que j'ai appris que Buzz partait en orbite ?

Stephen

Ah oui je n'avais pas pensé à ça quand j'ai rajouté le texte publicitaire.

Anne

Je te l'avais dit, vaut mieux que je passe le balai ; en plus déjà que

chez moi ça me gonfle de le passer...j'aurai la tête de l'emploi.

Stephen

Non, on a besoin du sponsor. Bon... je sais ! Tu passes l'aspirateur, mais juste avant qu'il entre, tu fais la poussière avec un chiffon.

Anne

Ben va pas falloir que Quentin n'entre pas trop vite sinon je vais courir après un chiffon et dans ma précipitation je risque de faire tomber l'aspirateur, ça va faire du bruit et le fabricant ne va pas être content.

Stephen

On va chronométrer. Quentin attend un peu avant d'entrer en scène qu'Anne puisse changer d'accessoires. À toi Anne.

(Anne passe l'aspirateur en disant sa réplique, puis le pose délicatement contre la chaise. Celui-ci glisse et tombe par terre)

Stephen

Mais fais attention ! Si jamais l'aspi est cabossé le fabricant arrête son sponsoring et nous le fait acheter, et il coûte dans les 800 € !

Anne *(ramasse et examine l'aspirateur)* :

Rassure-toi il n'a rien.

Stephen

Allez tu recommences.

(Anne pose délicatement l'aspirateur par terre et recherche des yeux un chiffon tout en se déplaçant...)

Stephen

Mais fais semblant de trouver un chiffon !!! on ne va pas attendre toute la journée !

Anne

Ok, ok ! Je vais mimer ! *(Elle mime)*

Quentin *(entre)* :

Hello An... Joan ! Passé une bonne journée ?

Anne

Non ! Comme tu vois je passe mes nerfs en faisant la poussière !

Comment veux-tu que je prenne bien ton départ pour la lune ? Tu vas tourner autour pendant des mois ! et moi je me retrouve toute seule à gérer le quotidien !

Quentin

La définition du quotidien n'est-elle pas « faire tous les jours les mêmes choses » ? Tu peux y arriver.

Anne (*tout en jetant le chiffon à poussières vers Buzz*) :

Non mais tu t'entends ?!... Non mais ça va pas du tout ce lancer ! C'est nul ! Je n'arriverai jamais à toucher Buzz avec un chiffon ! Au départ il était prévu un balai.

Stephen

Ah oui c'est vrai ! Au départ c'était un balai. Bon, laisse tomber le chiffon.

Quentin (*mort de rire*) :

C'est le cas de le dire ouaf !

Stephen

Prends plutôt un plumeau que tu lanceras sur Buzz.

Anne (*reprenant sa réplique tout en jetant un plumeau imaginaire*) :

Non mais tu t'entends ?! Tu pars des mois et pendant ce temps il faut que j'élève *seule* nos trois enfants, que je *fasse* les courses, *surveille* les devoirs, que je *sorte* le chien, que j'aie vu ta famille en leur disant « de ne pas s'inquiéter », que je m'occupe de la révision de la voiture, que je remplisse notre déclaration d'impôts.

Quentin

Bah, tu en faisais déjà une grande partie.

Anne

Et la charge mentale ? Tu y penses à la charge mentale ?

Quentin

Oh ça va, vous les femmes vous n'avez que ce terme à la bouche.

(*Anne fait semblant de prendre un ustensile pour lui jeter à la tête. Arrivent le régisseur et deux autres comédiens, Nicolas et Audrey.*)

Scène 2

Régisseur et les autres comédiens

Bonjour tout le monde ! Y a du café ?

Quentin

Salut ! Non pas de café sauf si vous l'avez apporté, *en aparté* : Stephen est un rat et Anne n'arrête pas de chipoter sur les accessoires.

Audrey

Stephen j'ai oublié mon texte, tu n'aurais pas une copie par hasard ?

Stephen

Si dans ma voiture, mais de toute façon tu le connais ton texte.

Audrey

Ben... c'est-à-dire... Mon fils de cinq a fait du coloriage dessus et du coup c'est illisible... je n'ai donc pas pu apprendre une seule ligne.

Stephen (*râlant*) :

Mais depuis quand on laisse traîner son texte à la portée de n'importe qui ?

Nicolas

Stephen...

Stephen (*le coupant*) :

Quoi ! Ne me dis pas que toi aussi tu n'as pas appris ton texte parce que ton chien l'a déchiqueté !

Nicolas

Non ! Non ! Et puis je n'ai pas de chien mais un canari. C'est juste pour te prévenir que je dois partir à 15 h pour aller chez le kiné.

Stephen

Ok mais que ce soit la première et dernière fois. La première représentation est dans un mois ! Et on commence tout juste les répétitions ! Donc à l'avenir vous prendrez vos rendez-vous plus tard !

Quentin (*en aparté avec clin d'œil au régisseur*) :

Son kiné, pff... tu parles, sa kiné oui, 26 ans, pulpeuse, célib.

Stephen

Bon je vais chercher le texte pour Audrey, en attendant révisez vos dialogues !

(Dès qu'il sort de scène, les autres se rapprochent et jasant sur son dos.)

Scène 3**Nicolas**

Non mais c'est quoi ce texte ? Où l'a-t-il trouvé ?

Régisseur

En fait c'est lui qui l'a écrit car tous les textes qui l'intéressaient étaient soumis à la SACD et ça coûte cher si tu ne remplis pas les salles ! Et comme de réputation M^osieur Stephen ne les remplit pas... Alors en envoyant sa production « originale » au ministère de la Culture il a pu toucher une subvention...

Audrey

Moi ça me va, car depuis cinq mois j'ai raté toutes mes auditions et comme il me manque encore des heures pour toucher le chômage.

Anne

Comment ça tu as raté toutes tes auditions ?

Audrey

Ben... soit j'étais trop vieille, trop jeune, pas assez grande, trop brune, etc., etc. Ah si ! J'ai quand même décroché un rôle dans une pub ! Mais bon... j'étais dans un costume d'abeille pour vendre des céréales au goût de miel.

Anne

Super, va falloir qu'on en discute car je dois vendre un aspirateur !

Audrey : ???????

Quentin

Pourquoi tu dis que Stephen ne remplit pas les salles ?

Régisseur

La dernière pièce qu'il a produite et montée c'était *En attendant Godot*.

Sauf qu'il l'a monté genre comédie musicale, que ses acteurs ont mélangé leurs répliques, inversé même des scènes et qu'en plus, afin de faire de la pub il a invité trois critiques : l'un de chez *Télérama*, l'autre du magazine *Avant-Scène* et le dernier de chez *Théâtral Magazine*. Bref, des pointures. Ces derniers ont crié au scandale en voyant la pièce ! Du coup pas un spectateur et ça l'a mis sur la paille.

Nicolas

Eh bien ! Avec cette pièce axée sur le second homme qui a marché sur la lune je ne suis pas sûr que le succès soit au rendez-vous.

Quentin

Moi je m'en moque ! Depuis le temps que je voulais monter sur scène dans un vrai théâtre !

Nicolas

Qu'est-ce que tu faisais avant ?

Quentin

J'ai fait pas mal de petits boulots genre serveur, vendeur, *pet sitter*, prof à domicile.

Audrey

Prof de quoi ?

Quentin

J'enseignais le violon. Je n'avais qu'un élève mais comme ses parents le poussaient à en faire et qu'il n'était pas motivé, j'en profitais pour dire qu'il avait besoin de leçons supplémentaires. Malheureusement les voisins se sont plaints du bruit - faut dire que le gamin jouait comme une crécelle - et du coup les parents ont cessé de payer les cours. Ensuite j'ai fait G.O et là je me suis dit que j'étais fait pour le spectacle. Du coup j'ai potassé des tutos et consultais les annonces de casting et c'est comme ça que je suis là.

Régisseur

Moi aussi je suis content d'avoir eu mon poste car il me manque juste 157 heures de travail. Alors, même si on ne fait qu'une seule représentation, je toucherai quand même le chômage. Et toi Nicolas ? Tu as déjà joué ?

Nicolas

Oui, comme vous je suis intermittent. Mais j'ai de la chance car vu mon

physique je tourne beaucoup.

Anne

Tu as joué dans quelles pièces ?

Nicolas

En attendant Godot, mais j'apparais plus dans des séries télévisées. D'ailleurs je viens de finir la saison 4 de *Chêne-Liège*.

Audrey

Jamais vu. C'est quoi le thème ?

Nicolas

Ça raconte des histoires criminelles.

Quentin (*éclatant de rire*) :

Ça se passe sous le chêne-liège avec l'inspecteur Saint-Louis ? Et les peines c'est fabriquer des bouchons ? Ha ! Ha ! Ha !

Nicolas (*vexé*) :

T'es vraiment un gland !

Régisseur (*s'adressant à Nicolas*) :

Mais oui ! Je te reconnais !

Nicolas

Ah !

Régisseur

Tu étais le chevrier dans *Godot* ! Je n'ai vu qu'une seule fois la pièce - j'avais gagné un billet d'entrée à un jeu quelconque - et c'était celle produite par Stephen. Mon pauvre... Au moins toi tu savais à quel moment entrer sur scène. T'avais même une super chanson ! C'était quoi l'air déjà ?

Nicolas

C'était sur l'air du *Chevalier Blanc*

(*Il chante*) : « Je m'appelle le cheevrier je vais et je viens vous aannoncer - que *Godot* ne vient pas ce soir mais sûrement demain ou après-demain ! Vous êtes sûrement déçus... »

(*Stephen et Cédric arrivent.*)

Scène 4

Stephen

Audrey tient voilà le texte. Régisseur commence à voir pour les jeux de lumières. Allez tout le monde : en place !

Nicolas

Euh... Julie n'est pas encore là.

Cédric

Je l'ai eu au téléphone, elle a pris froid et du coup elle est aphone. Elle nous rejoindra demain.

Stephen

Quoi ?! C'est pas possible ! Elle a une réplique dans la scène 2 !! Non, non, non. Rappelle-la et dit lui de venir, au moins elle travaillera ses déplacements.

(Cédric s'éloigne en coulisses suivi de Nicolas et d'Audrey. Anne et Quentin reprennent leur scène.)

Anne alias Joan

Et la charge mentale ? Tu y penses à la charge mentale ?

Quentin alias Buzz

Oh ça va, vous les femmes vous n'avez que ce terme à la bouche.

(Anne fait semblant de prendre un ustensile pour lui jeter à la tête.)

Blanc

Stephen

Et alors, elle vient cette sonnette ?

Régisseur *(depuis le fond de la salle)*

Pardon, mais je n'arrive pas à me connecter à mon ordi. Je ne retrouve pas mon mot de passe.

Stephen

Tu as intérêt à le trouver et vite ! ainsi que la prise pour les éclairages ! Bon Nicolas, fais un bruit de sonnette quand vous êtes prêts à entrer. On reprend à « ce terme à la bouche ».

Quentin-Buzz

Oh ça va, vous les femmes vous n'avez que ce terme à la bouche.

(Anne fait semblant de prendre un ustensile pour lui jeter à la tête.)

Nicolas

Dring ! Dring !

(À ce moment-là Julie arrive sur scène emmitouflée.)

Stephen

Ah te voilà ! Comment vas-tu ?

(Julie mime couci-couça.)

Stephen

Bon on reprend à la sonnette et vous entrez tous les quatre.

Nicolas

Dring ! Dring !

Quentin-Buzz

Ah ! C'est Neil et Michael qui viennent prendre un verre (*Anne lui envoie un regard noir*) Oups ! Je ne t'avais pas prévenue ?

Anne-Joan (en colère) :

Non tu ne m'avais pas prévenue ! De quoi j'ai l'air là avec mon tablier, le plumeau à la main et le balai, pardon, l'aspirateur qui traîne dans le salon ? Et puis je n'ai rien préparé !

Elle fait mine de se dépêcher de ranger les accessoires.

Quentin-Buzz (rassurant) :

Mais il est très bien ton tablier, euh... il est fleuri,... quant à l'apéritif on se contentera des bières qui sont au réfrigérateur Froid+ le frigo qu'il vous faut !

Anne (éccœurée) :

Stephen ne me dis pas que le frigo est lui aussi sponsorisé ? Il y a d'autres sponsors ?

Stephen

Oui, tous les meubles seront prêtés par Cocooning. Donc veillez à ne

pas tacher le canapé, ni abîmer le mobilier sinon...

Anne

Oui, on sait : sinon on les achète et ça coûte cher !
Reprends ta phrase Quentin.

Quentin-Buzz (*rassurant*) :

Mais il est très bien ton tablier, euh... il est fleuri,... quant à l'apéritif on se contentera des bières qui sont au réfrigérateur Froid+ le frigo qu'il vous faut !

(Il part mimer l'ouverture de la porte d'entrée.)

Cédric-Neil

Bonsoir Buzz, comme tu vois nous sommes à l'heure et le compte à rebours a commencé pour ouvrir les bouteilles, ha ! ha ! ha !! *(Il tient quelques bouteilles à la main et est suivi par Nicolas-Michael qui porte des paquets de chips et par leurs épouses Audrey-Patricia et Julie-Janet.)*

Anne-Joan (*affolée tapotant sa coiffure et essayant de cacher son tablier (jeux de mimes)*) :

Oh ! Désolée de vous recevoir ainsi mais Buzz avait oublié de me faire part de votre venue et... avec vos épouses (*regard noir à Quentin*) ! Ravie de vous rencontrer mesdames.

Audrey (*tournant fébrilement les pages du texte*) :

Bonsoir, je suis Patricia la femme de... tourne une page) Michael. Ah ces hommes toujours la tête dans les nuages ou plutôt dans la lune s'esclaffant d'un petit rire cristallin

Stephen

Mais enfin Audrey ! Tu ne dois pas lire les didascalies !

Audrey-Patricia

Oups ! Je reprends : Bonsoir je suis Patricia la femme de Michael. Ah ces hommes toujours la tête dans les nuages ou plutôt dans la lune !

(Julie s'approche d'Anne mais ne dit rien.)

Stephen

Ton texte Julie, ton texte !
(Julie lui montre sa gorge.)

Stephen

Ah oui c'est vrai tu es aphone, pas grave tu vas mimer ton texte.

Julie

???(*Réfléchit puis se lance (ici jeux de mimes pour se présenter et dire son prénom.)*)

Quentin en aparté

J'espère qu'elle n'a qu'une seule réplique parce que ça va être compliqué...

(*Plus fort*) : Bon les amis, ça vous dirait une petite bière bien fraîche grâce à Froid+ le frigo qu'il vous faut ?

Cédric-Neil

Avec plaisir ! Le vin peut attendre...

Anne-Joan

Installez-vous.

Cédric (se tournant vers Stephen) :

Y a pas de chaises ?

Stephen

Le mobilier va être livré en fin de journée, en attendant asseyez-vous par terre.

(*Les comédiens râlent un peu et on entend des phrases fuser*) :

Moi qui ai mal aux genoux, C'est sale par terre, et moi qui ai mis aujourd'hui une jupe, etc., etc.

Régisseur

Stephen, c'est à quelle heure la pause déjeuner ? Ma femme m'attend au restau du coin avec les tickets déjeuner et c'est le dernier jour pour les utiliser.

Stephen

Voyons... bien il est pas loin de midi. Ok on fait une pause. Mais juste une heure ! Car on vient juste de commencer la scène 2. Donc on se dit dans une heure.

Quentin

Il n'y a pas de panier repas ?

Nicolas

Il n'y a pas de cantine ?

Stephen

Non, pas de paniers repas ni de cantine mobile, nous ne sommes pas sur un plateau TV. Aussi comme pour le café, à vous de gérer vos repas. Si vous n'avez rien prévu, il y a au coin de la rue une boulangerie qui fait sandwicherie.

Cédric à Julie

Tu déjeunes où ?

(Julie mime une croix et montre sa gorge.)

Quentin

Mais qu'est-ce qu'elle dit ? Elle veut aller à l'église ?

Cédric

Non elle va aller à la pharmacie pour chercher des médicaments pour sa gorge.

(Julie opine.)

Stephen sort son portable, Régisseur éteint les lumières et les autres sortent en râlant sauf Anne) : Moi j'ai amené ma gamelle faut juste que je la fasse réchauffer.

**Acte II
Scène 1**

Les comédiens reviennent.

Nicolas

Il ne restait plus que des sandwichs au thon et je n'aime pas le poisson du coup j'ai pris un croque-monsieur mais c'était gras.

Quentin

La vache ! Ils abusent pour les prix : 9 € le sandwich qui ne fait même pas la longueur de mon avant-bras !

Anne

Moi j'ai mangé mes nouilles froides, et c'est pas terrible. Il n'y a pas de micro-ondes dans les loges ! Enfin je devrais dire *la loge* ! Vous y êtes

déjà allés ? Non ? Faut dire que ça ne vaut pas le détour : une seule loge avec deux chaises et un seul WC avec une tuyauterie datant des années 50 ! À croire que ce théâtre est subventionné par l'État !

(Stephen revient, il parle au téléphone.)

Stephen

Pas de soucis, mon fils finalise l'affiche et je te l'apporte demain sans faute. On verra pour le nombre de tirages. Ah ! et si tu pouvais me faire un prix... Ok, on voit ça demain. Tchao !

Nicolas

J'ai bien entendu ? C'est son fils qui crée les affiches ?

Audrey

S'il est comme le mien, ça va être du surréalisme !

Stephen

Je vous ai entendu. Non Audrey mon fils n'a pas 5 ans, il en a 22 et a fait des études de graphisme.

Cédric

Au fait, qui s'occupe des accessoires et des décors ? Car va falloir envoyer du rêve avec la scène de la lune.

Stephen

Ma fille, elle est décoratrice-scénographe.

Cédric

Elle a déjà travaillé sur des grands décors ?

Stephen

C'est son premier contrat. Enfin, elle est en alternance.

Cédric

Quoi ? Tu veux dire qu'elle est encore en apprentissage ?! Et je suppose, puisque c'est toi le commanditaire, que tu ne la rémunères pas.

Stephen

Et puis quoi encore ! Elle est déjà nourrie, logée, blanchie à la maison, je n'allais pas en plus la payer !

Quentin

Waouh ! Dans la famille Stephen je demande le père, le fils, la fille et, au fait, ta femme elle est costumière ?

Stephen

Je suis divorcé. Bon, allez pressons. Maintenant on passe à la scène 3. Vous les hommes, vous vous installez côté jardin, vous buvez votre bière et tenez vos discours et vous les femmes, vous êtes côté cour à siroter une quelconque boisson. Régisseur, quand c'est le dialogue des hommes tu éclaires leur côté et quand c'est aux femmes, tu éteins le côté hommes et fait la lumière sur elles. Compris ?

Régisseur

Compris.

Stephen

En place ! Au fait, voici un pack de bières que j'ai acheté MAIS attention, ces bières font partie des accessoires, alors vous pouvez les boire MAIS vous ne jetez pas les bouteilles car elles serviront de nouveau. Pour vous les filles vous verrez pour mimer un thé.

Audrey

T'inquiète j'ai ce qu'il faut. *(Elle sort de son sac une bouteille de porto.)*

Anne

Mais d'où tu sors ça ?

Audrey

Ce midi j'avais un colis à récupérer. C'était ma belle-sœur qui s'est installé au Portugal qui m'a envoyé une bouteille de porto. Sympa non ?!

Stephen

En place !!!

(La lumière se fait sur les hommes qui sirotent leur bière tout en devisant assis par terre.)

Cédric-Neil

Alors, comment vos épouses appréhendent-elles notre voyage ?

Quentin-Buzz

Mal ! Joan me reproche de la laisser toute seule pendant des mois à gérer la maison, les trois enfants et même le chien !

Nicolas-Michael

Pour Patricia c'est « plus facile » elle est assistante sociale donc elle arrive à gérer les enfants, enfin je pense... Et toi Neil ?

Cédric-Neil

Janet ne dit rien mais, même si elle ne le montre pas, elle a peur que la mission tourne mal. En ce moment pour éviter d'y penser elle entraîne l'équipe de natation synchronisée et elle se donne tellement que son équipe remporte des titres. Dire que quand je l'ai connue elle était si discrète.

Nicolas-Michael

Au moins cette mission m'apportera enfin la considération de mon beau-père. Il a toujours pensé que je n'étais pas digne d'épouser sa fille. Alors quand il va me voir monter dans la fusée... ça va lui rabattre son caquet !

Stephen

Bien ! Très bien ! Régisseur : à caquet tu coupes leur lumière et éclaire les filles !

Régisseur

Ok chef !

Stephen à Nicolas

Reprends à « ça va lui rabattre son caquet »

Nicolas-Michael

... ça va lui rabattre son caquet !

(Noir puis on entend une sonnette mais pas de lumière sur les filles.)

Quentin (hilare) :

Joan chérie devine qui vient dîner ce soir ?

Régisseur

Pardon je me suis trompé de bouton... dans le noir...

Stephen

Non mais c'est pas vrai !!! Mets une petite lampe au-dessus de tes consoles ! Faut tout te dire ! Si tu n'étais pas mon beau-frère il y aurait longtemps que...

Quentin (*hilare*) :

Dans la famille Stephen je demande aussi le beauif !

Stephen (*à Nicolas*) :

Allez, reprends à « ça va lui rabattre son caquet ».

Nicolas-Michael

... ça va lui rabattre son caquet !

(La lumière s'éteint et allume le coin des filles qui ont commencé à boire le porto bien assises sur les chaises qu'elles ont récupérées dans la loge.)

Scène 2

Anne-Joan

Je ne sais pas comment vous appréhendez cette mission mais moi ça m'énerve !

Julie-Janet

Et pourquoi ? C'est une extraordinaire aventure qui les attend ! Et même que tous les Américains attendent. Ça fera la nique aux Russes. Et puis c'est gratifiant pour eux et leur carrière, tant d'heures à s'entraîner dans la piscine... *(Elle se ressert un verre.)*

Audrey-Patricia

Ne m'en parle pas Michael revenait chaque fois avec un rhume.

Anne-Joan

C'est peut-être gratifiant pour leur carrière, mais nous ? Nous, nous allons gérer le quotidien, s'occuper des enfants, de l'entretien des maisons, etc., etc. Bref à eux les lumières de la gloire et à nous l'ombre !

Audrey-Patricia

Lumières s'ils reviennent.

Julie-Janet (*légèrement ivre*) :

Hi ! Hi ! Hi ! Nous risquons d'être veuves avant l'heure et donc en plus du quotidien, faudra gérer les discours posthumes et à nous la lumière !

Audrey-Patricia

Mais qu'est-ce-que tu racontes ? La lumière ?

Julie-Janet (*out en se resservant une troisième fois et hilare oscillant sur sa chaise*) :

Ben oui, à leur mort en mission, c'est nous qui seront dans la lumière !

Anne

Julie ! Arrête de boire ce porto, tu deviens saoule. Tu sais que le mélange médicaments-alcool n'est pas du tout recommandé.

Julie (*guillerette*) :

Je sais, mais ce porto me fait le même effet que mon sirop, il adoucit ma gorge et en plus il est meilleur en goût !

Stephen

On arrête ! Non mais c'est n'importe quoi ! Julie va te passer la figure à l'eau froide ! Quoi encore ?!

Julie

Je crois que je ne me sens pas bien... Ohhhhhh ! *elle quitte précipitamment la scène*

Nicolas

Stephen, il est 15h je dois partir.

Stephen

Déjà 15 h ?! Bon les enfants demain rendez-vous à 09h précises car nous avons pris du retard ! On commencera par la scène 3 que nous n'avons pas terminée.

Anne

Si tu veux on peut continuer la répétition sans Nicolas.

Stephen

Pas possible, car l'alternant qui devait pallier aux absences des uns et des autres a finalement rompu son contrat hier, pas assez rémunérateur selon lui... Alors à dem...

(Les lumières s'éteignent.)

Stephen

Régisseur ! Remets la lumière !!! J'ai pas fini !

Régisseur (troublé) :
Mais ce n'est pas moi.

Quentin

Vous allez voir que Stephen n'a pas payé la facture d'électricité... Va falloir qu'il songe à un partenariat avec EDF.

Régisseur

Non tout va bien ! Enfin... c'est juste une coupure du réseau dans le quartier.

Stephen

Bon, à demain et sachez vos textes !

(Tous quittent la scène lorsqu'on entend jurer Cédric qui s'est empêtré dans le rideau de l'avant-scène) :

Cédric

Argh ! Manquerait plus que je me torde la cheville... Je la sens pas cette pièce.

Noir

Remarqué par le jury

Valérie ISSERT

ESCALL Biscarrosse

Ligue Nouvelle-Aquitaine

Thème
**Les moyens de locomotion d'hier,
d'aujourd'hui et de demain**

En train

Roanne, juillet 2022. C'est bizarre, le jeune homme qui était assis à côté de moi sur l'un des sièges du quai s'est levé puis déplacé le long du quai et il reste en dehors du train maintenant. La petite lumière liée à la vigilance que l'on demande aux citoyens français d'avoir s'est éclairée. Je n'aime pas être comme ça, suspicieuse, mais après avoir vécu le treize novembre à Paris puis l'entrée fracassante d'une Compagnie Républicaine de Sécurité dans notre wagon le lendemain en gare de Veynes - ils pensaient avoir trouvé Salah Abdeslam en la personne du jeune militaire à l'ordi portable présent à la rangée d'en face - j'ai changé. Entrée en gare de Lyon Part-Dieu. Trois quarts d'heure avant de prendre le train. J'ai un billet à faire imprimer. Où est donc le guichet ?

Le Train Express Régional est bondé. Plus de dix-huit personnes debout dans l'espace d'entrée du wagon. Pas très réglementaire, tout ça. Un chat miaule à la mort depuis dix minutes, enfermé dans un réceptacle, sorte de panier d'osier. Devant les barreaux, une forêt de jambes. Le balancement du train le fera-t-il taire ? Le trajet Lyon - Grenoble va être long, version sardines en boîte ! On sent que c'est la fin du week-end de quatre jours. Chacun regagne ses pénates. Difficile de rester debout sans s'accrocher à qui que ce soit. « Pardon, Madame ! » Je n'aurais peut-être pas dû prendre ce train mais vu le programme du jour réactualisé ce matin même par mail par la SNCF concernant l'annulation de ma correspondance Valence-Gap pour cause de forte chaleur et de problèmes de rails subséquents - que veulent-ils dire par là ? - je ne m'en sors pas si mal.

Ma vessie se manifeste. Trop à mon goût, vu le contexte. Ça ne m'arrange pas ! En gare de Lyon, je me suis retenue pensant accéder aux toilettes du TER plus tard. J'ai même bu un café glacé taille Tall au Starbucks Coffee. Avec cette chaleur, autant m'hydrater, m'étais-je dit. Je pourrai uriner ensuite. Eh bien non ! Va falloir me retenir à moins de trouver un stratagème pour traverser le premier wagon puis le second et survoler une bonne trentaine de personnes et autant de valises qu'ils n'ont pas pu disposer en hauteur. Plus de place sur les porte-bagages non plus. Retour de vacances. SNCF. Ils ont eu beau payer trois guignols déguisés en Monsieur Loyal dans les allées bondées de la gare de Lyon Part-Dieu, munis d'une mini-valise qui clignotait portant le message « N'oubliez pas vos bagages » pour rendre le transit de milliers de juilletistes plus chaleureux, c'est une autre chaleur qui se distille là, sous mes narines, dans ce wagon, en ce moment. Et elle a une franche et aigre odeur de transpiration !

Une voix féminine : « Arrêt : La Verpillière. » Un voyageur quitte le

navire. Une place de plus ! Reste à espérer qu'une ou plusieurs autres personnes ne monteront pas. L'envie de faire pipi me reprend. Penser à autre chose. Penser à autre chose ! Cinq sont parties. C'est peut-être jouable d'essayer de rejoindre le WC.

« Prochain arrêt : Bourgoin Jallieu. » À ma gauche, dans le carré jouxtant le mien et seulement séparé par l'allée - pleine de valises aussi - une fillette d'environ neuf ans colore un dessin avec une pipette emplie d'un liquide transparent qu'elle trempe préalablement dans un petit réceptacle contenant de la couleur. Ça devrait plaire à Simon ce type d'outil artistique. Je me renseignerai pour lui en procurer. Lui qui apprécie tout ce qui est manuel...

15h28. Arrivée à Grenoble annoncée dans douze minutes. Le TER a nettement désempilé.

Plus que six minutes. Il faut absolument que je trouve des toilettes en gare. Je ne tiendrai pas jusqu'à Gap. J'ai tenté d'atteindre les WC du wagon sans succès. Après avoir dérangé maintes personnes, avoir fait bouger des valises, fait déplacer des sacs, réveillé des somnolents, fait lever des voyageurs recroquevillés au sol ou dans les escaliers, j'ai appris, proche du but, qu'ils étaient hors service. Surprise ! En atteindre d'autres - je n'étais pas certaine qu'il y en eût - me parut trop aventureux et j'y renonçai en rebroussant chemin. Pour éviter de déranger à nouveau les gens, j'ai emprunté l'étage.

Grenoble. Vite, vite, les toilettes ! J'en trouve tout au fond de la gare après avoir cherché plusieurs minutes. Soixante-dix centimes d'euros que je paie sans me questionner. Je lave ensuite trois fois mes mains et passe du gel hydroalcoolique à l'aide d'une feuille de papier sur la poignée de ma valise. Je nettoie la coque de mon téléphone. Le Covid a rempli nos peurs qui persistent.

Piano. Dans le hall de gare la musique adoucit nos mœurs. Enfin, essaie. Je remonte dans un train. Départ.

Saint-Georges-de-Commiers. Plus que deux minutes avant Vif. J'en profite pour envoyer deux sms. Un à mon compagnon et un à mon fils pour le renseigner sur mon acheminement. Passage au-dessus du Drac.

Arrivée : Vif. La petite gare semble fermée. Vingt-cinq personnes sortent du train, l'emplissent puis s'agglutinent dans la cour, devant l'entrée. Changement de moyen de locomotion. Le train devient car mais reste SNCF. Comme souvent, trop souvent, vivre dans des territoires ruraux peu desservis entraîne son lot de désagréments. Le trafic ferroviaire se voit souvent, trop souvent, souffrir d'aléas. Et nous avec !

Après avoir déposé ma valise dans la soute, je me cogne la tête contre le car. Une fille derrière moi me présente ses excuses. Le conducteur

ne regarde pas le papier qui indique que je suis autorisée à prendre cette ligne. C'était bien la peine de courir à travers la Part-Dieu pour le récupérer !

16h44. Trente-sept degrés. La flèche verte du sigle enjoignant d'attacher sa ceinture apparaît au-dessus du chauffeur. Je m'attache. Mes pieds restent gonflés malgré les chaussettes de contention. Je desserre les lacets.

16h46. Nous partons à l'heure. Le car est neuf, mon emplacement spacieux. La climatisation est en action. Ouf ! Dans une heure quarante-cinq on arrivera à Gap où je suis attendue. Et je serai à l'heure pour mon IRM demain à huit. Un rendez-vous pris trois mois plus tôt, il était inconcevable pour moi de le manquer. Mais ce n'était pas gagné ce matin quand j'ai lu le mail de SNCF Connect à neuf heures qui annonçait l'annulation d'une de mes correspondances. On aura trouvé une solution.

Le car suit la voie ferrée. La conduite du conducteur est souple.

17h05. Monestier-de-Clermont. Je mange la part de cake au citron achetée au Starbucks coffee.

17h14. Nous sommes sur la départementale vers Lus-la-Croix-Haute. On laisse la D247 sur notre droite qui continue vers Saint-Michel-des-portes. Dans le car chaque personne a deux places. C'est confortable. Je l'ai fait pas mal de fois cette route quand j'exerçais en Isère. Je n'aurais pas dû consommer de la nourriture et écrire ensuite sur mon smartphone. Ça me tourne. On emprunte la D7, vers le col de Ménéa. Le car rejoint la gare ferroviaire de Clelles-Mens.

Il est 17h24. L'homme et la petite fille de quatre ans environ descendent. Lui se roule une cigarette. Il a la carrure d'un homme que je connais, son geste me fait penser à lui. En repartant je vois l'adolescente et son vélo de route prête à en démordre avec les difficultés paysagères. Stop au niveau de la Départementale E272. Le car n'est pas positionné dans la direction de Gap. Un doute m'assaille.

D526. Le car s'arrête pour laisser passer une voiture en sens inverse à l'angle de la Rue de la conche dans Clelles. 765 m est inscrit sur le poteau de la place de l'hôtel de ville. Deux entrées sur l'édifice : École de garçons - École de filles. Un homme descend du car. Un autre monte. Une dizaine de personnes sirotent au bistrot de la place. Des touristes apparemment. Je n'étais jamais entrée dans ce patelin. La départementale file droit et l'évite comme de plus en plus de routes. Les villages revivent et se repeuplent. Je n'y serais pas venue si je n'avais pris ce car. Voilà pourquoi j'aime les voyages. L'inconnu s'impose à soi. E272. C'est reparti. En laissant le snack coloré Nerki sur la gauche, je sais que nous sommes sur la bonne route.

17h39. Trente-trois degrés. J'ai mis mes oreillettes. J'écoute France

Inter. Une émission Vices et vertus, sur la gourmandise. Je n'en perçois que des bribes, trop occupée que je suis à prendre des notes sur ce trajet. Je prendrai le temps de l'écouter à la maison, concentrée.

Le Percy s'étale sur ma gauche. On dépasse un cycliste. Il est casqué, heureusement. Ça circule. Demain lundi, reprise du boulot pour de nombreux Français qui ne sont pas encore en vacances. Une idée me vient : tremper mes pieds dans une bassine d'eau avec du gros sel.

J'envoie un sms à mon amie Joëlle qui a essayé de me joindre lorsque j'étais dans le TER Lyon-Grenoble. Je ne pouvais pas parler. Un chat est capable de miauler comme un dingue durant une heure et demie, je te le confirme, m'écrit-elle. C'était l'enfer dans le TER Lyon Grenoble ! Je suis dans le car de Vif à Gap. C'est beaucoup mieux. Et je complète avec un smiley clin d'œil. Faut que j'arrête d'écrire, la nausée monte.

On dépasse le col de Lus. Le parking est moitié plein. Un homme de dos se soulage. Les parasols rouges ne protègent personne. Une remorque de planeur est garée. Tiens, des vaches couleur crème comme à Roanne.

17h55. Trente-et-un degrés. La route redescend. Sortie de La Croix Haute. Attention, zone de radar sur neuf kilomètres. Non loin, les cendres d'un ami au cimetière du village de Lus se rappellent à mon esprit. Pouvoir de la contemplation qui refloue l'essentiel à l'esprit. Recueillement bref. La température dans le car est très fraîche. Mon front m'alerte.

Au niveau de l'embranchement à gauche de Lus-la-Croix-Haute village, D505, le car stoppe et trois hommes descendent. Un homme monte montrant sa carte Zou. À la station-service le gazoil est à 2,134 euros.

Que dit de nous l'écrit quand on décrit un paysage ?

18h02. J'ai comme des flashes dans les yeux. Soleil et écran font mauvais ménage.

On traverse la voie ferrée. Le panneau indique 90. Puis 70. Des travaux. Du haut de mon siège, dos droit, je fixe la route. Un panneau Info route indique : « Accès à Sisteron à 53 min ». Une remorque bâchée bleue nous précède.

Je m'assoupis.

18h25 Aspres-sur-Buëch. Le café de la gare est ouvert. Deux personnes jouent à la pétanque. Trois sont en terrasse.

La musique dans le car ne cesse pas. Le conducteur doit aimer ça. On suit un trafic aménagé. Deux vélos sont accrochés à l'arrière. On ne sera pas à Gap dans dix minutes. J'appelle mon père. Il est déjà en gare depuis dix minutes. « On arrivera dans une demi-heure », je précise. Il va m'attendre là-bas.

Le domaine de Parassol à Veynes est toujours aussi bleu mer. Gare de Veynes-Dévoluy. Trente-quatre degrés à l'extérieur. Un quarantenaire à

dreadlocks, une roulée au bec qui pendouille en attente d'être incendiée, chemise et casquette à l'envers couleur brique, bermuda moutarde assorti aux baskets claque la bise à une nana qui l'attend. Sa sœur ? Elle porte un tee-shirt large et moutarde lui aussi. Ils sont assortis. Appel de mon père :

« Votre train est parti ?

- On est en car papa. »

Je chuchote.

« Ah oui, mais c'est parce qu'à la gare ils annoncent un train qui part. Peut-être que le car va attendre la correspondance à Veynes ?

- On est repartis là.

- D'accord. »

Je raccroche. Mon conjoint m'appelle :

« Alors ? »

Je répète :

« Tout va bien. On se rappelle dans la soirée. Bisous. »

Plus que huit pour cent de batterie sur mon téléphone. J'en ai ras le bol de la musique criarde dans le bus. On passe la Freissinouse.

18h52. Trente-trois degrés. Gap s'étale sous mes yeux. J'envoie un sms à mon père. Back home. Tout en écrivant je reçois un appel de mon fils :

« Alors vous en êtes où ?

- On vient de passer la Freissinouse.

- Sérieux ? Y fait sa life le car ! Tu devais pas arriver à 18h30 ?

- À 18h39. Il a une vingtaine de minutes de retard. Mais je suis à Gap au moins. C'est pas grave. J'en espérais pas tant ce matin tu sais ! »

Gap. Nous y sommes. Rond-point de l'Adret. D'ici deux minutes fin des péripéties. Fin de la musique assourdissante. Fin du froid de la clim. Contente de rentrer.

Quatre pour cent de batterie. L'écran dans le car affiche trente-quatre degrés en extérieur.

Récupérer ma valise. J'espère qu'aucun passager ne l'a emportée ! Je ris intérieurement. Je n'ai pas vérifié aux différents arrêts. J'ai confiance. Mais comme le répète un ami, la confiance n'exclut pas le contrôle.

J'ai enlevé mon masque Covid depuis un moment.

Le car emprunte la descente du lycée Sévigné, remonte parallèle à l'avenue Commandant Dumont puis passe devant le collège Mauzan pour rejoindre la gare.

En bas de l'avenue, entre les deux passages piétons, je pense à la femme qui a été écrasée par un camion il y a deux mois. Elle traversait sur les clous. Il n'est pas parvenu à freiner suffisamment. Tour du rond-point des vaches. Virage à droite. La gare de Gap. Enfin ! Une affiche

annonce : Création d'un pôle multimodal. Travaux à venir.
Terminus. Je récupère mes affaires. La chaleur nous embrasse dès le
pied posé au sol. Des sourires s'extirpent de visages exténués. La
soute. Ma valise. Mon père. Quelle journée ! Se déplacer avec la
SNCF est un voyage en soi. On sait quand on part. Quant à l'heure
d'arrivée et aux moyens de locomotion utilisés, ils restent toujours une
aventure ! Entre nous... j'aime ça !

1^{er} Prix

Élodie BRUTINEL LARDIER

CSLG Gap

Ligue Provence-Alpes-Côte d'Azur-Corse

Épilogue

Clore un florilège, c'est refermer un écrin où se sont déposées des voix, des élans, des doutes, des éclats de vie. Chaque texte primé ici est le fruit d'un geste intime : celui d'oser écrire, d'oser partager, d'oser se mesurer à ses propres exigences.

À celles et ceux qui ont concouru, je veux adresser une gratitude sincère. Vous avez offert plus que des mots : vous avez offert du temps, de l'attention, de la patience, parfois même un peu de vous-mêmes.

L'inspiration ouvre la porte, le désir de partage l'entrouvre davantage, mais c'est le travail - humble, obstiné, parfois joyeux, parfois ingrat - qui permet à une idée de devenir un texte, puis à un texte de devenir une rencontre.

Qu'importe que vous soyez voyageurs novices ou passeurs aguerris : l'écriture vous accueille de la même manière, exigeante et généreuse, toujours prête à se laisser apprivoiser. Vous avez rappelé que l'écriture n'appartient à personne et qu'elle accueille tous ceux qui s'y engagent avec sincérité.

Cette année, au milieu de la richesse et de la diversité des textes reçus pour notre concours littéraire, le jury a eu la joie de découvrir une véritable pépite : l'écriture étonnamment mature d'un jeune auteur de seulement seize ans. Ses textes nous ont tour à tour émerveillés, surpris et ravis, révélant une sensibilité et une maîtrise qui ont fait l'unanimité. Une promesse d'avenir, déjà lumineuse.

Merci également à celles et ceux qui ont découvert ces textes primés. Lire, c'est prolonger le geste de l'auteur, c'est lui offrir un espace où ses mots peuvent résonner, surprendre, émouvoir ou questionner. Lire, c'est ouvrir une porte que l'auteur a seulement entrouverte.

C'est prolonger le souffle, donner un espace aux images, laisser résonner ce qui, sans vous, resterait suspendu dans le silence. Vous êtes les passeurs indispensables de cette aventure littéraire.

Que ce florilège soit pour chacun une invitation, et que demeure, au-delà des prix et des pages, le plaisir simple et profond de partager des histoires.

Isabelle LE GUEN
Présidente du jury 2026

PALMARÈS DU CONCOURS LITTÉRAIRE 2026

Grand Prix Jeune Auteur

Robinson LECANU – CSE Prytanée National Militaire La Flèche

Pour ses œuvres :

Le chevalier à la lame émoussée

Les reclus de Strasbourg

Le poème de Braille

Coup de cœur du jury

Robinson LECANU – CSE Prytanée National Militaire La Flèche

Pour

Les reclus de Strasbourg

Prix de l'Atelier du Livre d'art et de l'Estampe de L'Imprimerie nationale

Robinson LECANU – CSE Prytanée National Militaire La Flèche

Pour

Le chevalier à la lame émoussée

CATÉGORIE A : Poésie

2^e prix : Jean COPPONNEX

Je vieillis

CSA BA 701 Salon-de-Provence

Remarqués par le jury :

Albane SAUTON

Les sentinelles de granite

CDBA Balard-Arcueil

René BESSET

Déclaration-ponctuation

CSA Mérygnac-Beauséjour

Prix Jeune Auteur :

Robinson LECANU

Le poème de Braille

CSE PNM* La Flèche

Odile KHAMPHANNASING

Enfance brisée

CSE PNM* La Flèche

Mention Jeune Auteur :

Grace KOUACOU

Femme d'Afrique... Je m'excuse

CSL Lycée militaire Aix-en-Provence

CATÉGORIE B : Conte, légende et récit merveilleux

- 1^{er} prix** : Christelle COÏC *Le millième dragon*
CELAR SPORTS Bruz
- 2^e prix** : Guillaume NOËL *Le cortège*
CDBA Balard-Arcueil
- 3^e prix** : Ricardo PELAEZ-BOTERO *Capula*
CDBA Balard-Arcueil
- Prix Jeune Auteur** :
Robinson LECANU *Le chevalier à la lame émoussée*
CSE PNM* La Flèche

CATÉGORIE C : Récit et nouvelle

- 1^{er} prix** : Thierry ZEH *La petite aboyeuse*
ASA ISL Saint-Louis
- 2^e prix** : Évelyne RONOT *Eugénie disparaît*
CSLG Bourgogne
- Remarqué par le jury** :
Pierre BURNET *Au-delà de nos oripeaux*
CSLG Beynes

CATÉGORIE D : Réflexion

- 3^e prix** : Marie-Odile CORSETTI *Les yeux de Socrate*
CDBA Balard-Arcueil
- Mention** : Évelyne RONOT *Le présent comme un présent*
CSLG Bourgogne
- Prix Jeune Auteur** :
Robinson LECANU : *Les reclus de Strasbourg*
CSE PNM* La flèche

CATÉGORIE E : Lettre à...

- 1^{er} prix** : Valérie ISSERT *211 chemin des jacinthes*
ESCALL Biscarrosse
- 2^e prix** : Sophie CHARTRAIN *Cher papa*
CELAR SPORTS Bruz

3^e prix : Blandine BOURDIN

Mon bourreau
ESCALL Biscarrosse

CATÉGORIE F : Arts de la scène

1^{er} prix : Charles LAQUEILHE

À la fin, le bonheur
CSA Jayat Versailles

Mention : Jean CELI

De por(t)... en por(c)...
CSLG Franche-Comté

Remarqué par le jury :

Valérie ISSERT

Le second pas sur la lune
ESCALL Biscarrosse

**CATÉGORIE H : Les moyens de locomotion d'hier,
d'aujourd'hui et de demain**

1^{er} prix : Élodie BRUTINEL LARDIER

En train
CSLG Gap

*CSE PNM : Club Sportif et Éducatif du Prytanée National Militaire

JURY DU CONCOURS LITTÉRAIRE 2026

PRÉSIDENTE

Isabelle LE GUEN
Grand Prix 2013, 2018

MEMBRES DU JURY

Anne BEAUVILLIERS
Professeur de Lettres

Michel CAMUX
Préfet de région honoraire

Michel MERCKEL
Comité de rédaction *À armes égales*

Jean-Lou MONOT
Grand prix 2014, 2016
Comité de rédaction *À armes égales*

Marie POIROT
Responsable éditorial de
L'Atelier du Livre d'art et de l'Estampe

REMERCIEMENTS

aux membres du jury,
aux participants,
aux ligues,
aux clubs,

au conseiller technique culturel national lecture-écriture
de la Fédération des clubs de la défense,

et tout particulièrement à notre partenaire officiel
IN Groupe
pour son soutien

et notamment à



Atelier du Livre d'art
& de l'Estampe

Imprimerie Nationale



Concours littéraire 2027

Diffusion du règlement
en janvier 2026
dans votre club et sur nos
réseaux sociaux :



lafederationdefense.fr

Date limite d'inscription
le 18 décembre 2026